

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

CONSTRUCTION DU MOUVEMENT DÉCROISSANCISTE AU QUÉBEC :

BRACONNAGE, MILITANTISME VERNACULAIRE ET ENGAGEMENT

POLITIQUE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR
NADÈGE FIOT

AVRIL 2022

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

*Merci à tous ceux qui m'ont lue, soutenue, encouragée,
Martin, Miho, Adeline, Florence, Frédéric,
Et à mes enfants, Oscar et Léopold,
qui, avec leurs rires,
m'ont fait prendre les moments de détente
nécessaires au travail intellectuel.*

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES ABRÉVIATIONS.....	v
RÉSUMÉ.....	vi
ABSTRACT.....	vii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 UN MOUVEMENT INTELLECTUEL POLITIQUE ACCOMPAGNÉ D’UN MODE DE VIE.....	7
1.1 La décroissance : un mouvement radical dans le mouvement environnemental.	10
1.2 Les grands thèmes de la décroissance.....	13
1.2.1 Moins consommer, produire et extraire.....	13
1.2.2 La technique : un obstacle à l’autonomie.....	15
1.2.3 Revoir la place du travail salarié.....	16
1.2.4 La (re)création de communs comme créateurs de liens.....	19
1.2.5 La recherche du bien-être : une place centrale pour redéfinir nos sociétés.....	20
1.3 Les partisans : entre militantisme politique et militantisme du quotidien.....	23
1.3.1 Profil socio-économique des militant.e.s.....	24
1.3.2 Les militant.e.s en action... entre agir politique et quotidien.....	25
1.4 Les critiques de la décroissance.....	33
1.5 Analyse genrée : entre volonté et omission d’incorporer des enjeux féministes.	34
CHAPITRE 2 ENQUÊTE DE TERRAIN DU MOUVEMENT DE LA DÉCROISSANCE.....	37
2.1 Questions et hypothèses.....	37
2.2 Méthodologie et techniques d’analyse.....	38
2.3 Portrait de l’échantillon.....	43
CHAPITRE 3 PENSER ET EXPLIQUER LA DÉCROISSANCE : LE DISCOURS MILITANT.....	47
3.1 Enjeux décroissancistes dans le discours des militant.e.s.....	47
3.1.1 Les trois grands thèmes de prédilection des militant.e.s rencontré.e.s.....	48
3.1.2 Décroissance « à la française » ou vision anglo-saxonne?.....	51

3.2 Les pratiques politiques et macrosociologiques de la décroissance.....	52
3.2.1 Le fonctionnement du mouvement.....	54
3.3 Écueils et obstacles liés à la militance « politique ».....	63
3.3.1 La fatigue liée à la militance pour l’environnement.....	63
3.3.2 Allier vie professionnelle et convictions dans un système productiviste.....	66
3.3.3 Essaimer et développer la base militante.....	67
3.3.4 La décroissance à la croisée d’autres mouvements.....	69
CHAPITRE 4 LA LUTTE AU QUOTIDIEN POUR FAIRE DÉCROISSANCE.....	74
4.1 Moins consommer : entre choix, contraintes et habits.....	75
4.1.1 Peu consommer par habitude pour influencer ou éviter de se décourager.....	75
4.1.2 Résister à la tentation : braconner la société de consommation.....	77
4.1.3 Viser l’autonomie, sortir du marché, en faisant soi-même	84
4.1.4 Montrer l’exemple : entre petites victoires et réactions caustiques.....	87
4.2 Aspirer à moins travailler : apprendre à modeler sa vie professionnelle.....	89
4.2.1 Changer d’emploi pour alléger sa charge de travail professionnel.....	89
4.2.2 Braconner pour réduire son temps de travail.....	91
4.2.3 Incorporer du militantisme dans son travail pour lui donner du sens.....	95
4.3 Propager les communs afin de créer des liens.....	97
4.4 Ménager ses relations sociales quand on est à contre-courant.....	102
4.5 Rechercher la vie bonne : entre désaliénation et expérimentation.....	108
CHAPITRE 5 QUEL AVENIR POUR LA DÉCROISSANCE?.....	113
5.1 Grandir en rendant la décroissance désirable.....	113
5.2 Grandir en rendant la décroissance accessible et concrète.....	114
5.3 Pandémie et crise climatique : une influence sur le mouvement?.....	116
CONCLUSION.....	119
ANNEXE A : SCHÉMA D’ENTRETIEN.....	123
ANNEXE B : FORMULAIRE DE CONSENTEMENT.....	127
BIBLIOGRAPHIE.....	131

LISTE DES ABRÉVIATIONS

FAO : Organisation des Nations-Unies pour l'Alimentation

GIEC : Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat

MQDC : Mouvement Québécois pour une Décroissance Conviviale

PPLD : Parti Pour La Décroissance

PIB : Produit Intérieur Brut

ONU : Organisation des Nations Unies

QS : Québec Solidaire

RÉSUMÉ

Le but de cette recherche est de mieux comprendre un mouvement de justice environnementale radical : le mouvement de la décroissance. La décroissance est un mot-obus créé pour s'opposer au développement durable considéré comme inefficace, voire contre-productif. Ces mouvements non unifiés proviennent de France et se sont établis au Québec dès 2007. Cette recherche nous a permis de comprendre comment ces mouvements se créent, recrutent, essaient et se pérennisent au Québec. Pour ce faire, nous avons mené une enquête qualitative de terrain. La rencontre de six militant.e.s de la décroissance par le biais d'entrevues semi-dirigées a permis une analyse compréhensive du vécu des militant.e.s, de leurs idéaux, mais aussi de leurs incertitudes, contradictions, ou encore de ce qui pourrait les décourager. L'étude a fait ressortir deux types de militance : l'une politique, fortement intellectualisée, vise à initier le changement par une stratégie *top down*. La militance politique s'effectue par le biais de création de collectifs, la publication d'articles, d'ouvrages, de conférences. Elle vise à limiter la consommation et l'extractivisme, à penser une nouvelle forme de justice sociale, et à revoir les conceptions du bien-être, en dehors de l'aspect matériel et du PIB. L'autre type de militance, *bottom up* est ancrée dans des pratiques du quotidien et vise la généralisation d'un mode de vie contre-hégémonique. Le résultat des entrevues détaille les tactiques, les braconnages qu'utilisent les militant.e.s pour pratiquer la décroissance alors qu'ils ou elles évoluent dans un système capitaliste : systèmes d'échange, création de communs, partages, résistances à la consommation, réduction de ses heures de travail et emplois volontaires à temps partiel sont autant de tactiques mises en place pour trouver du sens à leurs vies et sortir de la course au temps. Dans cette quête de bien-être individuel et collectif, ces militants en quête d'autonomie et de convivialité doivent parfois faire face aux réactions des autres et au découragement face à une société qui change peut-être plus lentement qu'eux. Usant de tout leur capital culturel et symbolique, les militants construisent une critique solide, mais qui reste difficilement accessible à un plus grand nombre de militants.

Mots-clés : décroissance, justice environnementale, communs, surconsommation, militance

ABSTRACT

The goal of this research is to better understand a radical environmental justice movement: the degrowth movement. Degrowth is a bombshell created to oppose sustainable development considered ineffective or even counterproductive. These non-unified movements originate from France and were established in Quebec in 2007. This research has enabled us to understand how these movements are created, recruited, spread and perpetuate themselves in Quebec. To do this, we conducted a qualitative field survey. The meeting of six degrowth activists through semi-structured interviews allowed a comprehensive analysis of the activists' experiences, their ideals, but also their uncertainties, contradictions or even what could discourage them. The study revealed two types of activism: a policy, strongly intellectualized, aims to initiate change through a top-down strategy. Political activism is carried out through the creation of collectives, the publication of articles, books, conferences. It aims to limit consumption and extractivism, to think about a new form of social justice, and to review conceptions of well-being, apart from the material aspect and the GDP. The other type of activism, bottom up, is anchored in everyday practices and aims at the generalization of a counter-hegemonic way of life. The results of the interviews detail the tactics and poaching that activists use to practice degrowth while they evolve in a capitalist system: systems of exchange, creation of commons, sharing, resistance to consumption, reduction of his working hours and part-time voluntary jobs are all tactics put in place to find meaning in their lives and get out of the race for time. In this quest for individual and collective well-being, these activists in search of autonomy and conviviality sometimes have to face the reactions of others and discouragement in the face of a society that perhaps moves slower than them. Using all their cultural and symbolic capital, the activists build a solid critique, but which remains difficult to access to a larger number of activists.

Key words : degrowth, environmental justice, commons, overconsumption. militancy

*Nous avons chanté, dansé.
Quand je dis « nous », entendons un quart de l'humanité
tandis que le reste était à la peine.
Nous avons construit la vie meilleure,
nous avons jeté nos pesticides à l'eau,
nos fumées dans l'air,
nous avons conduit trois voitures,
nous avons vidé les mines,
nous avons mangé des fraises du bout du monde,
nous avons voyagé en tous sens,
nous avons éclairé les nuits,
nous avons chaussé des tennis qui clignotent quand on marche,
nous avons grossi,
nous avons mouillé le désert,
acidifié la pluie,
créé des clones,
franchement on peut dire qu'on s'est bien amusés.*

Fred Vargas
L'humanité en péril. Viron de bord tous!

INTRODUCTION

C'est en tant qu'enseignante en économie au Cégep que j'ai commencé à m'intéresser aux idées de la décroissance. J'enseignais les différentes théories de la croissance économique, qui, peu importe l'angle politique, – keynésien, libéral, planificateur –, permettent à nos sociétés de sortir de la pauvreté. Toutes ces approches passent par la recherche de croissance économique pour créer emplois, rémunérations, bien-être. Parallèlement, ma prise de conscience concernant l'ampleur de la crise écologique se développait, et je voyais se dessiner ce qui me semble maintenant une incohérence : pérenniser les écosystèmes alors que nous les exploitons toujours plus. Exploitation qui, de surcroît, engendre des inégalités qui ne cessent de se creuser dans nos pays et dans le monde? Après avoir lu quelques ouvrages m'ouvrant les yeux sur les idées de la décroissance, je constate que je ne connais que peu les militant.e.s, ni même les sympathisant.e.s de ce mouvement, ni leurs motivations, et encore moins leur mode de vie. Mon but sera donc dans un premier temps de présenter ce mouvement, de m'immiscer dans ce dernier afin de comprendre ses rouages, ses acteurs, de comprendre leurs motivations, leurs visions de ce qu'est la décroissance, de questionner leur capacité à répondre aux exigences individuelles et collectives de ce courant de pensée.

L'intérêt de ce sujet, à mes yeux, vient du constat que l'humanité fait face à plusieurs crises importantes actuellement : écologiques, politiques, sociales et sanitaires. La crise écologique ne fait maintenant plus de doutes. De multiples indicateurs (jour du dépassement, nombre de planètes par habitant, émissions de CO₂...) nous montrent chaque jour que nous nous enfonçons de plus en plus dans une crise écologique. Le réchauffement est déjà de +1 degré en comparaison avec l'ère préindustrielle, et on sait que cette tendance va s'accroître dans les années à venir si des changements

draconiens n'ont pas lieu rapidement (GIEC 2018). Ces changements climatiques ont déjà des impacts majeurs sur certaines populations humaines, animales et végétales (déplacements de populations, extinction d'espèces animales et modification de la végétation). La crise écologique se double d'une crise sociale, économique et politique depuis déjà plusieurs décennies : les inégalités se creusent, engendrant conflits armés, terrorisme et crise de la démocratie (Klein 2019). À cela s'ajoute depuis maintenant plus d'un an une crise pandémique, liée à la crise environnementale, qui a brutalement changé nos vies.

Concernant plus particulièrement la crise écologique, les gouvernements, chefs d'entreprises et autres décideurs se disent tous d'accord pour lutter contre les changements climatiques. Malgré cela, les mesures mises en place restent minces, hésitantes, voire inexistantes. Les budgets alloués à la transition vers les énergies vertes sont nettement insuffisants. De plus, les différentes initiatives (croissance verte, *green new deal*) restent dans le paradigme du développement durable (un oxymore pour les décroissancistes) : les décideurs gardent pour objectif la recherche de la croissance économique créatrice d'emplois, tout en comptant sur les technologies pour éventuellement essayer de préserver la biodiversité.

L'idée de protection de l'environnement est assez récente dans les pays du Nord. Elle a longtemps eu pour base l'idée de protéger certains territoires afin de pouvoir développer industriellement le reste sans se soucier des répercussions éventuelles sur l'environnement. C'est ainsi que se sont créés les grands parcs naturels en Amérique du Nord à la fin du XIX^e siècle et ce n'est que dans les années 1970 que la conscience d'une planète finie se développe.

La publication du rapport Meadows, *The Limits to Growth* (1972) démontre, à partir de projections de nos ressources dans le futur, les risques d'effondrement

conséquentes à la réduction des réserves d'énergie et à l'impossibilité de continuer à rechercher la croissance. Mais cet appel ne sera pas entendu. Il faudra attendre les années 1980 et le rapport Bruntland, rédigé par le Club de Rome, pour voir l'apparition du concept de développement durable. Ce dernier est une invitation à la conciliation : « Le développement durable est un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures à répondre à leurs propres besoins » (Cmed, cité par Zaccai 2011, 24). Ce concept ne remet donc pas en question nos modes de production, et verra sa popularité augmenter au fil des décennies. Il fait maintenant partie du paysage politique, comme la croissance économique et la recherche de plein emploi. Ce concept, assez malléable, permet, lors de décisions politiques, de faire peser le « développement » plus fort dans la balance que le « durable » et ne place pas la conservation de la biodiversité et de l'environnement au centre des décisions.

Face à cette passivité, certains mouvements désirent aller plus loin et militent pour des changements plus radicaux, pour accélérer la transition vers un mode de vie plus respectueux des différentes formes de vie sur Terre. Parmi eux, les mouvements de la décroissance : des mouvements qui ont pris de l'ampleur dans les pays du Nord et plus particulièrement dans les pays du sud de l'Europe (Weiss et Cattaneo 2017).

Créé explicitement pour s'opposer au paradigme du développement durable qu'il trouve inefficace et mensonger, le mot-obus « décroissance » vise à l'origine à souligner l'opposition à (1) l'idéologie de la croissance économique, à l'idée que cette dernière soit une fin en soi et mène au bonheur, et à (2) l'hégémonie du développement durable (Rist 2007).

Les mouvements de la décroissance sont nés au début des années 2000 en France principalement avec les écrits de l'économiste et philosophe Serge Latouche. Ils ont

essaimé dans plusieurs pays occidentaux et a par la suite émergé au Québec en 2007 avec la création du Mouvement Québécois pour une Décroissance Conviviale (MQDC), et la publication d'un manifeste pour la décroissance conviviale afin de sensibiliser les Québécois à la décroissance. Sans créer de parti, il verra un groupe de décroissance se créer au sein du parti de gauche Québec Solidaire (Abraham 2019b).

Selon Abraham, ce mouvement est, au Québec, proche de la décroissance « à la française », anti-capitaliste, et s'inspire des philosophes Karl Marx, Cornelius Castoriadis et André Gorz. La décroissance anglo-saxonne, telle que proposée par Daly, Victor et Jackson, est moins radicale et ne s'oppose pas aux institutions, à la propriété privée et à la recherche de profits par les entreprises. Elle se rapproche plus de ce qu'on peut appeler l'a-croissance ou l'état stationnaire.

Au Québec, le groupe MQDC a été rejoint par un autre groupe, Décroissance conviviale au Québec, qui a mis en place en 2018 le premier festival de la décroissance à Montréal¹. L'idée de décroissance se propage aussi par un cours sur la décroissance offert aux HEC à Montréal par Y.-M. Abraham, mais aussi dans les médias de masse où on en parle plus fréquemment (Dubé 2020; RAD 2018; Abraham 2021; Perrin 2018). Il s'inscrit même maintenant dans certaines formes d'art (Daoust et Ginda 2020). Plus concrètement aussi, il se met en place par la création de groupes qui, s'ils ne relèvent pas explicitement de la décroissance, peuvent être considérés comme imbriqués, ou ayant des liens très profonds, comme le Mouvement pour la simplicité volontaire ou les villes en transition (Tirard-Collet 2013, 58).

1 Il a été reconduit en 2019, mais a été annulé en 2020, compte tenu de la situation de confinement liée à l'épidémie COVID-19.

Toutefois, si l'idée se propage, et si elle apparaît de temps en temps dans les médias conventionnels, le mouvement en tant que tel, ses militant.e.s et leur parcours au sein du mouvement de la décroissance n'a pas été beaucoup étudié au Québec.

Si quelques enquêtes de terrain ont été faites en France, un des pays « source » de la décroissance, on ne connaît que peu de choses sur l'implantation de ce mouvement au Québec. L'objectif de cette recherche est de découvrir ce mouvement et quelques acteurs qui le composent, de savoir comment les militant.e.s sont recruté.e.s, de voir comment les idées véhiculées par la décroissance s'intègrent – ou pas – à leur quotidien et concrètement, de comprendre de quoi est fait ce mouvement au Québec. Il s'agit de documenter les éventuelles contradictions qui peuvent émerger entre les principes de la décroissance et leur mode de vie, et de mieux connaître leurs aspirations, ce qui les entraîne à intégrer ce mouvement radical, et ce qui éventuellement pourrait les décourager ou les inciter à quitter le mouvement.

La méthode utilisée est la méthode qualitative. Elle s'est réalisée par le biais d'entrevues semi-dirigées auprès de 6 militant.e.s de la décroissance au Québec : des personnes qui se reconnaissent comme décroissancistes, qui militent dans un collectif œuvrant pour la décroissance, ou qui mettent en place des pratiques décroissancistes. Le cadre théorique mis en place contient les concepts suivants : décroissance, communs, rapports sociaux de sexe, militance, travail et temps. Les thèmes principaux abordés dans cette étude et à propos desquels les décroissancistes ont été interrogés sont ceux-ci : la réduction de la consommation, le rapport au travail salarié, la création de communs, la difficulté dans les relations sociales et la recherche de bien-être.

La revue de littérature a permis de poser le sujet en clarifiant les grandes idées et thèmes de prédilection de la décroissance comme mouvement politique. Puis nous

nous sommes immiscés dans les vécus de militant.e.s décroissancistes observés par des chercheurs français ou anglo-saxons. Est venu ensuite le chapitre détaillant la méthodologie utilisée. Les résultats ont été présentés en trois parties : la première concernant les militant.e.s politiques a fait ressortir l'organisation d'un collectif décroissanciste, les techniques de recrutement de militant.e.s et les grandes idées défendues par les militant.e.s au Québec. La deuxième partie concernant les militant.e.s du quotidien a permis de nous introduire dans une vie décroissanciste, dans les mesures que ces militant.e.s ont prises pour se rapprocher de leur idéal, mais aussi leurs contradictions et les moments plus difficiles de la militance. Une dernière partie se penche sur les techniques de recrutement et l'avenir du mouvement. En conclusion, nous aborderons les limites de cette étude et des propositions de recherches futures.

CHAPITRE 1 UN MOUVEMENT INTELLECTUEL POLITIQUE ACCOMPAGNÉ D'UN MODE DE VIE

Si le terme décroissance, comme slogan engagé, mot-obus destiné à s'opposer au développement durable, est relativement récent (D'Alisa, Demaria, et Cattaneo 2013, 215), les grandes idées qui contribuent à forger ce concept ne sont pas nouvelles. Qu'il s'agisse de Henri David Thoreau, ou, au XX^e siècle, de Ivan Illich ou André Gorz, l'idée selon laquelle les capacités de la planète sont limitées, qu'il est impensable de continuer à la surexploiter, et donc de ce fait, qu'il faille limiter notre consommation et notre production n'est pas nouvelle. Les décroissancistes² datent généralement le début du mouvement avec la publication en 1972 du rapport Meadows, *The Limits to Growth*, moment charnière d'une prise de conscience institutionnelle des limites d'une économie mondiale obnubilée par la croissance économique et aveugle aux conséquences environnementales et sociales. Alors que les alarmes sont tirées, la réponse des gouvernements et entreprises reste faible, voire inefficace, en mettant en place des plans de développement durable qui permettraient théoriquement de concilier croissance et respect de l'environnement (L'Italien-Marcotte 2021), donc croissance économique et exploitation des ressources sur le long terme. Parmi les mouvements de lutte contre cette situation, altermondialisme, écologisme et écologie profonde, la décroissance se présente comme un mouvement anticapitaliste qui travaille à décoloniser nos imaginaires dans le but de changer de monde matériel (Giorgos Kallis 2018, 124). Même si tous ses partisans ne sont pas unanimes sur le sujet, les mouvements de la décroissance voient les problèmes

2 On parle parfois aussi d'objecteurs de croissance, décroissants, décroissantistes ou a-croissancistes, selon les auteurs. Quoique ces termes ne soient pas équivalents (une réduction du PIB n'étant pas l'équivalent d'une stagnation ou a-croissance), nous retiendrons pour ce travail le terme décroissanciste comme équivalent à militant de la décroissance.

environnementaux actuels comme étant liés au capitalocène (Groupe Cynorodhon 2020, 143) : ce sont les actions des êtres humains, particulièrement depuis le développement du capitalisme au XVII^e siècle qui menacent l'équilibre écologique de la planète, comme le rappelle le sociologue Jason W. Moore :

Understanding capitalist origins – and the possible trajectories of twenty-first-century crisis – is treacherous work. What I have tried to show is that the spectacular images of the Industrial Revolution transmitted to us by every schoolbook cannot contain the creativity and destructiveness of capitalism. Those images must be complemented by the global transformations of human and extra-human natures – and, as we shall see in Part II – by the emergence of new ways of seeing and organizing the unpaid work of humans and the rest of nature over the past five centuries. (Moore 2017, 28)

Ce que Moore appelle le capitalocène est ce que désirent combattre les militant.e.s de la décroissance.

Néanmoins, la plupart des mouvements écologistes et des gouvernements restent dans le paradigme de la croissance, considérant qu'il s'agit de s'ajuster, à l'aide de la science et des technologies, à un mode de production du type développement durable afin d'éviter la catastrophe écologique (Alexander et Ussher 2012).

Les technologies restent la solution, pour les adeptes du capitalisme vert, aux dérèglements climatiques. Rappelons que le capitalisme vert vise une réduction du réchauffement climatique, mais mise sur le remplacement des énergies brunes (pétrole, charbon) par des énergies vertes (éoliennes, solaires,...), par le développement de technologies propres au détriment des technologies énergivores et polluantes, le tout grâce au signal-prix du marché. En apparence écologiques, ces pratiques basées sur le capital-risque permettent surtout le développement d'une industrie verte sous le joug de gens d'affaires avides de réussite.

Or, les tenants de la décroissance remarquent l'effet délétère des technologies sur les ressources. Ceci s'explique par l'effet rebond ou paradoxe de Jevons, un concept important dans le milieu décroissanciste : « [T]out gain obtenu dans un domaine grâce à un –'progrès' technique est (...) immédiatement gaspillé puisque notre société reste une société du –'toujours plus' » (Ariès 2010, 104). Essayer d'avoir toujours plus en consommant moins est un effort vain : si les voitures sont moins énergivores qu'avant, mais que les conducteurs parcourent de plus grandes distances pour aller au travail tous les jours ou en vacances, l'impact écologique est que nous consommons toujours plus de ressources, et que cela pèse de manière plus manifeste sur les écosystèmes.

D'ailleurs, malgré les multiples plans de développement durable, la crise climatique n'a pas été jugulée, et les conséquences du dérèglement climatique sont de plus en plus évidentes (Larrère, Larrère, et Bouleau 2016). Il faut donc trouver une façon autre.

Les adeptes de la décroissance pensent qu'on ne peut se satisfaire de réformes : il faut sortir du paradigme de la croissance économique prônée par les économistes orthodoxes et trouver d'autres modes de vie, moins énergivores et plus respectueux des formes de vie sur Terre. Changer de paradigme revient alors à (1) sortir de la « religion du développement » (Latouche 2005, 90), cette idée occidentale sur laquelle repose le capitalisme et qui prône l'accumulation; à (2) sortir de la logique du marché et (3) de toute forme d'exploitation des pays du Sud. Cette critique du développementalisme fait de la décroissance une vraie pensée révolutionnaire.

1.1 La décroissance : un mouvement radical dans le mouvement environnemental

Les mouvements de la décroissance se situent parmi les mouvements radicaux prônant un mode de vie différent :

À la différence des « bobos » (qui critiquent la culture capitaliste tout en en étant partie prenante), des adeptes du capitalisme vert (qui pensent que la solution viendra de la grande industrie) ou des écolos modérés (qui ne réforment qu'un seul pan de leur mode de vie, leur alimentation), la population «alternative», radicale, mène la lutte sur le terrain de la cohérence de leur mode de vie, incluant aussi bien le temps de travail, le rapport à l'argent que la manière d'habiter les territoires, de s'alimenter, de se soigner, de voyager. Les trois fonctions distinguées par la philosophe Hannah Arendt (le travail de la reproduction quotidienne des besoins, la création d'œuvre et la vie politique visant au bien commun) sont ici superposées : le potager peut servir à l'autosubsistance, faire l'objet d'une inventivité relevant de l'art et devenir le support d'un apprentissage citoyen. (Pruvost 2017)

Les mouvements de la décroissance sont ainsi un mouvement social qui s'appuie sur une doctrine non unifiée dans laquelle se côtoient différentes sources (culturalistes, démocratiques, écologistes et bioéconomistes) (Flipo 2007, 148), et qui se rapprochent sur de nombreux points de l'écossocialisme (Durand-Folco 2015, 99) et des mouvements de justice climatique (Akbulut et al. 2019, 2). S'appuyant sur une base intellectuelle, ses auteurs proviennent d'Europe, d'Amérique du Nord, d'Australie : de pays du Nord, car il s'agit de faire décroître les économies qui surexploitent les ressources de l'ensemble de la planète.

Considering the erosion of democratic rights at the expense of the restoration of the precrisis status quo, the role of degrowth strategies (...) can be interpreted as a reaction against traditional centres of public authority (e.g. governments and markets), which have been driving the

economic growth ideology, inculcating it as the ultimate goal for achieving social well-being. (D'Alisa, Demaria, et Cattaneo 2013)

Contrairement aux mouvements écologistes réformistes, les mouvements de la décroissance ont un but qui n'est pas nécessairement séduisant de prime abord. Moins consommer, c'est remettre en question ce dont on nous abreuve depuis notre naissance. En effet, consommer est valorisé socialement, mais aussi économiquement, car c'est créateur d'emplois. Consommer plus est d'ailleurs le souhait de tous les gouvernements durant la période pandémique que l'on vit, et le PIB qui mesure la production de biens et services reste l'indicateur officiel de réussite d'un pays, et ce, malgré les tentatives des milieux alternatifs de se baser sur d'autres indicateurs (Bonheur Intérieur Brut, Produit Intérieur Doux, Indice de Développement Humain, etc.). Or, non seulement le PIB ne mesure-t-il pas le bonheur, mais de surcroît il ne prend pas en compte le travail non rémunéré du *care*, le travail de reproduction, comme si ces tâches ne comptaient pas, les laissant de côté, invisibilisant tout le travail effectué par une grande partie de la population (Delphy 2001).

Or, plusieurs ont démontré que la croissance économique n'était pas nécessairement gage de meilleures conditions de vie. Easterlin, économiste, démontre ainsi que passé un certain niveau, la hausse du PIB ne contribue pas à une hausse du bonheur (Easterlin 1974). Pickett et Wilkinson (2009), épidémiologistes, ont aussi démontré que la richesse d'un pays ne menait pas nécessairement à une meilleure santé, sécurité, ni à de meilleures relations entre concitoyens, mais que l'égalité entre les citoyens y contribuait. Si le bonheur n'est pas nécessairement en lien avec la croissance économique, alors pourquoi nos gouvernements ne cessent-ils de l'envisager comme tel? Et comment peut-on mettre en place des politiques qui visent un réel meilleur niveau de vie?

Pour les tenants de la décroissance, il s'agit tout d'abord de sortir de l'idée que la consommation, le développement et les technologies nous apporteront quelque chose en plus : il faut « décoloniser notre imaginaire ».

Face à la mondialisation, qui n'est que le triomphe planétaire du tout-marché, il nous faut concevoir et promouvoir une société dans laquelle les valeurs économiques ont cessé d'être centrales (ou uniques). L'économie doit être remise à sa place comme simple moyen de la vie humaine et non comme fin ultime. Il nous faut renoncer à cette course folle vers une consommation toujours accrue. Cela n'est pas seulement nécessaire pour éviter la destruction définitive des conditions de vie sur terre, mais aussi et surtout pour sortir l'humanité de la misère psychique et morale. Il s'agit là d'une véritable décolonisation de *notre imaginaire* et d'une *déséconomisation* des esprits, nécessaires pour changer vraiment le monde avant que le changement du monde ne nous y condamne dans la douleur. (Latouche 2005, 11)

C'est donc sortir de la religion du développement, de l'occidentalisation du monde mise en place par les forces du marché et par la force symbolique (Latouche 2005). Pour d'autres, il s'agit de « Produire moins, partager plus, et décider ensemble », qui est aussi le sous-titre du dernier ouvrage d'Yves-Marie Abraham (2019), qui focalise sur la place des communs et un changement de paradigme politique.

En sortant de l'idéal consumériste et développementiste, la décroissance offre un discours qui de prime abord peut paraître peu attirant, ni pour les individus, ni pour les gouvernements (Alexander et Ussher 2012), ni généralement pour les milieux syndicaux pour qui croissance rime avec emplois (Barca 2019, 211). Mais selon ses adeptes, elle peut être choisie, et, en misant sur le développement des liens sociaux, elle peut être conviviale et heureuse.

Toutefois, tous les auteurs de la décroissance ne s'entendent pas sur une définition commune de ce qu'est la décroissance (Parrique 2019, 179). Elle adopte plusieurs

visages : du radicalisme à la transition (Larrère, Larrère, et Bouleau 2016, 243), d'une approche réformiste au rejet du capitalisme :

The concept of degrowth can be used to frame a variety of actions, some characterized by a gradual reformist approach, while others are marked by a more radical rejection of the capitalist diktat » (D'Alisa, Demaria, et Cattaneo 2013).

De ce fait, il est difficile de cerner toutes les visions de la décroissance, et chaque auteur ou partisan de la décroissance a une vision personnelle de celle-ci. On peut ainsi distinguer quelques grands thèmes communs.

1.2 Les grands thèmes de la décroissance

La décroissance, ce n'est pas seulement une critique de la société de consommation. C'est avant tout un changement de paradigme, "une fiction performative pour signifier la nécessité d'une rupture avec la logique productiviste et consumériste" (Latouche 2020, 53). Ce n'est pas décroître pour décroître, mais choisir une autre façon de vivre et de concevoir la société.

1.2.1 Moins consommer, produire et extraire

« Décoloniser notre imaginaire » (Latouche 2005), c'est changer notre rapport à la consommation, en particulier les consommations ostentatoires (au sens de Veblen), de statut, de position, qui non seulement incitent à surconsommer, engendrent de la frustration, de la compétition, suscitent l'envie, la jalousie, et sont source de gaspillage de ressources (Muraca 2012, 542). Alors que le capitalisme est axé sur l'idée de consommer toujours plus, arrêter de consommer ou limiter sa consommation est alors un geste profondément subversif dans un système qui survit grâce à la

consommation (Paquot 2008, 58). Tout comme l'injonction « *go shopping* » de Georges Bush au lendemain des attentats du 11 septembre 2001, chaque crise apporte son lot de relances économiques incitant à consommer et investir, et l'après pandémie ne semble pas vouloir se distinguer de la crise de 2008 à ce niveau (Pleyers 2021).

Baisser sa consommation donc, mais de façon voulue, désirée, choisie. Macroéconomiquement, c'est choisir les domaines essentiels dans lesquels consommer, et limiter les consommations dans des domaines jugés non essentiels. Microéconomiquement, elle n'est pas le résultat d'un manque de revenus, et n'est pas non plus une façon de se retrancher sur un mode de vie plus accessible en lien avec une crise économique (Mège 2010).

L'idée de moins consommer se déploie d'autant plus avec l'idée du « faire soi-même ». Cet idéal d'autonomie proviendrait du mouvement punk qui dans les années 1970 aurait initié l'idée, pour les groupes de musique, de se produire eux-mêmes (Mège 2017, Caraco 2012). Faire soi-même permet de moins consommer de biens de première nécessité, de sortir d'une logique de marché, et ainsi de se dispenser du recours aux spécialistes. En consommant moins quantitativement et qualitativement, en utilisant des objets plus simples, technologiquement moins complexes, les décroissancistes font un véritable pied de nez à la société de consommation.

Consommer moins, consommer mieux, sortir du marché en faisant soi-même et en utilisant des outils issus des basses technologies, c'est aussi se désaliéner du monde des marchandises :

L'aliénation ne consiste pas seulement à aliéner sa force de travail en acceptant le salariat, c'est de plus en plus en étant dépossédé de soi-même par divers dispositifs de contrôle social et par la facticité du monde de la marchandise qui nous fait avaler bien des couleuvres au nom du plaisir, de la jouissance, et par l'acceptation de tout un système technique qui

asservissant, comme l'a également démontré Gilbert Simondon, dans *Du mode d'existence des objets techniques*. (Paquot 2008, 61)

Ainsi, la décroissance vise à désaliéner l'humain face à la marchandise, mais aussi, comme le mentionnait initialement Marx, à se désaliéner, à modifier son rapport au monde du travail.

1.2.2 La technique : un obstacle à l'autonomie

La technique est fortement critiquée par les tenants de la décroissance : elle va de pair avec la domination de l'humain sur la nature. La technique est un leurre : elle nous fait croire qu'elle nous mènera vers une forme de libération alors qu'elle aliène, rend dépendants, retire certaines formes d'autonomie (Gorz 2008, 15). Sans nécessairement vouloir se débarrasser de toutes les technologies, il s'agit de limiter les « technologies verrou » qui hétéronomisent, pour nous orienter vers les « technologies ouvertes » qui nous rapprochent de l'autonomie.

Afin de consommer moins de ressources et augmenter l'autonomie de tout un chacun, l'utilisation de basses technologies, les *low techs*, est encouragée. Si la technologie est « un outil, une méthode, un design qui aide les humains à résoudre des problèmes et atteindre leurs buts », alors le *low-tech* est « ce qui ne requiert ni électricité, ni pétrole pour fonctionner, ou qui dépend de l'énergie solaire directe ou passive, ou sur l'énergie faite par les humains » (Alexander et Yacoumis 2016, 1841). Les basses technologies reposent en ce sens sur les conditions suivantes : elles sont créatives, conviviales au sens de Illich, axées sur l'utilisation de la main d'œuvre et non des machines, accessibles financièrement et issues des technologies *open source*; elles ont pour avantage d'être durables et réparables; de permettre l'*empowerment* de la communauté en créant des communs, ces endroits où l'on partage lieux, outils, et savoir-faire afin de limiter l'effet de l'obsolescence programmée (ex : *repair* cafés,

bike kitchen). Le déploiement des low techs permet aussi de se réappropriier et de supporter les savoirs traditionnels (Alexander et Yacoumis 2016).

Néanmoins l'apport de la technologie n'est pas compris de la même façon par tous les partisans de la décroissance. Elle peut être vue sous deux angles : d'un côté elle peut être un danger, comme le démontre Günther Anders pour qui le développement de la technique nous éloigne toujours un peu plus de notre nature humaine (Paquot 2008, 56); mais elle peut être aussi une condition facilitatrice pour atteindre certains buts de la décroissance : elle peut par exemple faire gagner du temps, ce qui permettrait de moins travailler et donc de s'impliquer plus dans la vie démocratique. Elle permet aussi de communiquer et d'échanger les techniques sur les réseaux sociaux créant une communalisation des savoirs et finalement permet de travailler sur des circuits courts, participant à la création d'emplois locaux (Beck 2016, 33; Durand-Folco 2015; Giorgos Kallis 2018, 121). Malgré tout, les technologies restent un sujet à controverses : si l'immatérialité apportée par les outils informatiques peut séduire, on sait qu'ils restent de grands consommateurs d'énergie.

1.2.3 Revoir la place du travail salarié

En consommant moins, le besoin de travailler pour satisfaire ses besoins se fait moindre et laisse plus de temps pour les loisirs, l'autoproduction, la vie démocratique et la vie communautaire.

Moins travailler permet de limiter les effets délétères du monde du travail. En effet, on note, à mesure que la croissance économique augmente, et plus particulièrement dans les pays du Nord, une hausse des états dépressifs, des syndromes de fatigue chronique, de l'anxiété, de la consommation d'antidépresseurs, etc. (Latouche 2020, 123; Rosa 2018, 206). Comme le fait remarquer Latouche (2006, 59), la hausse du

niveau de vie permet de dépenser plus, mais est aussi plus coûteux en termes de dépenses de compensation et de réparations liées à la vie moderne (médicaments, transports, décontamination, etc.).

Travailler moins, c'est aussi aller à l'encontre de l'effet d'accélération de nos sociétés occidentales, qui, en lien avec le développement des technologies (Krief 2020), oblige à courir partout, à développer du stress, et donne cette impression de toujours manquer de temps (Rosa 2010). Le paradoxe du temps est tel que plus nous gagnons en productivité, moins nous avons de temps. Le symbole de la décroissance, l'escargot, renvoie d'ailleurs à cette idée de lenteur : il est d'ailleurs aussi le symbole du mouvement *slow* (*slow food, slow cities, slow travel, etc.*). Il renvoie aussi au constat des limites qui se trouvent dans la nature même puisque l'escargot ne peut ajouter indéfiniment des spirales à sa coquille, sous peine de se surcharger (Latouche 2020, 97).

Travailler moins, c'est aussi nécessaire d'un point de vue macroéconomique pour éviter que décroissance ne rime avec pertes d'emplois (Larrère, Larrère, et Bouleau 2016, 246). En ce sens, partager le temps de travail permettrait de remédier aux problèmes de chômage dans lesquels sont prises nos sociétés, chômage qui est selon Marx nécessaire au maintien des sociétés capitalistes.

Dans une société décroissanciste, le travail serait effectué sous deux formes : une partie traditionnelle, rémunérée, alors qu'une autre partie se ferait par des activités hors marché, comme des activités artisanales ou du *Do it Yourself* (Giorgios Kallis, Kerschner, et Martinez-Alier 2012, 176). Activités qui permettent de se valoriser, qui développent des formes de reconnaissance et qui permettent de tisser des liens avec les membres de la communauté. Travailler n'est plus une activité qui vise à subvenir à

ses besoins, ou à se valoriser avec un poste prestigieux, mais se rapproche de ce que Ellul appelle l'*Otium*.

L'idéal de l'homme libre romain, non pas du praticien, du riche, mais de tout citoyen, c'est l'*Otium*. Non pas la paresse ni le repos, mais une certaine conception de la vie. L'*Otium* n'est pas le vide, mais la relation humaine, la conversation, la discussion sur les problèmes politiques, la participation aux assemblées nombreuses, aux associations et confréries : donc une vie vouée à la relation sociale et à la politique et non pas absorbée par le travail. Celui-ci est qualifié négativement. Il est « Neg-Otium ». L'absence d'*otium*. L'absence de vie libre. (Ellul 2013, 39)

L'accès à cet idéal de travail sur le marché à temps partiel n'est toutefois pas aisée : le marché du travail actuel comporte un biais structurel qui propose des postes principalement si ce n'est uniquement (pour les postes à responsabilité entre autres) à temps plein, et qui incite à faire des heures supplémentaires. Travailler à temps plein est une façon, pour le capitalisme, de modifier nos modes de vie (Gorz 2008, 60) : cela engendre une baisse du temps de loisirs, mais aussi une incitation à surconsommer les ressources (Alexander et Ussher 2012, 80).

La décroissance étant aussi un mouvement social visant une réduction, voire une abolition des inégalités. La mise en place d'un revenu de base permettant de subvenir aux besoins de base de tout un chacun est souvent nommée (Giorgios Kallis, Kerschner, et Martinez-Alier 2012, 177). L'imposition d'un revenu maximum limitant l'accumulation est aussi évoquée, quoique plus rarement (Ariès 2010, 103). Mettre en place un revenu universel favorise aussi une plus juste rétribution, entre autres du travail de *care* et du travail de reproduction : principalement effectués dans le cadre de la vie intime, familiale, ils ne sont généralement pas rétribués. Restant en dehors du marché du travail, ce type de travail, relevant encore en majeure partie du travail féminin, reste invisibilisé et sous-considéré. Mettre en place un revenu

minimum, pour tous et toutes, viendrait peut-être éventuellement corriger en partie certaines injustices ou iniquités de genre.

1.2.4 La (re)création de communs comme créateurs de liens

Le rétablissement des communs, ces ressources, connaissances ou activités partagées, gérées et maintenues collectivement par une communauté, fait partie intégrante de la vision décroissanciste.

La mise en place de communs permet de moins consommer, de s'entraider, d'avoir moins à passer par la sphère marchande pour obtenir des services, ce qui limite d'autant les heures passées à travailler. Cet engagement envers les communs se fait au détriment de la propriété privée, et renverserait la tendance à la privatisation des communs qui a débuté lors du passage du féodalisme au capitalisme, passage de l'Histoire qui a permis l'accumulation primitive nécessaire au développement du capitalisme et la surexploitation des ressources à des fins privées (Federici 2014). Dans une société décroissanciste, les biens et les ressources essentiels telles que santé et éducation seraient gérés comme des communs. Sur le plan politique, c'est ce temps désormais réapproprié par l'ensemble de la population qui permettrait une plus grande implication politique, par le biais notamment la démocratie directe proche du municipalisme de Murray Bookchin, penseur de l'écologie sociale (Giorgos Kallis 2018, 119).

Si certains ont critiqué les communs, notamment en diffusant le mythe de leur inefficacité économique et écologique (Hardin 1968), la tendance au retour des communs, à leur gestion efficace des ressources naturelles entre autres (Federici 2018, 2; Ostrom 2015), ouvre de nouveaux horizons, à la fois féministes et écologiques. En créant les communs, on rend accessibles les terres, l'eau, les espaces

urbains, que l'on peut gérer collectivement, en prenant des décisions collectives (Federici 2018, 2), ce qui favorise la vie politique et une baisse des violences. Ces nouvelles formes de solidarités que Silvia Federici a observé en Amérique du Sud, en suivant les femmes de ces pays qui se battent pour se réapproprier leurs terres, l'incitent à penser que la clé pour le futur, tant en ce qui concerne l'écologie, la santé de la nature que la santé humaine³ tient dans le déploiement des communs (Federici 2020; Perkins 2019, 184). Créer des communs permet de créer des communautés et donc des liens.

En créant ces espaces, la qualité de vie des ménages peut aussi s'améliorer. Dans une étude sur le co-housing à Barcelone, D'Alisa et Cattaneo (2013, 77) montrent que partager des espaces communs permet de cuisiner pour plusieurs familles et ainsi d'avoir des congés de cuisine, d'avoir un seul gros électroménager partagé plutôt que chacun un petit. Tout ceci contribue à baisser la consommation d'énergie, à créer des liens de socialisation et à alléger le travail reproductif (même si le développement des communs ne résout pas le problème de la redistribution ou de la revalorisation du travail reproductif).

1.2.5 La recherche du bien-être : une place centrale pour redéfinir nos sociétés

La question du bien-être est évidemment centrale dans l'idée de décroissance. La recherche de croissance et de développement à tout prix a mis à mal la qualité de vie dans les pays occidentaux.

There is in fact a mounting body of sociological and psychological evidence indicating that lives orientated around achieving high levels of consumption often result in such things as time poverty, stress, physical

3 L'entrevue a été réalisée au début de la pandémie de COVID-19 de 2020, ce qui explique le lien santé humaine et santé de la planète, puisque l'on sait que les deux sont liés par le biais des zoonoses.

and mental illness, wasteful status competition, loss of community, disconnection from nature, a sense of meaninglessness or alienation in life, and general unhappiness (not to mention ecological degradation) (Alexander et Ussher 2012).

Le changement des valeurs est nécessaire, comme le démontre Latouche (2003) :

On voit tout de suite quelles sont les valeurs qu'il faut mettre en avant et qui devraient prendre le dessus par rapport aux valeurs dominantes actuelles. L'altruisme devrait prendre le pas sur l'égoïsme, la coopération sur la compétition effrénée, le plaisir du loisir sur l'obsession du travail, l'importance de la vie sociale sur la consommation illimitée, le goût de la belle ouvrage sur l'efficacité productiviste, le raisonnable sur le rationnel, etc.

En fait, la recherche de bien-être est ce qui englobe toute l'idée de décroissance, car il s'agit de redéfinir le type de société, de mode de vie souhaitable pour les populations et à la fois soutenable pour les écosystèmes.

En premier lieu, "décoloniser l'imaginaire du PIB par tête" (Latouche 2020, 37) permet de remettre en question l'importance du matériel sur l'immatériel, de ce qui se calcule, se compte, sur ce qui ne se compte pas. Cela permet aussi se rendre compte que ce qui est compté n'est pas toujours positif (détruire une forêt fait augmenter le PIB), alors que ce qui compte vraiment (l'amour de ses proches) n'est pas comptabilisé dans le PIB mais peut augmenter le bonheur. Plusieurs études démontrent que passé un certain stade, le lien entre croissance du PIB et bien-être stagne, voire décroît, alors que le stress, les maladies, la perte des liens sociaux semblent affecter les pays du Nord (Latouche 2020, 40). C'est donc l'affranchissement face aux besoins créés par la société de consommation, que signifient les expressions "sobriété heureuse" (Rabhi 2010) et "abondance frugale"

(Latouche 2020) : dans l'optique décroissanciste, c'est la désaliénation face à la société de consommation qui mène à la vie bonne.

La prétendue société d'abondance est surtout une société de pénurie et de rareté des choses essentielles : l'air pur, l'eau naturelle potable, une nourriture saine, les espaces verts, le logement et, bien sûr, le temps et la convivialité... (Latouche 2020, 58)

Le bonheur pour l'individu revient alors à résister à la société de consommation et de travail, se désaliéner de celle-ci, pour se rapprocher de la vie bonne, du *buen vivir* des pays du Sud, une vie axée sur les liens avec les autres, d'où l'expression décroissanciste « plus de liens moins de biens ». Alors que nos sociétés sont centrées, voire obnubilées par le bonheur sous forme de ressources, chaque individu s'efforce tant bien que mal à tendre vers une meilleure situation professionnelle, une meilleure santé, un habitat plus confortable, etc., et mène de ce fait une course que seule la retraite permettra de freiner (Rosa 2018, 11). Selon Rosa, il s'agit alors de créer de la résonance avec son environnement, de trouver du sens à son travail, à ses activités, à ses relations sociales, pour tendre vers la vie bonne. Il s'agit de passer d'une relation au monde placée sous le signe de la domination à une relation au monde basée sur le tissage de liens, sur l'assimilation du monde (Rosa 2018, 21).

Pour Rosa, la résonance vient en opposition à l'aliénation, qu'il définit comme étant « un mode de relation dans lequel le monde (subjectif, objectif, social) se montre insensible (indifférence), voire hostile (répulsion) à l'égard du sujet. » (Rosa 2018, 205). Cette hostilité rejoint la vision du travail aliénant de Karl Marx pour le travail ouvrier, salarié, qui rendait l'homme étranger à lui-même, l'éloignait de sa nature générique. Changer notre relation au travail, à la consommation, aux liens avec les autres, bref, changer de paradigme sociétal, c'est ce que propose l'ambitieux projet de décroissance.

Il ne suffit pas d'empiler les aménagements techniques, les changements de structure, d'économie, d'institutions. Tous ces changements n'ont aucun sens si les attitudes, les motivations profondes des êtres humains ne changent pas. Ainsi, construire une société révolutionnaire ne signifie pas simplement changer les structures administratives, changer les institutions, changer l'appareil de production... Cela signifie changer de valeurs, changer de mœurs, de morale, de mentalité, opérer ce que Castoriadis appelle « une mutation anthropologique ». (Brugvin 2010, 32).

Changer de paradigme est donc une transformation sociétale, mais aussi intérieure. Comme l'explique le psychosociologue Brugvin (2010), il s'agit aussi de calmer les angoisses liées au risque de manquer, pour ceux qui proviennent de milieux modestes, et les angoisses liées à la soif de pouvoir associée aux possessions, qui selon Brugvin expliquent l'*hubris*, cette volonté d'accumulation à outrance que l'on remarque chez les hyper-riches.

1.3 Les partisans : entre militantisme politique et militantisme du quotidien

Faire du militantisme, c'est effectuer une « participation active, non salariée, non orientée prioritairement vers l'obtention de profits matériels, et généralement présentée comme exemplaire » (Lagrove 2002, cité par Fillieule et Pudal 2010, 164) .

Le ou la militant.e, c'est celui qui combat pour une cause, qui lutte pour que le changement advienne. Quelques études ont été menées en France et dans le milieu anglo-saxon pour essayer d'élaborer un portrait socio-économique des militant.e.s décroissancistes. Évidemment, il est très difficile de généraliser car seules quelques enquêtes ont été faites à ce propos, dans des pays différents, et avec des visions de la décroissance qui peuvent différer. Toutefois, quelques caractéristiques ressortent :

1.3.1 Profil socio-économique des militant.e.s

Les décroissancistes ont généralement un fort capital culturel et sont « tous assez fortement scolarisés » (Abraham 2019b; Pruvost 2017, 223; Pailloux et Mège 2013, 7). Dans son étude sur les Français ayant opté pour des modes de vie alternatifs écologiques (dont font partie les décroissancistes, mais aussi les colibris⁴, néoruraux⁵, etc.), Pruvost (2017) note que son échantillon contient une proportion plus importante d'enfants de commerçants, d'artisans ou d'agriculteurs, et que les métiers qu'ils exercent sont plutôt en lien avec les milieux artistiques ou manuels qu'intellectuels. Elle constate aussi que ces personnes ont généralement voyagé ou vécu à l'étranger, et qu'ils ont de ce fait pu voir que l'on pouvait vivre avec peu.

Pailloux (2019, 25) observe un profil de militant.e.s plutôt différent entre deux groupes de la décroissance en France : le Mouvement des Objecteurs de croissance (MOC) – plus de 50 ans et primo-militant.e.s – et le Parti Pour La Décroissance (PPLD), avec des membres surtout dans la trentaine, plus féminisés, urbains, de classes sociales intermédiaires, avec un capital culturel supérieur au capital économique. Selon elle, des tensions semblaient exister entre ces deux groupes, fruit des différences socio-démographiques des deux entités : les militant.e.s de la décroissance ne sont donc pas, en France, un groupe homogène.

D'autres études ont été faites, dans les pays anglo-saxons, concernant les adeptes de la simplicité volontaire, la branche « quotidienne » si l'on veut, de la décroissance.

The Voluntary Simplicity Movement can be understood broadly as a diverse social movement made up of people who are resisting high consumption lifestyles and who are seeking, in various ways, a lower

4 Adeptes du mouvement écologique Colibri <https://www.colibris-lemouvement.org/>

5 Citadins ayant décidé de s'installer en zone rurale.

consumption but higher quality of life alternative. (Alexander et Ussher 2012, 67)

Dans leur étude auprès de 2268 participants dans le monde (occidental et anglophone) s'étant déclarés comme ayant volontairement choisi de réduire leur consommation globale, Alexander et Ussher (2012) montrent que les adeptes du mouvement pour la simplicité volontaire sont tout autant des citadins que des ruraux, sont propriétaires de leur habitat à 69 %, 58 % ont des enfants, et 14 % gagnent plus de 100 000\$ par année, statistiques qui remettent en question éventuellement certains mythes entourant la simplicité volontaire (vie rurale, néomalthusianisme et pauvreté).

1.3.2 Les militant.e.s en action... entre agir politique et quotidien

« La décroissance et la simplicité volontaire c'est un mode de vie en plus d'une théorie écolo », exprime une militante (Mège 2010).

Dans le cas de la décroissance, il faut aussi observer l'engagement sous deux angles : l'engagement politique d'une part, qui vise à mettre les idées de la décroissance dans les programmes politiques, et les formes d'action visibles, performatives, propres à la décroissance telles que la simplicité volontaire d'autre part (Mège 2010, 58).

1.3.2.1 L'engagement dans la sphère politique et intellectuelle

Les acteurs politiques collaborent avec les organisations de la société civile d'un côté ou sont à la base des mouvements sociaux. En France, où le mouvement a été mis en place dès les années 2000, les acteurs de la décroissance sont très impliqués politiquement, et ce, dans différents groupes ou partis politiques (Ros 2012, 35).

Au Québec, où le mouvement de la décroissance s'est implanté depuis 2007, les militant.e.s pour la décroissance n'ont pas créé de parti, mais ont constitué un

collectif au sein du parti Québec Solidaire : le Collectif décroissance conviviale. Sans être relié au Mouvement Québécois pour la Décroissance Conviviale, les adhérents de ce collectif visaient à essaimer les idées de la décroissance dans le parti (Mongeau 2013, 15).

Les mouvements de la décroissance au Québec ne sont donc pas politisés, mais sont toutefois présents, et ce, sous différentes formes : Mouvement Québécois pour la Décroissance Conviviale (dont le site web n'est pas à jour depuis plusieurs années), le collectif décroissance conviviale qui a créé et organisé le festival de la décroissance à Montréal en 2018 et 2019 (suspension en 2020 et 2021 pour cause de pandémie), le groupe de recherche indépendant Polemos (créé en 2020), et divers groupes Facebook (dont un groupe spécifique pour la ville de Québec).

Selon Abraham, la militance au Québec se rapproche des idées de la décroissance véhiculées en France : la décroissance est désirée non seulement pour des raisons écologiques, mais aussi dans un but de justice sociale, et est animée par une volonté de réduction des inégalités. Elle remet en cause le système et est anticapitaliste, alors que la vision anglo-saxonne d'état stationnaire ne remet pas le système capitaliste en question et vise plutôt de baisser la consommation énergétique dans un but de limiter la pression sur les écosystèmes (Abraham 2019b).

1.3.2.2 Le quotidien comme forme de militance

La décroissance possède une base théorique et intellectuelle, mais il s'agit d'un mouvement qui se crée aussi dans le quotidien :

Les militants de la décroissance n'utilisent pas les armes classiques des militants. Ici, pas de revendication, pas de représentation, pas de confrontation. Le modèle traditionnel du rapport de force dans la lutte politique est soigneusement évité. L'argumentation n'est jamais directe. Le

temps n'est pas ou plus à l'immédiateté de la revendication. On sème, on infuse, on contourne, on laisse mûrir, on propose plus qu'on impose. (Ros 2012, 35)

Tout aussi aliéné que les modes de production dont parlait Marx, le quotidien est, selon Henri Lefebvre, un terrain de bataille dans lequel chacun lutte pour sortir d'un style de vie normalisé imposé entre autres par l'industrie de la culture : les décroissancistes essaient donc de s'en extraire (Carretero Pasín 2002).

Comprendre les enjeux de cette forme alternative de militance peut s'effectuer grâce à la sociologie du quotidien. En posant un regard sur des pratiques non institutionnalisées, elle scrute, observe ce qui peut passer pour des détails, mais qui permettent des formes de luttes.

Ce qu'on appelle la vie quotidienne est fait de micro-attitudes, de créations minuscules, de situations ponctuelles et tout à fait éphémères. C'est *stricto sensu* une trame faite de minuscules fils étroitement tissés, qui chacun en particulier est tout à fait insignifiant. C'est cette discrétion qui leur assure leur impunité. (Maffesoli 1998, 190)

Les pratiques quotidiennes peuvent ainsi être subversives sans pour autant faire courir des risques aux militant.e.s. L'analyse des pratiques du quotidien permet de comprendre les mécanismes utilisés par les décroissancistes pour sortir de l'aliénation créée par la société capitaliste dont les injonctions poussent à consommer, à travailler et à privatiser toujours plus.

« (...) il faut bien reconnaître qu'au regard des diverses histoires humaines, ce bon peuple, dont nous sommes, a toujours su composer ou ruser avec cette éternelle aliénation ». (Maffesoli 1998, 31)

La sociologie du quotidien met en relief les différentes formes que peut prendre la résistance à ce qui nous est imposé : « (...) il convient de restaurer un paganisme pluriel face à un monothéisme réducteur et simpliste » (Maffesoli 1998, 32). Les petits gestes ne sont donc pas anodins, et portent en eux non seulement une symbolique, mais aussi des actions qui se posent contre le système.

« D'après de Certeau, 'penser, c'est passer', c'est traduire la réflexion en action. » (Zine 2010, 412)

Si pour de Certeau agir au quotidien est un acte politique, il est aussi, pour Maffesoli révélateur d'une sensibilité artistique : ce qu'il appelle *l'éthique de l'esthétique* montre que les petits gestes sont des « événements sans importance peut-être, mais qui font la substance de notre quotidien » (Grassi 2005, 108). Loin de la sociologie consacrée à l'étude des institutions et grands phénomènes sociaux, la sociologie du quotidien permet d'observer, de comprendre, d'analyser la société sous un autre angle, plus intime mais aussi permet d'éclairer le subversif.

1.3.2.3 Braconnage et pratiques vernaculaires comme outils subversifs pour sortir des injonctions de la société de consommation

L'utilisation de ruses se comprend comme une forme de militantisme bien différente du militantisme traditionnel : « Fort différente par rapport à l'activisme de façade, la ruse de la masse est imperméable à toute forme d'imposition externe, jouant avec la dimension éphémère et ludique de la socialité » (Grassi, 2005, p. 101). Ces ruses, de Certeau les nomme *braconnage*, c'est-à-dire des façons, pour les dominés, de contourner les usages qu'on leur impose dans leur quotidien.

Qui a lu de Certeau est familier avec l'idée du « braconnage culturel », qui assimile les « producteurs de biens culturels » à des propriétaires terriens qui imposent leur conduite au public (grâce à la réglementation des usages et des

accès) et compare, par contre, les consommateurs à des « braconniers » qui viennent sur les terres voler des biens pour composer leur quotidien. Les propriétaires élaborent des stratégies, des actions de contrôle de l'espace, pour piéger les dominés qui, eux, mènent des actes de résistance (par exemple, zapper à la télévision, marcher dans la ville, lire et écrire, etc.) qui sont en quelque sorte des micro-libertés face au pouvoir. (Lafrance 2007)

De Certeau prend la lecture comme exemple de pratique subversive :

En fait, l'activité liseuse présente au contraire tous les traits d'une production silencieuse : dérive à travers la page, métamorphose du texte par l'œil voyageur, improvisation et expectation de significations induites de quelques mots, enjambements d'espaces écrits, danse éphémère » (de Certeau, cité par Zine, p. 420).

Cette pratique de la lecture se rapproche de l'idée d'autonomie, d'adaptation à ses besoins, loin de la technologie, et reste moins passive ou soumise que l'activité « regarder la télévision ». Profondément subversives, les pratiques quotidiennes s'opposent en douceur, résistent à l'idéologie dominante pour créer un monde original hors des cadres habituels diffusés.

Ces exemples rejoignent ceux donnés par Pruvost lors d'une enquête de terrain sur les pratiques écoféministes qu'elle désigne sous le nom de pratiques vernaculaires. Dans cette enquête, les femmes ne s'affichent pas féministes, mais elles mettent en place des pratiques féministes dans leur quotidien. Ces pratiques relèvent de l'autonomie, d'une indépendance, afin de changer les modes de vie et de s'opposer à la marchandisation du monde et à la destruction de la biodiversité. Pour ce faire, elles « autofabriquent leur maison, (...) défrichent des champs à la pioche, (...) savent conduire un tracteur, manier la bétonnière (...). » (Pruvost 2019, 31). Ce sont donc par le biais de pratiques vernaculaires qu'elles affichent et pratiquent leurs luttes et combats féministes.

1.3.2.4 Pratiques décroissancistes au quotidien

Dans les mouvements de la décroissance, ces formes de militance plus discrètes consistent à mettre en place des habitudes de vie contre-hégémoniques, opposées aux modes de vie occidentaux basés sur la (sur)consommation, la (sur)production et l'extractivisme. Nous pouvons les considérer comme des pratiques militantes puisqu'elles transforment les modes de vie en un outil performatif (Ariès 2020; Latouche 2020, 53; Mège 2017).

Toutefois, la décroissance au quotidien ne vient pas avec un mode d'emploi, et est modelée par l'individu afin qu'elle corresponde à sa vision de la vie bonne, comme l'explique Mège (2010) :

L'engagement politique classique est mis à l'écart, pour laisser place à une conception personnelle, qui pour l'enquêtée devient même spirituelle, de son propre épanouissement.

On peut recenser quelques grands thèmes de prédilection qui ont pour caractéristiques, comme le note Mège, d'être non seulement à contre-courant du modèle dominant de la société de consommation (D'Alisa, Demaria, et Cattaneo 2013, 214), mais aussi des façons de vivre qui pourraient être associées à un capital économique ou culturel faible :

Un mode de vie identifiable comme étant « décroissant » est un mode de vie caractérisé par des formes et des manières de produire et de consommer volontairement dominées (récupération, restriction volontaire, autoproduction) et cherchant ainsi à s'extraire plus ou moins radicalement des logiques consuméristes dominantes (renouveau incessant des biens de consommation lié à l'obsolescence programmée, consommation ostentatoire, etc.) (Mège 2017).

Ainsi, être décroissanciste ne se mesure pas qu'en termes de savoirs sur la décroissance, mais aussi en termes de pratiques décroissancistes, d'identités décroissancistes (Ros 2012, 32).

Dans son étude auprès de 2268 participants de par le monde (occidental et anglophone), Alexander montre que les adeptes du mouvement pour la simplicité volontaire (proche de la décroissance) se définissent par le fait qu'ils consomment et travaillent volontairement moins, qu'ils ont, à 38%, changé d'emploi ou de carrière, que 48% ont réduit leurs heures de travail, que 22% ont vendu ou changé leur voiture espérant sortir de la culture de la voiture, et une importante proportion mange ou essaie de manger des aliments biologiques (Alexander et Ussher 2012, 74).

Mège (2017, 75), dans son étude auprès d'un groupe décroissanciste français montre qu'il s'agit de « faire » ou « vouloir faire » pour être un « bon » militant : faire son jardin, réparer, rénover, glaner, troquer... Il convient donc d'avoir un style de vie approprié. Le lieu de vie prend alors une dimension nouvelle, car avoir un jardin, par exemple, permet, dans le cas du décroissanciste, non pas une distinction sociale, mais une possibilité de « faire » (jardiner, bricoler...). Il existe donc une communauté de pratiques appliquées au concept de décroissance, ce qui permet non seulement de se faire accepter dans un groupe de militant.e.s, mais aussi, sur un mode peut-être performatif, de montrer au reste du monde que vivre différemment est possible (Ros 2012).

Certains groupes vont mettre en pratique la décroissance en vivant en *cohousing* en milieu urbain. En partageant les espaces de vie, les appareils électroménagers, les véhicules de transport, ils limitent leur consommation, ce qui leur permet ainsi de consacrer plus de temps à leur famille et à leurs amis (Sandlin et Whalter 2009, 305; Schneider, Kallis, et Martinez-Alier 2010, 514).

Ces pratiques de la décroissance vont aussi de pair avec des règles morales (qui ne sont pas nécessairement tristes, comme le spécifie Latouche (2020, 92), qui sont en opposition avec les modes de vie imposés par la société de consommation. Le développement de ces pratiques auto-régulées permet non seulement de moins consommer, mais aussi d'atteindre un certain niveau d'engagement spirituel qui se pratique généralement sous la forme de pratiques du yoga, de méditation ou de tai chi. Pratiques qui peuvent amener à une quête sans fin de perfection, une culpabilité liée au fait de ne pas en faire assez, et la peur de juger les autres (Sandlin et Whalter 2009, 305).

Réduire les heures passées au travail, faire soi-même, développer des liens sociaux et des engagements spirituels : on peut ainsi dire que c'est la lenteur qui caractérise les décroissancistes, en opposition à l'accélération, la vitesse des modes de vie occidentaux (Pailloux et Mège 2013, 5; Rosa 2018). Entre implication politique et mode de vie contre-hégémonique, les militant.e.s de la décroissance revisitent, créent un autre monde, ouvrent les possibles... ils créent des connexions avec des personnes qui ont des intérêts similaires (Bosquet et al. 2014, 134; Mège 2010), ce qui leur permet de développer un cadre de pensée au contact des autres (Piau 2019, 236).

Ce mode de vie alternatif ne se met néanmoins pas en place sans heurts. À cet égard, les études sont peu nombreuses. Mège (2010) apporte l'idée d'insatisfaction des décroissancistes face à leur propre mode de vie qui leur paraît encore trop consommateur : ils pourraient faire plus pour atteindre un idéal. Ros (2012, 34) aborde les difficultés que certains décroissancistes peuvent avoir dans leur relation avec leur famille : une militante déplore que sa famille ne comprenne pas le mode de vie qu'elle a choisi en délaissant la ville et les études universitaires au profit d'une vie rurale. Être militant.e, c'est ainsi s'exposer, et cela oblige parfois à faire des sacrifices dans sa vie personnelle et professionnelle, et même à faire face à certaines formes de répressions (licenciements, emprisonnements, violences physiques, absence de

promotion) (Fillieule et Pudal 2010, 170). La militance au quotidien peut se faire conjointement à la militance politique, même si l'un ne vient pas nécessairement avec l'autre. Certains peuvent préférer militer au quotidien à la suite de déceptions dans la militance politique (Mège 2010). Certains moments de la vie influent aussi sur le type de militance que l'on peut mener. Ainsi, Mège (2017) pose l'hypothèse que les militant.e.s avec enfants peuvent moins facilement militer à l'extérieur, ce qui les amène à militer plus de l'intérieur, dans le cadre du foyer, donc dans le cadre d'une militance au quotidien. Il note aussi que l'accès à la propriété permet une décroissance plus intime, alors que le manque d'accès à la propriété, selon lui, contraint les militant.e.s à une militance plus externe, dans la collectivité.

1.4 Les critiques de la décroissance

Le mouvement a soulevé plusieurs critiques. Les marxistes lui reprochent de ne pas être assez politique, de se battre dans le quotidien, au niveau des modes de vie (D'Alisa, Demaria, et Cattaneo 2013, 214). Certains se questionnent quant au bien-fondé de demander aux plus pauvres de décroître (les plus pauvres des pays du Nord et les habitants des pays du Sud) (Swift 2015, 174)). Or, la décroissance vise à réduire les inégalités : les plus riches (individus ou collectivités), et aussi les plus polluants par leur mode de vie (Giorgos Kallis 2018; Kempf 2014), sont les personnes visées par la décroissance. Pour d'autres, il s'agit d'un mouvement traditionaliste, visant le retour à l'âge de pierre, sans électricité ni technologie (Di Méo 2006, 63; Ferry 2021). Or, les décroissancistes, s'ils veulent éviter la dépendance à la technologie, ne la rejettent pas toute en bloc. Les mouvements de logiciels libres sont par exemple prônés par le mouvement (Kerschner 2018, 1621). Ce traditionalisme et la volonté de sortir du marché, et donc d'augmenter certaines tâches du *care* font craindre à certains un retour des valeurs traditionnelles qui toucheraient principalement les

femmes (Di Méo 2006, 145). Cette crainte est nourrie actuellement avec la mode du Zéro Déchet et de l'économie circulaire à laquelle sont parfois associés les mouvements de la décroissance. Il semble qu'il y ait parfois, parmi les critiques, confusion entre le mouvement pour la simplicité volontaire, un mouvement plus individuel, et le mouvement de la décroissance, qui sans enlever la lutte individuelle, se bat surtout au niveau collectif et politique.

Le mouvement est-il antiféministe? Ou prône-t-il sans le savoir un retour, une forme de passéisme, une volonté de retourner en arrière? Sans glorifier le passé, il s'agit plutôt d'être conscient que nos sociétés sont allées peut-être trop loin dans le culte du progrès, et qu'il s'agit maintenant de bricoler, choisir ce que l'on garde de nos modes de vie, sans toutefois tout jeter à la poubelle.

1.5 Analyse genrée : entre volonté et omission d'incorporer des enjeux féministes

Le mouvement de la décroissance est un mouvement qui, comme d'autres mouvements avant lui, veut limiter, supprimer les hiérarchies.

A degrowth society would be an egalitarian, classless society without aristocrats and plebs, capitalists and workers, professional men and care-giving woman, white masters and black servants (Giorgos Kallis 2018, 118).

Toutefois, les tensions entre discours et faits peuvent apparaître : la littérature a montré à plusieurs reprises que les mouvements sociaux ne sont pas exempts de domination d'un groupe sur un autre, notamment en ce qui concerne les rapports sociaux de sexe, ce qui, dans le cas de la décroissance, rend l'analyse de genre pertinente, voire nécessaire.

L'analyse genrée a pour but de mettre en lumière les biais androcentrés et donne une vision nouvelle sur les rapports de pouvoir entre hommes et femmes, rapports construits, insérés dans des structures sociales (Ollivier et Tremblay 2000, 21). Elle permet d'analyser comment les systèmes économiques et politiques ou les structures des mouvements sociaux sont empreints de rapports de force genrés (Verschuur, Guérin, et Guétat-Bernard 2015, 25).

Appliquée aux groupes militants, l'analyse genrée permet de sortir de l'idéologie de la neutralité, de cette idée que des groupes qui militent contre certaines formes de hiérarchies puissent eux-mêmes en créer ou en perpétuer (Fillieule 2009, 51).

Concernant plus particulièrement la décroissance, l'analyse genrée semble peu présente, voire nullement abordée. Si quelques critiques féministes ont été faites sur le mouvement de la décroissance (Hanaček et al. 2020, 20), elles restent peu nombreuses, et semblent surtout porter sur le fait que la décroissance n'aborde pas de perspective genrée, omet de s'observer sous le prisme du genre (Bauhardt 2014:64). Mes lectures sur le thème de la décroissance n'ont pas abordé ce sujet, si ce n'est sur quelques lignes, dans lesquelles on reconnaît la problématique de la répartition du travail de reproduction (Abraham 2019a, 232). Seul Parrique (2019) consacre une partie de sa thèse de doctorat sur la décroissance à une recension de la critique féministe. Concernant les militant.e.s du quotidien, l'analyse de Mège auprès d'une jeune décroissanciste de 26 ans ne montre pas de particularités liées à la condition féminine de la femme interrogée (Mège 2010). S'il existe quelques rares autrices dans le monde de la décroissance, elles ne parlent pas spécifiquement des enjeux féministes, ni des raisons pour lesquelles les femmes entreraient dans ce mouvement, ni quelle place elles pourraient avoir. D'ailleurs Perkins déplore la mise de côté des exploités du système capitaliste, entre autres du sujet féminin, dans le mouvement de la décroissance :

[...] in my view, topics such as women gender, intersectionality, Indigeneous peoples, colonialism, and implications for the marginalized remain underexplored in degrowth analysis⁶. (Perkins 2019, 185)

En étant anti-capitaliste, le mouvement de la décroissance pourrait porter les fruits d'une volonté de sortir d'un système économique qui repose sur le travail non payé ou sous-payé des femmes. Mais certains ont peur des possibles contradictions entre féminisme et décroissance.

Quelques décroissancistes ouvrent ainsi la voie – quoique partielle – à une réconciliation entre mode de vie décroissanciste, écologiste, et veille féministe, protection des acquis, voire poursuite des luttes féministes. En ce sens, il convient de voir sur le terrain, parmi les militant.e.s, si cette subtile prise de conscience que l'on voit chez D'Alisa et Cattaneo (2013), Kallis (Kallis 2018b:121), et Abraham (2020) est généralisée ou si elle reste marginale et que les enjeux féministes restent sous-jacents, marginalisés.

Parfois critiqués, restant marginaux mais faisant parler d'eux régulièrement dans la sphère publique et même dans les grands réseaux *mainstream*, les mouvements de la décroissance, avec leur vision holistique, pourraient avoir un pouvoir rassembleur dans les mouvements sociaux. Néanmoins, ils semblent avoir de la difficulté à se développer (Abraham, Marion, et Levy 2015, 31; Akbulut et al. 2019), même s'ils font parler d'eux régulièrement. Il s'agit alors de mieux comprendre comment se recrutent les militant.e.s, pourquoi ils s'intéressent à ce mouvement, et pour quelles raisons éventuellement ils pourraient s'éloigner du mouvement.

6 Malgré tout, elle reconnaît que quelques auteurs masculins font des appels pour plus de critiques féministes.

CHAPITRE 2 ENQUÊTE DE TERRAIN DU MOUVEMENT DE LA DÉCROISSANCE

2.1 Questions et hypothèses

La question générale de ce mémoire est donc la suivante : comment le mouvement de la décroissance se conçoit, s'initie, se matérialise et se pérennise au Québec? Plus précisément, il s'agit de comprendre :

- Comment s'est créé le mouvement au Québec et comment il fonctionne actuellement?
- Comment les militant.e.s actuel.le.s ont été recruté.e.s, et ce qui les touche, ce qui les incite à s'engager dans un tel mouvement?
- Comment les militant.e.s et intellectuel.le.s du mouvement essaient et quelles sont leurs stratégies, s'il y en a pour essayer?
- Quelles sont les difficultés rencontrées par les militant.e.s, qu'est-ce qui pourrait les inciter à éventuellement démissionner, ou encore ce qui pourrait les conduire à des formes de découragement, voire d'isolement?

Par ailleurs, dans un de ses articles, Abraham pose l'hypothèse suivante : le Québec serait l'endroit où le mouvement de la décroissance est le plus développé en Amérique du Nord, et cela pourrait s'expliquer par la forte immigration en provenance de la France (Abraham 2019b). Or, toujours selon lui, la vision québécoise de la décroissance serait plus proche de la décroissance « à la française », où l'on cherche à sortir du système capitaliste. Nous essaierons donc de vérifier

l'hypothèse suivante : l'immigration française au Québec influe sur la vision des mouvements de la décroissance au Québec.

À la suite des études de terrain de Mège et Ros, nous avons noté que les partisan.e.s de la décroissance optent pour des modes de vie axés sur la recherche de moindre consommation et la mise en commun des biens. Il s'agira de vérifier si les militant.e.s québécois.es s'approprient ce mode de vie, qu'ils habitent dans la métropole ou en région. Et de vérifier aussi si les structures (de communication par exemple) permettent de mettre en place ces modes de vie.

Par ailleurs, peu d'auteurs de la décroissance étant des femmes, et les questions en lien avec les rapports sociaux de sexe semblant souvent éludées, l'hypothèse d'une faible implication des femmes dans le milieu militant québécois est posée.

Finalement, n'ayant pas trouvé de portrait de décroissancistes au Québec, il s'agira d'observer et de rapporter leurs caractéristiques socio-économiques, et de voir si certaines caractéristiques de la militance « à la française » ou anglo-saxonne s'appliquent à eux.

2.2 Méthodologie et techniques d'analyse

Mon but est de comprendre comment fonctionne le mouvement mais aussi comment les militant.e.s de la décroissance, qu'ils soient des militant.e.s politiques ou des militant.e.s du quotidien, mettent en place la décroissance, accomplissent leurs tâches quotidiennes, mettent en place des tactiques (de Certeau 1990, 62) pour se rapprocher d'un mode de vie décroissanciste alors que l'ensemble de la société reste prise dans le paradigme de la croissance économique, du capitalisme et de la globalisation.

Pour ce faire, j'ai rencontré 6 militant.e.s de la décroissance. Définir ce qu'est un.e militant.e de la décroissance n'a pas été chose simple, car il y a peu de structures

officielles dans ce milieu. En choisissant uniquement des personnes issues du milieu officiel, je me restreignais à enquêter en milieu clos, et de ce fait à faire éventuellement face à un biais, une homogénéité de groupe. Opter pour une définition assez large du militant.e a été une solution pour élargir le vécu des militant.e.s rencontré.e.s. Les répondant.e.s satisfont donc minimalement à la définition suivante : ils connaissent les mouvements de la décroissance ainsi que leurs enjeux et se considèrent comme décroissancistes, c'est-à-dire vivant avec un mode de vie décroissanciste et donc par définition performateur ou militent activement au sein d'un collectif décroissanciste. Les « militant.e.s du Quotidien » appliquent ou tentent d'appliquer les principes de la décroissance dans leur vie personnelle et dans leur travail. Par extension et pour comprendre aussi comment les militant.e.s politiques s'impliquent dans le mouvement, certain.e.s militant.es politiques ont été contacté.e.s, car iels font partie des groupes officiels de la décroissance et ont été amenés à communiquer par le biais de conférences ou d'articles sur le thème de la décroissance : iels s'appliquent à diffuser les idées de la décroissance dans l'espace public.

La méthode choisie est la méthode qualitative. La méthode qualitative a pour avantage de « porte[r] sur la compréhension et l'interprétation des sens », alors que la méthode quantitative « porte sur les relations de causalité ». La méthode qualitative est indiquée pour comprendre les motivations des militant.e.s de la décroissance, ainsi que l'organisation de leur vie militante et quotidienne. Parmi les méthodes qualitatives, celle de l'entretien qualitatif me paraît appropriée, car elle est compréhensive : « elle convient à toute question visant à comprendre les acteurs, en partant de la façon dont ils vivent et appréhendent ce qui leur arrive » (Lejeune 2014, 20). J'ai donc effectué 6 entretiens semi-dirigés de militant.e.s de la décroissance entre mars et mai 2021. Quoique les frontières entre militance politique et du quotidien puissent être poreuses, on peut considérer que 4 militant.e.s sont des

militant.e.s politiques, c'est-à-dire qu'ils s'appliquent à diffuser les idées de la décroissance dans l'espace public (médias, conférences, etc.). Il se trouve que les militant.e.s politiques rencontré.e.s sont aussi des militant.e.s du quotidien, dans le sens où ils s'affairent à mettre en place un quotidien militant et à propager les idées de la décroissance autour d'eux, dans leur environnement immédiat. Deux militant.e.s sont des militant.e.s du quotidien.

Les militant.e.s ont été trouvé.e.s par référence, avec la technique d'échantillonnage par réseaux ou boule de neige. Un premier participant a été rencontré lors d'une conférence. Un autre a été recruté via un article de presse faisant référence à la décroissance. De là, des références vers d'autres répondant.e.s potentiel.le.s ont été demandées. Certains font partie d'un collectif officiel, mais les participant.e.s recruté.e.s par ce biais ont été limité.e.s afin de diversifier les réflexions et commentaires. Il s'agissait d'obtenir un portrait diversifié des militant.e.s. Cette diversification aurait pu être plus importante dans un contexte hors pandémie dans lequel j'aurais pu rencontrer plus de personnes de façon informelle.

Le choix quant au profil socio-démographique a été limité puisqu'il est plus difficile de choisir les militant.e.s par le biais des réseaux sociaux qu'en les rencontrant *in situ*. Par exemple, les participants font tous partie des réseaux montréalais, mais 3 sur 6 sont installés (et pour 2 d'entre eux depuis seulement quelques mois) en région, la pandémie ayant fait devancer pour certains des projets de vie en campagne. Le mouvement reste toutefois encore centré sur Montréal puisque les participant.e.s (5 sur 6) militent encore principalement sur Montréal, même si le mouvement vise tous les québécois.es.

Il aurait été pertinent, en ce sens, de pouvoir faire de l'observation sur le terrain, afin de voir certaines contradictions, de voir peut-être certains gestes, interventions, entendre des propos moins contenus... tel n'aura pas été le cas. La pandémie de

SRAS-CoV-2 est arrivée au moment où commençait mon terrain et a paralysé toute vie sociale et possibilité d'observer le quotidien des autres. Malgré le fait qu'avant la pandémie et avant mon terrain, j'ai été assister au 2^e festival de la décroissance de Montréal, ainsi qu'à un colloque sur l'effondrement, je n'ai pas pu assister à des réunions informelles « des croissants et des bières », un groupe Facebook qui se réunissait une fois par mois, ce qui m'aurait permis de rencontrer éventuellement des gens avec des profils différents. J'aurais pu peut-être plus facilement « choisir » mes répondants en fonction de certains profils (avec enfants, pour étudier la vie familiale sous décroissance). Or, il me semblait déplacé, intrusif, et peu délicat, une façon trop évidente de montrer ce que je cherchais de demander à une personne que je n'avais jamais rencontrée comment elle répartissait ses tâches avec son.sa conjoint.e (si elle en avait un.e). J'ai toutefois eu quelques réponses pour les quelques personnes qui vivaient en couple.

La pandémie de SRAS-CoV-2 a eu un impact sur la possibilité de rencontrer des militant.e.s par les canaux traditionnels. Les festivals de la décroissance, dont les 3^e et 4^e éditions auraient dû avoir lieu en juin 2020 et 2021 ont été annulés tout comme la plupart des festivals ces années-là. En fait, plus généralement, les gens ont limité leurs connexions avec d'autres personnes durant cette période. Les rencontres par Zoom ont eu aussi pour impact de réduire peut-être les possibilités de *small talk*, qui parfois peuvent amener les discussions vers des propos plus intimes.

Lors de mes rencontres avec les militant.e.s par Zoom, un questionnaire (en Annexe) leur était proposé. Ce questionnaire visait à connaître les motivations des militant.e.s à entrer dans ce mouvement, à savoir :

- ◆ Quels étaient les éléments déclencheurs? Lectures, rencontres, conférences ou rassemblements?
- ◆ Ont-ils fait partie ou font-ils encore partie d'autres mouvements sociaux?

- ◆ Comment militent-ils?
- ◆ En quoi leur engagement a-t-il eu un impact sur leur quotidien?
- ◆ Ces changements ont-ils eu un impact sur le liens avec leur entourage?
- ◆ Quelles sont leurs contradictions internes face à la recherche de pureté éventuelle de ces militant.e.s?

Par manque de militant.e.s ayant à charge des enfants, il a été peu probant de parler de la répartition des tâches ménagères, de l'éducation des enfants, données qui auraient permis une analyse des tâches de *care*.

Les données recueillies ont été analysées grâce aux verbatims issus des entrevues. L'analyse des verbatims a permis de regrouper certaines thématiques : la vision du travail, la recherche d'une consommation moindre ou alternative, la communalisation, les relations sociales et la recherche du bien-être. Certaines thématiques ne sont pas ressorties de façon évidente dans les verbatims. La question du genre, alors qu'elle a été abordée d'un point de vue politique, a toutefois été mise de côté dans les entrevues lors des questions touchant au quotidien (seuls 3/6 vivent en couple, 2/6 ont des enfants, dont 1/6 vit avec un conjoint et des enfants). La question du genre n'est donc pas l'objet de ce mémoire. Une difficulté aura été de préserver l'anonymat des participants. Certain.e.s militant.e.s ont un rôle spécifique dans le mouvement ou ont un emploi qui permettrait de les identifier aisément. Afin de pallier à cette difficulté, j'ai changé leurs prénoms, et j'ai anonymisé les organismes pour lesquels ils ont travaillé (OBNL1, OBNL2...), les mouvements sociaux auxquels ils participent (MouvementSocial1, MouvementSocial2, ...), et les universités dans lesquelles ils ont étudié ou pour lesquelles ils ont travaillé (Université1, Université2, ...). Pour le seul parti politique cité dans mes entrevues, j'ai choisi délibérément de ne pas l'anonymiser. En effet, si les militant.e.s de la décroissance ont choisi délibérément de ne pas créer un parti politique pour créer un

collectif au sein du parti politique Québec Solidaire (Mongeau 2013), on peut supposer qu'il est préférable de savoir qu'une militante a été membre de ce parti politique, et que, même si elle ne le mentionne pas, il est probable qu'elle ait eu vent des idées décroissancistes par le biais de ce parti politique. Je ne crois pas non plus que cela permette d'identifier cette participante.

2.3 Portrait de l'échantillon

Entre janvier 2021 et mai 2021, quatre femmes et deux hommes ont été rencontrés lors d'entrevues semi-dirigées par le biais du logiciel Zoom (conformément aux demandes du comité de déontologie de l'UQAM suite aux contraintes liées à la pandémie de SRAS-CoV-2). Ces entrevues ont duré entre 1 h et 1 h 30. Les participants se définissent tous comme étant des militant.e.s ou adhérent.e.s aux idées de la décroissance.

Les personnes rencontrées avaient toutes entre 35 et 55 ans.

Les entrevues enregistrées ont ensuite été retranscrites sous forme de verbatim, et ces verbatims ont été analysés. Pour chaque participant.e, les données pertinentes en lien avec les questions de recherche ont été notées, retranscrites dans un fichier. Puis, j'ai regroupé les données en fonction des thématiques qui ressortaient pour l'ensemble des participants. Ces thématiques permettent de déterminer un profil socio-économique (âge, études, occupation); mais aussi elles ont été choisies en fonction de leur lien avec le mode de vie tel que déterminé dans l'étude de Alexander et Ussher (2012) (occupation, vie urbaine ou à la campagne, partage du lieu de vie et statut de résidence). Le statut de propriétaire ou locataire, selon Mège (2017, 81) permet de statuer de la possibilité de « faire décroissance » : jardiner, bricoler. Tel que le mentionnait Mège (...), le fait d'avoir des enfants à charge peut avoir une influence

sur le niveau d'implication : les personnes ayant des enfants à charge auraient moins de disponibilités pour s'impliquer politiquement, et s'impliqueraient de ce fait plus dans le quotidien. Grâce à cela, j'ai pu définir les parties et sous-parties dont serait composée la partie « Résultats et analyse » de ce présent travail.

Tableau 1: Échantillonnage

Nom	Âge	Occupation	Lieu de vie	Résidence	Vit avec	Études
Daphnée	35-44	Agriculture biologique et Centre de femmes	Estrie	Propriétaire	Conjoint	Baccalauréat complété et scolarité de maîtrise
Élaine	45-54	Santé	Montréal	Propriétaire	2 enfants	Doctorat
Frédéric	35-44	Environnement	Montréal	Locataire	Seul	Maîtrise
Gabriel	35-44	Enseignement, formateur	Laurentides	Colocataire	3 colocataires	Maîtrise
Héloïse	45-55	Entrepreneuriat sociale	Montréal	Propriétaire	Conjoint et 2 enfants	Maîtrise
Isabelle	35-44	Sans emploi, vit du troc	Bas-St-Laurent	Propriétaire maison et colocataire sur une terre	Conjoint	Maîtrise

Les militant.e.s sont tous (6/6) des diplômés universitaires, qui vont du baccalauréat au doctorat, ce qui est consistant avec les constatations de plusieurs quant au haut niveau de scolarisation des militant.e.s (Mège 2017; Ros 2012). Leur rémunération varie énormément, et ce, en fonction de leur choix de vie. Certains ont renoncé au salariat ou à un emploi stable et conventionnel, comme Isabelle qui provisoirement vit du troc dans un éco-hameau. D'autres ont des métiers plus conventionnels et bien rémunérés. Cette large distribution des revenus rejoint l'enquête de Alexander et Ussher (2012) sur les pratiquants de la simplicité volontaire.

Leurs lieux de vie varient aussi énormément. Tous ont été des citoyens à Montréal. Toutefois, plusieurs ont déménagé à la campagne dans les dernières années, voire les derniers mois – la pandémie ayant peut-être contribué à cet exode. Daphnée a choisi de s’installer sur une ferme maraîchère biologique en 2015 pour suivre son conjoint. Isabelle s’est installée avec son conjoint dans un éco-hameau dans le Bas-St-Laurent, alors que Gabriel a préféré vivre avec 3 colocataires dans les Laurentides. Ceux qui sont restés à Montréal vivent dans les quartiers centraux, seuls ou en famille. La moitié (3/6) vivaient avec un conjoint. Toutefois, ce statut n’a pas fait ressortir de points intéressants lors de l’analyse.

À la suite de la rencontre des militant.e.s, et quoique l’échantillon effectué soit de faible amplitude, on peut tenter de créer une typologie des militant.e.s de la décroissance à la manière de Max Weber. L’idéal-type permet de comprendre, d’analyser un phénomène en le simplifiant à l’extrême (Paugam 2020). Il est donc fort probable qu’aucun des militant.e.s rencontré.e.s ne corresponde à l’un ou l’autre des idéaux-types proposés.

Tableau 2: Typologie de la militance décroissanciste

Type de militance	Modérée	Radicale
Changement de système économique	Transition	Anticapitalisme
Accession au changement	Projet personnel - entreprenariat	Projet sociétal (implication politique)
Mode de communication aux autres	Reste en contact avec ceux qui sont encore dans le système	Tendance à se mettre avec des personnes qui pensent pareil
Style de décroissance	Anglo-saxonne, a-growth ou économie stationnaire	À la française
Autonomie	Fabrique peu lui-même	Fabrique lui-même pour sortir du système

L'analyse des entrevues fait ressortir deux types de militance décroissanciste : une militance plus radicale d'un côté, plus proche de la décroissance « à la française » (Abraham, 2019b), qui ne cherche pas de compromis avec le système actuel, et qui vise à renverser, à sortir du système capitaliste. Ce type de militance s'incarne au niveau politique afin de mener des actions pour sortir du système et se préparer plus activement pour être capable de survivre en cas d'effondrement des systèmes économiques et écologiques. Ces militant.e.s plus radicaux peuvent avoir tendance à se regrouper avec des personnes qui ont des idées, un mode de vie, similaires au leur. À l'autre extrême, la militance modérée se rapproche de la décroissance anglo-saxonne telle que proposée par Daly et Jackson. Dans cette vision, les institutions ne sont pas remises en question : la décroissance anglo-saxonne⁷ vise surtout à limiter la catastrophe écologique et n'a pas de visée sociale (Abraham 2019b). Elle permet à ses militant.e.s d'être moins confronté.e.s dans leurs relations interpersonnelles, leurs modes de vie restant proches des modes de vie non décroissancistes.

7 Pour rappel, on parle ici de mouvements appelés décroissance anglo-saxonne, mais aussi état stationnaire, a-croissance ou a-growth.

CHAPITRE 3 PENSER ET EXPLIQUER LA DÉCROISSANCE : LE DISCOURS MILITANT

Afin de répondre à nos questions de recherche (comment fonctionne, recrute et retient le mouvement), il est nécessaire de comprendre à partir des témoignages des participant.e.s à cette étude quelles visions et quels principes de la décroissance sont les plus importants pour eux. Cette analyse nous permettra ensuite d'explorer jusqu'à quel point ces visions s'incarnent et se matérialisent dans le quotidien des personnes rencontrées ainsi que les difficultés et contradictions vécues dans leurs vies, ce qui nous aidera à mieux cerner les enjeux de pérennité du mouvement ainsi que la possibilité de recruter les futurs militant.e.s. À partir des témoignages recueillis, nous avons opéré un découpage par thèmes décrivant les enjeux les plus importants de la décroissance tels que vus par ces militant.e.s.

3.1 Enjeux décroissancistes dans le discours des militant.e.s

La pensée décroissanciste est holistique et embrasse un ensemble de considérations économiques, sociologiques, politiques et philosophiques.

Devant la fragilité du monde accentuée par la croissance des échanges marchands, les objecteurs de croissance proposent de réduire l'impact de l'activité humaine sur la biosphère. Ils veulent faire décroître notre pression sur les écosystèmes en vue de garantir l'équilibre et la possibilité, à long terme, de la vie humaine sur Terre. (Mongeau, 2013)

Puisque la décroissance touche à des aspects très larges, comme ils le reconnaissent d'ailleurs eux-mêmes (Gabriel et Frédéric), il s'agit de savoir quels aspects plus particuliers de la décroissance les militant.e.s interrogé.e.s embrassent. On peut distinguer trois angles de la décroissance.

3.1.1 Les trois grands thèmes de prédilection des militant.e.s rencontré.e.s

3.1.1.1 Vision économique-environnementale axée sur la consommation

La décroissance, c'est en premier lieu ce mot-obus, créé pour se positionner en opposition à la recherche de croissance économique (dé-croissance) dans une volonté de réduire la consommation, la production dans les pays qui produisent beaucoup de biens, et ce, dans le but de réduire la pression sur les écosystèmes.

Daphnée : « Pour moi, la décroissance, c'est essayer de limiter notre empreinte au maximum. »

Héloïse : « C'est une réduction de la consommation. De biens, mais aussi de tout. »

Frédéric : « Je dirais que c'est l'art et la manière de commencer à sortir du capitalisme tout en préparant les sociétés du monde entier (...) à vivre dans une période post-croissance ».

Daphnée, Frédéric et Héloïse se concentrent particulièrement sur l'aspect économique de la décroissance. La décroissance repose en grande partie sur l'aspect production qui doit permettre la préservation des ressources et le respect de l'environnement et de la biodiversité, mais aussi sur la réduction de la consommation. La décroissance se voit comme une vision matérialiste du futur, un futur dans lequel les ressources seront

plus limitées qu'actuellement. Ces idées rejoignent celles d'Abraham, opposé à l'extractivisme (Abraham et Murray 2015), ainsi que Latouche et Ariès, opposés à l'excès de consommation (Ariès 2010; Latouche 2005).

3.1.1.2 Vision politique pour plus de justice sociale

La décroissance a aussi une visée sociale : elle vise à limiter, réduire les inégalités à l'intérieur de chaque pays, mais aussi les inégalités entre pays du Nord et pays du Sud.

Daphnée : « La décroissance pour moi c'est vraiment global aussi dans toutes les actions de l'on peut prendre, aussi au niveau d'une justice sociale, clairement, que ce ne soit pas toutes les personnes qui s'accaparent des richesses. Donc c'est vraiment de la redistribuer au plus de personnes possibles. »

Élaine : « Ben moi j'utilise la définition, le résumé de Yves-Marie [Abraham], dans son livre 'Guérir du mal de l'infini. Produire moins, partager plus, décider vraiment'... je trouve que ça résume bien la décroissance. Pour moi, c'est autant un mode de vie qu'un projet de société qui vise à produire finalement seulement ce dont on a besoin de façon équitable, de façon respectueuse des limites planétaires en toute démocratie participative citoyenne. »

La décroissance est aussi un projet politique. Il s'agit de redistribuer plus équitablement les richesses et de mettre en place des formes de démocraties participatives. C'est un projet profondément anticapitaliste, car le capitalisme ne peut vivre sans la consommation sans cesse répétée de biens, d'où la création de l'obsolescence programmée, la publicité, durement attaqués par les décroissancistes visant la création de nouveaux besoins afin de stimuler la demande. Radicalement opposée à l'idée d'une éco-dictature, elle s'appuie sur les principes de démocratie participative et de municipalisme de Murray Bookchin (Abraham 2019a).

3.1.1.3 Vision philosophique et recherche de bien-être

Mais aussi, la décroissance, c'est se changer, c'est une révolution de nos modes de pensée et de vie. « Décoloniser l'imaginaire » est ce qui semble le plus difficile du projet de décroissance car il s'agit d'un changement intérieur.

Frédéric : «[la décroissance], c'est nous redéfinir complètement, nous redéfinir en tant qu'être humain, en tant qu'espèce, nous redéfinir en tant qu'individu, même comment on se définit par rapport aux autres espèces [...]». »

Isabelle : « Pour moi la décroissance, c'est d'accéder à une vie qui est bonne avec le moins d'empreinte écologique possible. Une vie qui est bonne en se désaliénant par rapport au travail, par rapport aux notions de liberté qui nous sont présentées par notre modèle de société. La vie bonne par rapport à nous, mais par rapport aux autres aussi. L'autre étant les humains, mais les non humains aussi ».

Gabriel : « [L]es idées de la décroissance (...) essaient d'aller vraiment à la racine de pourquoi ça fonctionne pas bien? Qu'est-ce qu'on fait qui ne fonctionne pas, de pas correct? Et par où on commence si on veut vivre dans un monde qui est vraiment le reflet de nos aspirations profondes de soutenabilité, de justice, de liberté, de bien-être. »

Les militant.e.s de la décroissance veulent aller à contre-courant du système actuel axé sur la recherche de bien-être matériel qui au final n'apporte pas nécessairement le bonheur, la vie bonne, comme l'ont démontré Rosa (2010) et Latouche (2020).

Revoir pourquoi nous consommons, comment nous travaillons, ce qui nous rend vraiment heureux : les idées liées à la décroissance sont très larges et englobent de nombreux concepts qui se nourrissent et s'entrecroisent.

3.1.2 Décroissance « à la française » ou vision anglo-saxonne?

Les visions de la décroissance ne sont pas homogènes, et le Québec compose de par son histoire avec des influences tantôt françaises, tantôt anglo-saxonnes. Si Abraham qualifie la décroissance au Québec de décroissance « à la française » (Abraham 2019b), Mongeau semble aller dans le même sens, en insistant sur l'aspect anticapitaliste et antiproductiviste de la décroissance :

Entrer dans une logique de décroissance implique en effet la décroissance des forces productives, ce qui est forcément contraire à la logique du capitalisme. En revanche, on peut chercher à obtenir un contrôle collectif des moyens de production sans réfléchir à la nocivité de l'appareil de production lui-même, ce qui ne cadre pas dans la logique de la décroissance (Mongeau, 2013).

Les militant.e.s rencontré.e.s semblaient en grande partie plus proches de la décroissance « à la française » que de la décroissance anglo-saxonne. Plusieurs se disent ouvertement anticapitalistes :

Frédéric, en donnant sa définition de ce qu'est la décroissance : « Je dirais que c'est l'art et la manière de commencer à sortir du capitalisme ».

Isabelle, en parlant de MouvementSocial1 : « [Il n'est] pas assez radical sur la critique du modèle capitaliste ».

Élaine, se citant lors d'une discussion avec une collègue de travail : « J'aspire à abolir le capitalisme ».

Daphnée : « Donc toute cette décroissance-là a amené à une décroissance je dirais anticapitaliste, avec les grèves étudiantes (...) ».

Gabriel, en donnant sa définition de la décroissance : « [C]es idées de la décroissance qui sont le reflet en fait de tout ce qui ne fonctionne pas, qui mettent en mots et qui essaient d'aller vraiment à la racine de pourquoi ça fonctionne pas bien. »

Seule Héloïse semble plus proche de la décroissance anglo-saxonne. En parlant de Serge Mongeau, elle dit :

« C'était très une vision très sombre qu'il faut renverser le capitalisme. En tout cas, moi je suis pas dans cette démarche du tout de 'On arrête tout puis faut comme toute reconstruire.' Moi je pense qu'il y a une transition à faire. »

La décroissance « à la française » est donc fortement majoritaire parmi les personnes rencontrées. Cette prépondérance peut s'expliquer par le fait que les militant.e.s interrogé.e.s ont été trouvé.e.s par la technique boule de neige et que des personnes se côtoyant peuvent avoir des idéaux similaires. Par ailleurs, il se trouve que 2 militants sur 6 sont Français, et 1 militante a un conjoint Français. On peut alors poser l'hypothèse que l'immigration française importe les idées de la décroissance « à la française ». En France, les idées de la décroissance sont plus diffusées, par les médias (le mensuel *La décroissance*), mais aussi ont une visibilité accrue grâce à la présence d'un parti politique voué à la décroissance. Abraham pose d'ailleurs l'hypothèse que la forte immigration française au Québec expliquerait la plus grande présence, prégnance de la décroissance au Québec que dans le reste du Canada (Abraham 2019b). Ces analyses restent encore à vérifier.

3.2 Les pratiques politiques et macrosociologiques de la décroissance

Il n'existe pas vraiment un mouvement de la décroissance au Québec, mais plusieurs entités qui peuvent se relier ou pas entre elles. Parmi elles, notons le groupe de

recherche Polemos, deux groupes Facebook, à Montréal et à Québec ainsi que le Mouvement Québécois pour une Décroissance Conviviale (qui semble peu actif et dont aucun.e militant.e ne m'a parlé).

Le groupe Polemos est un groupe de recherche indépendant sur la décroissance. Composé de 10 personnes, il a été créé en 2020 et

visé aussi à sensibiliser le grand public à l'importance de commencer à préparer la société québécoise à une ère de postcroissance qui respecterait davantage les limites biophysiques de la planète tout en étant beaucoup plus égalitaire et juste tant au sein de notre propre espèce qu'avec l'ensemble des espèces de la biosphère⁸.

Les membres ont pour mission de publier des textes, organiser des conférences, y participer, effectuer des entrevues dans des émissions de radio locales ou nationales.

Frédéric : « Polemos est un groupe très intellectuel. »

Il existe des groupes Facebook, dont l'un est plus concentré sur la ville de Québec, Québec en décroissance (suivi par 950 personnes), et un groupe qui semble plus axé sur Montréal, Décroissance conviviale au Québec (suivi par 2 321 membres). Sur ces plateformes, ceux qui s'intéressent à la décroissance échangent des articles, des événements, des références d'ouvrages ou des commentaires sur l'actualité.

Chaque groupe a ses spécificités.

Frédéric : « [Québec en décroissance] sont plus concrets. Ils sont beaucoup moins dans l'intellectuel. »

⁸ <https://polemos-decroissance.org/a-propos/>

Autour de ces groupes plus officiels, des individus gravitent, prennent part ponctuellement à des événements comme les deux festivals de la décroissance ou tout simplement prônent la décroissance en solitaire.

3.2.1 Le fonctionnement du mouvement

3.2.1.1 Le recrutement et la diffusion du mouvement

Un mouvement politique, s'il veut influencer, modifier ou renverser le système actuellement mis en place se doit d'obtenir du support de la société, de séduire, de gonfler ses rangs. C'est un enjeu majeur qui a d'ailleurs été abordé lors de la conférence sur le thème de « La décroissance : un état des lieux » discutée dans le cadre de La grande Transition (Collectif la grande transition 2021). Bien que le mouvement n'ait pas perdu de sa vigueur, certains soulignent qu'il n'a pas triomphé, ni n'a su s'unifier. Alors que chaque panéliste présent à cette rencontre exprime son opinion sur l'explication possible de cet état de fait (manque d'association à d'autres groupes militants, aliénation qui rend improbable la prise de conscience, difficulté à rallier les classes populaires), on peut se demander comment les militant.e.s rencontré.e.s ont été touché.e.s, sensibilisé.e.s par la rencontre des idées de la décroissance, puis éventuellement ce qui fait qu'ils ou elles se sont impliqués dans le mouvement de façon plus officielle.

En ce sens, les entretiens réalisés font ressortir deux grandes tendances chez les militant.e.s de la décroissance. Ils sont soit (1) des militant.e.s impliqué.e.s dans d'autres mouvements depuis longtemps et qui se rallient aux mouvements de la décroissance; soit (2) des non-militant.e.s qui entrent en contact avec ces idées qui les touchent radicalement.

Tout d'abord, il y a les militant.e.s de très longue date, ceux qui l'ont toujours été ou presque, très impliqués, voire qui intriquent militance, vie professionnelle et familiale. C'est le cas d'Héloïse, Éline et Frédéric.

Héloïse : « moi, j'ai toujours été sensible à la justice sociale, mais beaucoup à l'environnement (...). Au secondaire (...), j'ai commencé à m'intéresser à la justice sociale, [aux] droits de la personne. Je me suis impliquée dans Amnistie Internationale, on avait un petit comité, (...) on écrivait des lettres aussi pour aider à libérer des détenus politiques (...). Puis après ça, j'ai toujours été impliquée. Après ça au Cégep, à l'université dans les groupes si on veut d'activisme, soit social ou environnemental. À [l'université] (...) on avait organisé la première journée sans achat ou de la consommation responsable, ça remonte à loin là quand même, on n'en parlait pas beaucoup ces choses-là à l'époque. Maintenant c'est commun... (...), ça s'est traduit dans mes choix, même de carrière... j'ai travaillé dans des écoquartiers, j'ai travaillé pour un groupe qui s'appelle OBNL1.»

Éline : « J'ai commencé comme militante altermondialiste au début des années 2000. (...) Puis j'ai progressivement milité pour la justice sociale sous l'angle de la santé puis c'est en 2017 que j'ai ajouté la dimension environnementale, puis là je suis devenue plutôt militante pour le climat. Puis en parallèle, j'ai commencé à m'intéresser au Mouvement Québécois pour la Décroissance Conviviale. »

Frédéric : « J'ai été militant (...) pour tout ce qui est vulgarisation scientifique et défense de la communication scientifique dans la société. Donc J'ai travaillé pour OBNL4. J'ai été bénévole pour eux, et j'ai travaillé pour eux pendant 1 an. J'ai été militant avec OBNL3. J'ai été 4 ans bénévole.(...) J'ai travaillé pour OBNL3, j'ai été militant chez [eux] jusqu'à 2014. À partir de 2016, j'ai été militant pour le mouvement de la décroissance parce que j'ai fait partie du comité décroissance conviviale du Forum Social Mondial en 2016. C'est là où j'ai commencé à m'impliquer vraiment avec la décroissance. Je suis dans le mouvement environnemental depuis 2007, à peu près, pendant que je faisais mon bac. J'ai commencé à m'impliquer plus. Je suis autant en environnement qu'en communication scientifique. Puis la décroissance, (...) ce n'est pas

uniquement environnemental, depuis 5 ans, mais c'est surtout dans le mouvement de la décroissance. »

L'implication chez ces militant.e.s a commencé il y a longtemps, a souvent eu lieu durant leurs études (5 sur 6) et a teinté leur carrière professionnelle. Ils ont milité dans différentes associations ou groupes, soit altermondialistes, soit environnementaux, ce qui corrobore les observations de Ros (2012). Pour plusieurs (Élaine, Daphnée, Héloïse, Frédéric, Gabriel), militer est en quelque sorte le fil conducteur de leur vie. La décroissance arrive donc à la suite de ces différentes implications et se combine souvent avec d'autres militances (Daphnée, Héloïse, Gabriel, Isabelle).

Héloïse qualifie son parcours militant de « très émotif » : ses implications suivent les enjeux qui viennent la chercher. Créer un Café réparation⁹ arrive dans la suite des choses et permet une souplesse qu'elle n'avait plus dans son ancien travail dans une OBNL environnementale, mais aussi de sortir du paradigme de la consommation responsable qui était prôné par cet organisme alors qu'elle voulait effectuer de la réduction à la source.

Héloïse : « (...) dans les dernières années chez OBNL2, j'avais beaucoup travaillé justement sur la réduction à la source, c'est ça qui me passionnait, et ça me frustrait un peu qu'on parle encore de consommation responsable. »

Frédéric lui aussi, après avoir travaillé pour plusieurs organisations environnementales, reste amer quant à leur manque de radicalité et rejette certains paradigmes qui se rapprochent de la croissance verte, une caractéristique des militant.e.s de la décroissance selon Mongeau (2013).

9 Par café réparation, traduction des Repair Café développés en Europe qui visent à prolonger la durée de vie des objets, articles, outils de la vie de tous les jours.

« Même quand j'étais à OBNL3, il y a beaucoup de choses qui me gênaient, tout ce qui est croissance verte, mais je ne l'avais pas intellectualisé. Je sentais des notions et un discours qui me dérangent. Ensuite j'ai commencé la maîtrise en gestion de l'environnement à l'Université1, je suis resté 3 semaines. Ça ne m'a pas plu du tout. C'était en 2014. Je me suis rendu compte que ce n'était pas pour moi car [c']est très développement durable, croissance verte. Je me disais que ça, ça ne me convient pas. »

Élaine et Isabelle ont en quelque sorte été recrutées. Élaine a été invitée à une conférence par une collègue dans le cadre de son travail.

Élaine : « J'ai assisté à la conférence (...) donnée par Dan O'Neill, ça s'appelait : *living well within planetary boundaries*. Il mentionnait le rôle que pouvait jouer le réseau de la santé publique dans la mise en place d'un système d'(...) état stationnaire¹⁰... puis ça m'a beaucoup intéressée puis j'avais un copain qui connaissait un des pionniers de la décroissance au Québec. (...) J'ai fini par [le] rencontrer (...). A partir de ce moment-là j'ai commencé à me rapprocher du MQDC. J'ai participé à plusieurs rencontres, cafés-rencontre (...), le festival de la décroissance. »

C'est donc en assistant à une conférence qu'Élaine a été mise en contact avec le milieu de la décroissance.

Pour Isabelle, c'est en voulant faire un projet dans le domaine de la mode qu'elle se rend compte de l'immense empreinte écologique de la production de vêtements, et qu'elle est devenue militante pour l'environnement et la justice sociale.

« Moi ce que je voulais c'était faire quelque chose (...) qui ait une moins grosse empreinte écologique et qui soit plus respectueuse des humains. Mais finalement, à force de fouiller puis d'être dans le domaine, de chercher des matières premières, je me suis rendu compte que ce n'était

10 L'état stationnaire est une vision politique proche de la décroissance, mais moins radicale dans le sens où elle vise une a-croissance plutôt qu'une dé-croissance.

pas possible. Puis là j'ai vu tout l'envers du décor parce que moi j'ai eu un parcours très conventionnel en sciences, physiothérapeute, j'ai eu un poste en hôpital. (...) Donc finalement l'entrepreneuriat et la mode ont fait en sorte que je suis devenue militante pour l'environnement, puis la justice sociale, donc ça a commencé avec en 2017, *La planète s'invite au Parlement*. (...) Puis finalement je trouvais que oui, c'était bien pour le grand public, mais ça allait pas assez radicalement dans la critique de la société capitaliste. Et puis là, je suis tombée sur MouvementSocial1, donc je suis embarqué là-dedans (...). C'est drôle à dire là de la part de MouvementSocial1, mais c'était pas assez radical sur la critique du modèle capitaliste. Puis finalement, à force de chercher, (...) je suis tombée sur les théories des effondrements possibles et de la collapsologie, puis, mon copain et moi, on s'est rendu compte qu'(...) on n'en parlait pas au Québec, des risques d'effondrement systémique, donc on s'est dit allons-y, faisons une conférence. Donc là, c'est là que je suis rentrée... parce que je ne connaissais pas la décroissance encore, puis là par Yves-Marie Abraham (...), j'ai découvert la décroissance (...), puis là, Yves-Marie Abraham a sorti son livre que j'ai lu et là j'ai fait « Ah voilà une théorie bien bien rigoureuse et complète qui répond à mes interrogations ». Donc, c'est comme ça que c'est arrivé et j'étais quand même active sur les réseaux sociaux à ce moment-là, donc j'embarquais dans les discussions, et puis je pense que c'est comme ça que celui qui était coordonnateur (...) m'a recrutée (...) ».

Sa rencontre avec certains décroissancistes a été déterminante pour son engagement dans le milieu de la décroissance.

Frédéric est entré dans le mouvement suite à de nombreux questionnements.

Frédéric : (...) [E]n 2016, j'ai lu une communication sur Facebook qu'il y avait un comité Décroissance Conviviale qui se mettait en place pour le Forum Social Mondial, puis il y avait une réunion, moi je pensais que c'était une réunion pour s'informer, mais en fait c'était pour s'impliquer dans le comité Décroissance conviviale. (...) Puis finalement je me suis impliqué avec le comité décroissance du Forum Social Mondial. »

2 militant.e.s ont découvert le mouvement un peu par hasard.

Daphnée s'implique tout d'abord en politique, dans le parti Québec Solidaire alors qu'elle est étudiante en sciences politiques et s'implique aussi dans des associations féministes. Son intérêt pour l'environnement se développe un peu avec Québec Solidaire, mais surtout depuis qu'elle a acheté avec son conjoint une ferme maraîchère biologique. Sa prise de conscience décroissanciste s'est développée durant les grèves des chargés de cours de l'Université² où elle étudie, et les grèves étudiantes de 2012.

Daphnée : « Travailler 40 heures semaine, je pense que je n'ai jamais fait ça en fait. Je ne comprends pas du tout comment on peut faire ça surtout dans des emplois qui sont vraiment très difficiles physiquement et émotionnellement. (...). Donc toute cette décroissance-là m'a amenée à une décroissance je dirais anticapitaliste, avec les grèves étudiantes, (...) l'endettement des étudiants, et aussi avec les études féministes qui apportent toute cette notion de travail invisible et de charge mentale. »

C'est donc plus par le biais de sa réflexion sur le travail dans nos sociétés qu'elle découvre la décroissance.

Tout comme Isabelle, Gabriel a épousé les idées de la décroissance, car elles venaient rejoindre et intellectualiser un certain nombre de questionnements qu'il avait : « ça mettait des mots, des concepts sur des réflexions, sur des manques de réflexions qui me boguaient... et énormément de clarté ». Étudiant à l'école des HEC Montréal, ce Français d'origine étudiait à la maîtrise en Affaires Internationales quand, un peu par hasard, il s'inscrit au cours d'Abraham, un cours optionnel, le cours sur la décroissance. C'était en 2013 :

Gabriel : « J'étais à mon dernier trimestre de maîtrise et j'avais fait tous mes cours obligatoires. Il me restait 2 ou 3 cours optionnels que j'avais gardés pour la fin. Et du coup, je regardais simplement dans la liste des cours donnés aux HEC et là je vois 'décroissance soutenable'. Je n'avais

jamais lu ce mot. Je me disais : ‘c'est quoi décroissance?’ et je lis le synopsis, le résumé du coup et waouh tout de suite, j'étais comme waouh, ça a l'air vraiment fou ce cours! (...) En suivant le cours après, [c'est venu] mobiliser plein de réflexions que j'avais déjà (...) ça mettait des mots, ça mettait des concepts, sur des réflexions, sur des manques de réflexion qui me boguaient et énormément de clarté. C'est ça qui a fait tellement de bien aussi dans ce cours, et donc c'est sûr que ça résonnait avec toute une réflexion mais qui avait été plus personnelle jusqu'à ce moment-là. »

Gabriel était déjà très sensibilisé à la justice sociale. Il aimait aussi se questionner sur ce dont on a besoin pour être heureux. Il est maintenant chargé de cours à l'Université³ et donne le cours sur la décroissance, ce qui lui permet de communiquer ses idées. Sans avoir aucune statistiques officielles, il estime que 2 à 3 élèves par classe vont être emballés par les idées de la décroissance, une majorité (60 %) y sont sensibles, alors que 20-25 % y restent insensibles sans toutefois être opposés¹¹. Ce cours semble ainsi être un terrain fertile dans lequel se propagent les idées de la décroissance. Certains anciens étudiants (dont Gabriel) ont formé le comité décroissance au Forum Social Mondial de 2016. C'est donc un cours qui semble essaimer des idées, des projets décroissancistes à travers le Québec.

Le recrutement des militant.e.s semble donc se faire généralement de façon plutôt graduelle : les militant.e.s viennent souvent d'autres milieux militants, militent pour la justice sociale ou pour l'environnement, et trouvent dans la décroissance ce qui me semble être un lien, une connexion, entre différents domaines de domination, et peut-être une radicalité qui leur plaît, loin des contradictions du paradigme du développement durable. Les idées de la décroissance semblent contaminer par le biais de conférences (Élaine), cours (Gabriel), ou du parti politique Québec Solidaire (Daphnée) dans lequel un groupe sur la décroissance a été créé.

¹¹ Ces statistiques ne sont que des estimations sans base scientifique.

La décroissance a une vision holistique : en tenant lieu d'opposition au capitalisme, autant pour plus de justice sociale (volonté d'instaurer un revenu minimum garanti, mettre en place des communs, empêcher la consommation ostentatoire, limiter la durée du travail) que pour l'environnement (limitation de la consommation, de la production, et de l'extractivisme), en étant radicale, dans le sens qu'elle va à la racine du problème, elle devient un lieu de réconciliation de nombreuses luttes.

Dans tous les cas, il y a des rencontres qui permettent de développer un projet, une conférence dans laquelle ils ont rencontré des militant.e.s... mais il y a aussi la rencontre avec certains auteurs *via* la lecture ou les conférences. Parce que les mouvements de la décroissance sont des mouvements intellectuels, l'analyse des auteurs de la décroissance, ceux qui ont marqué les esprits des militant.e.s devient pertinente. Malgré le fait que ces mouvements soient plus ancrés en France (avec donc plus de publications), ce sont les Québécois Mongeau et Abraham qui sont cités les plus souvent par les militant.e.s.

Héloïse : « C'est Serge Mongeau qui était comme (...) le père de de la simplicité volontaire. (...) J'ai toujours bien aimé ce qu'il avait à dire à l'époque. Récemment, dans les dernières années, j'ai été en contact avec lui, puis j'ai moins apprécié. (...)» Il y a Yves-Marie Abraham que j'ai trouvé très très très inspirant, surtout en conférence, mais je n'ai pas lu son livre encore ».

Élaine : « Yves-Marie Abraham, évidemment. »

Frédéric : « Yves-Marie Abraham pour sa capacité à synthétiser tout ça. »

Daphnée : « J'ai eu la chance de discuter beaucoup avec Serge Mongeau (...) au niveau de la décroissance et de la simplicité volontaire. »

Mongeau est bien connu du grand public québécois depuis la parution de ses livres sur la Simplicité Volontaire. Il inspire encore beaucoup, même si Héloïse trouve qu'il est amer depuis quelques années, que son discours l'inspire moins. Abraham a publié plusieurs livres et articles sur la décroissance et a été invité à plusieurs émissions de radio ou télévision. En ce sens, il semble porter le projet de décroissance au Québec.

Pour ce qui est des ouvrages portant sur la décroissance, 2 militants sur 6 ont mentionné André Gorz (Frédéric et Gabriel). Le reste des lectures sont éclectiques : des auteurs écoféministes Mies et Shiva¹² pour Daphnée, la critique de la technique pour Gabriel (Günther Anders) et Frédéric (Ivan Illich et Jacques Ellul), la dotation inconditionnelle d'autonomie selon Vincent Liégey pour Gabriel, Jean-Louis Aillon pour Élane. Frédéric mentionne aussi des auteurs non décroissancistes, mais qui ont des idées qui s'apparentent à celles de la décroissance : Gilbert Rist et sa critique du développement, Mumford et Simone Weil, tandis qu'Isabelle cite l'homme unidimensionnel d'Herbert Marcuse.

Ces lectures sont principalement des critiques du capitalisme et de l'industrialisme, et une remise en cause des différentes formes de domination. En ce sens, rien d'étonnant. Par contre, ce qui peut l'être, c'est la divergence, l'étendue des intérêts des militant.e.s : mis à part les deux principaux auteurs québécois qui semblent faire l'unanimité, les centres d'intérêt divergent et démontrent le côté holistique de la décroissance, qui est très large, qui touche tant au féminisme qu'à la critique de la technique et à celle de la critique du développement.

Ainsi, il ne fait pas de doutes qu'Yves-Marie Abraham et Serge Mongeau soient les figures de proue du mouvement au Québec, et pour les personnes que j'ai rencontrées, les personnalités par lesquelles la militance naît ou se propage.

12 Notons que ces autrices ne se déclarent pas décroissancistes, mais les liens entre écoféminisme et décroissance peuvent être tenus sur plusieurs aspects (Burgat Goutal, 2020).

Le cours sur la décroissance donné aux HEC est une base potentielle de diffusion, voire de recrutement. Les conférences données sur le thème de la décroissance ainsi que la stratégie d'intégrer un parti politique portent leurs fruits : il se peut qu'à moyen ou long terme, des idées germent et puissent prendre forme. La radicalité ne s'adopte pas soudainement : elle peut prendre du temps.

3.3 Écueils et obstacles liés à la militance « politique »

Les militant.e.s politiques du mouvement se heurtent à différentes difficultés. En premier lieu, il est difficile de mettre en place des mesures décroissancistes alors que nous sommes dans un mode de production, de consommation et plus globalement un mode de vie capitaliste. Il est encore difficile de trouver des emplois à temps partiel dans certains domaines ou pour certaines positions.

3.3.1 La fatigue liée à la militance pour l'environnement

Pour Frédéric, travailler et militer devient difficile, car le temps qu'il consacre, et à son travail (32 heures semaine) et à la militance, prend beaucoup de place alors qu'il souhaiterait avoir du temps pour voir ses activités personnelles et amis. Il trouve qu'il a « l'impression de travailler tout le temps », et se rend bien compte des contradictions que cela entraîne vis-à-vis de ses convictions :

Frédéric : « Les freins à mon implication, c'est le temps. C'est assez paradoxal pour quelqu'un qui critique l'accélération de nos sociétés et de nos vies de fous qu'on a. »

Élaine : « Ben évidemment toujours le temps qui manque ».

Isabelle : « Le principal frein au niveau du temps, je dirais que c'est les autres engagements locaux. Puis c'est vice versa, parce que je pense que pour s'engager dans la décroissance, faut... s'embarquer dans quelque chose qui est plus politique, qui est plus large, peut-être plus théorique, un peu abstrait à ce stade-ci, mais en même temps, il faut commencer à passer à l'action du mieux qu'on puisse, même si les pistes sont un peu vagues. Donc pour ça que on essaie de s'engager le plus possible au niveau local. »

Cette constatation qu'a mentionnée Frédéric aurait pu s'appliquer à la plupart (5/6) des militant.e.s rencontré.e.s. Ayant une activité professionnelle en plus de leur activité militante, ils n'ont guère de place pour les loisirs et le repos. Frédéric songe de ce fait à réduire ses heures de travail et sa militance. Il souligne d'ailleurs la fatigue qu'il a accumulée à force de militer dans la décroissance. Cette fatigue est liée au manque de temps, mais elle semble aussi être liée au type de militance, au côté holistique et quotidien du mouvement :

« Le mouvement de la décroissance est un mouvement qui est très prenant psychologiquement (...). Je dirais qu'au bout d'un moment, en tout cas pour moi, il y a une fatigue qui s'installe, car on est tout le temps dedans, on voit toute la société, toutes les relations entre les individus et les décisions politiques sous l'angle de la décroissance, et ça peut être psychologiquement prenant. »

La fatigue est peut être liée aussi aux années durant lesquelles Frédéric a milité en environnement. Il est spécialisé en dérèglement climatique et semble redouter ce qui va arriver : « je me suis fait une tête sur ce qui va se passer malheureusement, et ce ne sera pas réparable. » Elle peut être liée aussi au temps qui doit être consacré à lire sur la décroissance, à comprendre mieux les concepts afin de pouvoir les expliquer :

Frédéric : « Il y a des livres, quand tu te mets dedans, c'est lourd. Les premiers chapitres du livre d'Yves-Marie [Abraham], dans son dernier livre, *Guérir du mal de l'infini*, c'est dense quand même. Il faut que tu

relises certaines phrases. C'est philosophique, c'est sociologique, c'est pas vrai que tout le monde peut comprendre ça. Ça prend du temps. Même moi après 4-5 ans, j'ai encore des idées, des concepts, il y a des choses à comprendre, et que j'arrive pas à bien expliquer. »

Certains concepts liés à la décroissance sont assez complexes, et ne facilitent pas la compréhension de certain.e.s militant.e.s, voire peuvent être une entrave à rentrer dans le mouvement. Nous en parlerons ultérieurement.

D'autre part, la conciliation travail-famille-militance peut aussi être un obstacle à la vie militante. Il est fort probable que les personnes décroissancistes avec enfants à charge n'aient tout simplement pas le temps de consacrer leur énergie à des tâches supplémentaires comme la militance, comme le constatait Mège (2017). D'ailleurs les militantes interrogées dans ce terrain ayant des enfants ont des adolescents, ce qui correspond à l'hypothèse de Sommier (2010), qui affirmait que dans certains moments de vie, les militant.e.s se retiraient, en particulier avec l'arrivée des enfants, lorsqu'ils sont en bas âge. Ensuite, une militante a clairement exprimé le choix de ne pas avoir d'enfants, entre autres pour des questions de peur d'avoir une charge mentale trop lourde.

Daphnée : « Mais ma charge mentale [liée à mon activité professionnelle agricole] est clairement moins grande que [celle de mon conjoint] assurément, entre autres aussi parce qu'on n'a pas d'enfants. Je crois que si on avait des enfants, ce serait différent. C'est une des raisons pour lesquelles je ne désire pas avoir d'enfants également. »

Les trois autres militants n'ont pas parlé de l'envie ou de rejet de l'idée d'avoir des enfants. Il aurait été pertinent d'ajouter cette question au questionnaire étant donné que les décroissancistes peuvent avoir des idées anti-natalistes pour des questions de limitation de la planète. Ce sujet pourrait faire l'objet de futures recherches.

3.3.2 Allier vie professionnelle et convictions dans un système productiviste

Gagner sa vie peut être difficile si l'on refuse de mettre de côté ses convictions, comme l'avaient mentionné Fillieule et Pudal (2010) : les militant.e.s peuvent être mis de côté dans certains milieux de travail ou encore rejetés des milieux de travail.

Frédéric : « Dans mon domaine quand on défend [la décroissance], c'est plus difficile de trouver une job (...). Je vulgarise les dérèglements climatiques, je fais de la vulgarisation scientifique depuis (...) presque 10 ans. Mais mon implication avec le mouvement de la décroissance a fait en sorte que c'est plus difficile pour moi de rentrer dans ce milieu-là. (...) ... les tâches qu'on attendrait de moi dans un tel emploi, et moi aussi inversement, ce qu'ils défendent certaines ONG et certaines entreprises, je ne suis pas d'accord avec ça. Donc il y a un aspect contraignant on va dire sur le marché du travail. »

La plupart des organisations en environnement sont encore dans le paradigme de la croissance verte, et les idées de la décroissance peuvent paraître trop radicales, comme le rappelle D'Alisa et al. (2013) : « *Most NGOs, trade unions and political parties are still far from discussing degrowth* ». Pour cette raison, Frédéric a opté pour un emploi dans un domaine autre que celui de son domaine de formation, ce qui offre certains avantages :

Frédéric : « Quand tu fais autre chose (...), tu te frottes moins à toutes ces idées, à ces confrontations car les gens ne sont pas là-dedans, donc ça m'a permis pendant deux ans de ne plus parler de dérèglements, de réchauffement climatique, de capitalisme, d'inégalités, parce que ce n'est pas mon travail de parler de ça, de m'intéresser à ça. ».

Élaine quant à elle essaie de militer à travers son travail dans le domaine de la santé. Si elle ne cache pas son implication dans le mouvement de la décroissance (elle a publié un article sur la décroissance et a participé à un colloque sur la décroissance

dans le cadre de son travail), elle fait attention dans son travail à rester objective, scientifique, sans avoir l'air biaisé idéologiquement. Si elle apprécie un poste qui lui permet de « tisser des ponts et joindre nos forces (...) pour donner plus de visibilité et rendre le projet de décroissance plus acceptable, réaliste et réalisable », elle voit aussi les limites par rapport à son statut de militante de la décroissance, et se trouve forcée en quelques sortes de se modérer dans son travail pour ne pas « faire des prises de position publiques qui sont contradictoires ou qui ne sont pas soutenues par la science ». Elle perçoit donc comme un frein, une difficulté, le fait d'œuvrer dans un milieu qui fait partie du système.

Élaine : « Il y a toujours ce fichu dilemme : est-ce qu'on peut vraiment changer le système de l'intérieur? (...) [C]e n'est pas nécessairement facile de prendre position publiquement quand on a un poste de cette envergure (...) En devenant une référence sur le plan scientifique (...), je ne pourrais pas nécessairement faire des prises de position publiques qui sont contradictoires ou qui ne sont pas soutenues par la science. Donc, moi, je dirais que c'est ça mon plus gros dilemme dans la vie. (...) Clairement [mon milieu de travail] fait partie du système qui est lui même défectueux et problématique. »

En plus des difficultés propres aux militant.e.s, le mouvement lui-même a du mal à attirer de nouveaux membres, à diffuser ses idées dans le grand public.

3.3.3 Essaimer et développer la base militante

Lors de la conférence du 24 mai 2021 dans le cadre des conférences de la Grande Transition¹³, Abraham rapporte la difficulté de faire grossir le mouvement, de donner plus d'ampleur à l'idée de décroissance. Car il faut bien dire que, hormis une recrudescence de la visibilité du mouvement à l'automne 2018, et malgré les festivals de la décroissance, la pandémie semble avoir mis de côté l'importance de la crise

13 <https://lagrandetransition.net/>

climatique au profit d'une idée de retour à la normale, c'est-à-dire à la croissance économique¹⁴. Mis à part cette situation pandémique conjoncturelle (pas de festival de la décroissance deux années de suite, impossibilité pour les militant.e.s de se rencontrer), le recrutement difficile peut s'expliquer par le côté en apparences élitiste du mouvement. 5 des 6 militant.e.s rencontré.e.s ont fait des études universitaires de deuxième ou troisième cycle universitaire. Abraham et Mongeau ont des études doctorales, et les principaux auteurs décroissancistes sont des philosophes, des économistes (Serge Latouche et Georgescu-Roegen), des politologues (Ariès), des universitaires qui ne sont, au goût de Frédéric, pas toujours accessibles au grand public. Pour Isabelle, le défi de la décroissance, c'est de toucher le grand public.

Isabelle : « La limite d'atteindre la population, c'est vraiment majeur selon moi. Puis d'atteindre la population, mais dans toute sa diversité.(...) [S]ortir du milieu universitaire (...). Puis je pense que le mouvement de la décroissance ne peut pas (...) devenir un projet politique complètement sans que ces personnes vulnérabilisées là soient mises à contribution. »

En prônant plus de justice sociale, plus de communs, un revenu minimum d'autonomie, voire un revenu maximal, la décroissance devrait pourtant attirer des personnes plus défavorisées qui bénéficieraient grandement d'un système redistributif.

Frédéric va dans le même sens et soulève le problème de l'hermétisme du mouvement :

Frédéric : « C'est un mouvement blanc, éduqué (...) je crois que le mouvement doit rejoindre plus des gens qui n'ont pas beaucoup d'éducation. Car ce sont les premières victimes du capitalisme. (...) je crois qu'il faut rejoindre des gens de Montréal Nord, des gens allophones ou défavorisés, dans Côte-des-Neiges, des gens en région, mais qui ne

14 Il serait intéressant de trouver de la littérature sur ce sujet.

sont pas dans le milieu intellectuel, et là je pense qu'on ne parle qu'à des gens de milieu intellectuel; moi ça me dérange. (...) On a vu des gens qui ont dit : 'on n'ose pas s'impliquer dans le mouvement car ça a l'air tellement complexe et les échanges sont de trop haut niveau, on a l'impression d'être des imposteurs ou impositrices si on va là-dedans'. »

Pour lui, la solution vient avec la mise en place de projets décroissancistes concrets qui seraient plus accessibles à tous et de ce fait inclusifs : « il faut rejoindre les gens qui veulent rejoindre le mouvement de la décroissance plus dans le manuel, plus dans l'échange, et moins dans l'intellectuel. ». C'est donc de vulgarisation que la décroissance aurait besoin. Et de projets concrets, qui permettent à des personnes moins intellectuelles de s'impliquer. En ce sens, la création d'endroits comme les cafés-réparation de Héloïse sont un moyen de susciter un intérêt pour la décroissance.

3.3.4 La décroissance à la croisée d'autres mouvements

La décroissance souffre aussi d'une confusion avec d'autres mouvements sociaux, qu'il s'agisse de la simplicité volontaire, du mouvement zéro déchet, ou de l'effondrisme.

La décroissance est parfois confondue avec la simplicité volontaire, qui reste du côté plus individuel de la décroissance, sans volonté de former un projet de société.

La simplicité volontaire est un courant social, un art de vivre ou une philosophie de vie qui privilégie la richesse intérieure par opposition à la richesse matérielle manifestée par l'abondance de la consommation. Elle s'est développée depuis le début des années 80, d'abord aux États-Unis, puis au Québec surtout depuis la fin des années 90¹⁵.

15 Source : <http://www.simplicitevolontaire.org/la-simplicite-volontaire/definition>

Or, la décroissance se veut un projet de société et comprend entre autres la volonté de sortir du système capitaliste, impliquant *de facto* l'insuffisance des gestes individuels.

La confusion peut avoir lieu aussi avec le mouvement Zéro Déchet, auquel le mouvement de la décroissance est apparenté¹⁶. Ce mouvement prône la réduction des déchets par le changement d'habitudes de consommation, notamment par le développement de l'achat de denrées en vrac plutôt qu'en sachets individuels emballés, et la tendance au *Do It Yourself*. Il n'est donc pas totalement opposé à la décroissance qui vise la réduction à la source de la consommation. Toutefois, Frédéric porte une charge contre ce mouvement qu'il juge « très inégalitaire », qui est très peu accessible à l'ensemble de la population, ce qui va à l'encontre de l'idée de décroissance :

« Quand tu es ouvrier, que tu as 2-3 enfants, que tu travailles 45 heures par semaine à 14\$ de l'heure, tu ne vas pas avoir le temps de faire du zéro déchet, parce que c'est cher et que tu n'as pas le temps ».

D'autre part, ce mouvement ne remet pas en question le système économique dans lequel il se trouve :

« Ce mouvement critique la production de déchets, mais il ne voit pas que c'est le système économique qui fait en sorte qu'on en produit de plus en plus ».

Il faut rappeler que les mouvements de la décroissance sont radicaux, vont à la racine du problème, et que changer quelques habitudes de manière individuelle ne sera pas suffisant, même si Frédéric reconnaît l'importance de réduire les déchets.

16 Festival Zéro Déchet : <https://festivalzerodechet.ca/>

Des mouvements écologiques peuvent aussi être en opposition, en compétition, alors qu'ils sont très proches. Isabelle qui vient du mouvement de la collapsologie¹⁷ regrette ces guerres de clocher qui ne font avancer aucune cause :

« (...) [b]eaucoup de mouvements dont la décroissance critique [le fait] que les collapsologues ou les effondristes seraient dans l'attentisme. (...) [M]ais nous, en ayant créé une conférence sur les effondrements possibles à Montréal, on a aussi créé une petite communauté après pour qu'elle perdure, donc on a créé un groupe Facebook, puis il y avait vraiment des mises en action (...). »

La défense du mouvement dont elle fait partie (en plus de la décroissance) se double d'une critique des mouvements de la décroissance : « [Les mouvements de la décroissance] laissent présager qu'il y a un espoir qu'on évite ces effondrements, ou ils n'en parlent pas beaucoup ».

La place d'autres mouvements sociaux contestataires et les éventuelles alliances avec ceux-ci peuvent aussi être des sources de conflits entre décroissancistes. Par exemple, la place des revendications féministes ou antispécistes au sein du mouvement peut aussi être analysée.

Frédéric : « Au sein du mouvement, il y a aussi des divergences, forcément. Il peut y avoir des décroissants non végétariens, donc qui ne prônent pas ça. (...) donc c'est clair qu'il y a une base commune, mais il y a des dissensions quand même présentes au sein du mouvement, qui peuvent être tendues ».

La question féministe ou antispéciste est souvent mise de côté dans les mouvements de la décroissance, ce que plusieurs lui reprochent (Perkins 2019). Pour ce qui touche

17 « La collapsologie, je pense que c'est le besoin de montrer avec transparence à la population qu'il y a des risques d'effondrement systémique. (...) Ça met beaucoup l'accent sur la nécessité de lien entre les personnes, d'entraide, de coopération et de préparation aux crises et aux catastrophes ».

plus particulièrement au féminisme, Frédéric ajoute concernant son groupe au Québec :

« Il peut y avoir des gens qui ont plus de mal avec le côté féministe du mouvement – j'en connais - et ça, c'est un problème, un très gros problème. Je pense que c'est une question de génération aussi (...). Je pense que les gens plus âgés, même s'ils sont décroissants, ils ont des habitudes et des réflexes qui sont encore là. Ça peut être difficile. (...) Ça se présente dans des façons de répondre, dans des comportements avec des femmes, dans des attitudes de *mansplaining* qui sont présentes et qui sont lourdes ». (...) « À Polemos, on a fait très attention. On prône [l'égalitarisme]. En ce moment, c'est égalitaire. (...) dans le mouvement de la décroissance, (...) c'est 50-50, voire légèrement plus de femmes ».

Les mouvements politiques ou écologistes sont le reflet de la société. D'ailleurs, Daphnée notait aussi ce type de réflexions dans le parti politique dans lequel elle s'impliquait (QS), en particulier dans les groupes environnementalistes :

« L'enjeu majeur que j'ai, quand je ne suis pas que dans les groupes féministes, il y a souvent des hommes dans les groupes qui parlent, parlent, parlent, ça me heurte profondément au point où je n'ai juste plus du tout envie d'être dans ces groupes comme ça. Je crois que les groupes écologistes sont souvent comme ça malheureusement. C'est clairement un frein pour moi. Ça parle, ça parle, puis ça ne finit plus. On est toujours dans les grandes idées politiques qui ne sont pas vraiment concrètes. (...) Clairement à Québec Solidaire, des fois c'est épouvantable. (...) Avec la pandémie je les vois qui discutent. Ça ne m'intéresse pas vraiment ces discussions, plus philosophiques. Des exemples concrets, c'est des personnes qui noyautent des groupes, qui font que tu n'as plus envie d'être là, juste par leur présence. »

Ainsi, contrairement à ce que j'ai lu dans la littérature, c'est-à-dire l'absence ou quasi absence de liens entre décroissance et lutte féministe, et à mes hypothèses de départ, il semble qu'au Québec, à tout le moins autour des militant.e.s de la décroissance

rencontré.e.s¹⁸, il existe semble-t-il une volonté de laisser une place dans les conférences et groupes de recherche aux femmes (rappelons ici qu'Élaine a co-écrit un article sur la décroissance, et qu'elle a participé à une conférence, tout comme Isabelle). Dans leurs motivations, les militantes rencontrées n'ont jamais abordé le lien entre militance écologique et maternité. Cela pourrait faire l'objet d'une recherche future.

Malgré ces critiques, les mouvements de la décroissance ont une vision à large spectre... ils peuvent être assimilés à l'écoféminisme (Burgat Goutal 2020, 174; Rimlinger 2020). Mais aussi au mouvement antispéciste (Celka 2009), même si certains décroissancistes peuvent aussi porter charge contre les antispécistes comme le fait Paul Ariès, partisan de la décroissance, dans un ouvrage intitulé *Lettre ouverte aux mangeurs de viande qui souhaitent le rester sans culpabiliser*¹⁹. En ce sens, les mouvements de la décroissance et leurs tenants, les décroissancistes, peuvent avoir différentes opinions sur des sujets connexes à la décroissance, ce qui peut évidemment créer des tensions au sein du mouvement.

18 Je n'inclus donc pas ici les militant.e.s de Québec Solidaire dont parle Daphnée qui ne sont pas des militant.e.s à proprement parler décroissancistes, mais écologistes.

19 <https://www.marianne.net/agora/entretiens-debats/l-antispecisme-et-le-veganisme-relevant-largement-d-une-pensee-religieuse> [page consultée le 26 juin 2021]

CHAPITRE 4 LA LUTTE AU QUOTIDIEN POUR *FAIRE* DÉCROISSANCE

Si la décroissance vise un changement global, politique, elle ne saurait se passer d'actions concrètes, de changements dans les modes de vie, car tous se sont adaptés à ce mouvement, de façon plus ou moins radicale. Un changement pratique, concret, qui est nécessaire.

Isabelle : « Pour s'engager dans la décroissance, il faut s'engager dans quelque chose qui est plus politique, plus large, peut-être plus théorique, un peu abstrait à ce stade-ci, mais en même temps il faut commencer à passer à l'action du mieux qu'on puisse, même si les pistes sont un peu vagues ».

Ce pourquoi Isabelle et son conjoint ont choisi de vivre différemment, dans une mini-maison à la campagne.

Isabelle : « Sans le passage à l'action en cohérence avec nos valeurs (...) c'est de la bipolarité, ou de la schizophrénie, donc on essaie d'arrimer les deux le plus possible ».

Être dans la décroissance ne signifie pas pour autant être un.e parfait.e militant.e et se rapprocher d'une caricature, une perfection. Chaque militant.e rencontré.e semble très au fait de ses propres contradictions et de la difficulté, si ce n'est l'impossibilité de limiter totalement son empreinte énergétique, car nous vivons tous dans un monde régi par le modèle capitaliste.

Daphnée : « Je crois que c'est important d'être capable de se parler à nous quand on est militante, de dire qu'il faut mettre en pratique les valeurs qu'on veut partager et de les appliquer à notre modèle de vie. Je crois que c'est le plus difficile ».

Toutefois, sous plusieurs aspects, ils contribuent à leur façon à montrer qu'une autre manière de vivre est possible, cherchant pour certains à essaimer, à inspirer.

4.1 Moins consommer : entre choix, contraintes et habitus

Limitier sa consommation, et donc par de fait même la demande aux entreprises est la base de l'angle économique de décroissance. Limiter sa consommation fait partie du mode de vie des décroissancistes.

4.1.1 Peu consommer par habitude pour influencer ou éviter de se décourager

Parfois, les militant.e.s sont peu consommateurs depuis toujours, comme le mentionne Frédéric :

Frédéric : « Je n'ai jamais voulu en vouloir plus que ce que j'ai. Tu sais, le fait d'avoir un certain confort matériel minimum. Mais j'ai jamais visé la réussite, tsé : 'moi, mes parents étaient ouvriers, moi je vais être celui qui réussit dans la famille'. Déjà, c'est quoi réussir? »

Isabelle : « Ma mère, elle a toujours eu cette tendance minimaliste, frugale, sobriété. Pas le choix. On est une famille de cinq enfants donc on n'a pas été dans l'abondance. Je viens d'une famille quand même à faible revenu de cinq enfants, donc la débrouillardise, puis faire avec moins et partager, c'est ça c'était déjà des valeurs qu'on avait. »

Comme le mentionnait Pruvost (2017), les partisans de la décroissance peuvent, malgré leurs diplômes et les perspectives de carrière qui vont avec, venir de milieux

modestes dans lesquels l'abondance n'a pas toujours régné. Pour ces derniers, il y a un renoncement, certes, mais pas de changement drastique entre passer d'un mode de vie très consommateur à un mode de vie où la consommation est raisonnée. Certains décroissancistes auraient donc une disposition, un *habitus* au sens de Bourdieu, à peu consommer, à faire attention, ce qui peut-être faciliterait le passage à une forme d'ascèse décroissanciste. Cette réduction de la consommation à ce qui est nécessaire, en omettant le superflu et l'ostentatoire, se fait donc par choix.

Moins consommer, ils le font pour eux (rappelons qu'une phrase type des décroissancistes est « moins de biens plus de liens »), pour réduire leur empreinte, mais aussi pour influencer les autres. Ainsi, Élane et Héloïse sont satisfaites de voir l'influence qu'elles ont sur leurs enfants qui consomment peu (alors qu'elles ont toutes les deux de confortables revenus familiaux).

Élane : « Mes deux enfants (au secondaire) ont toujours refusé d'avoir un téléphone cellulaire. Ils sont à peu près les seuls de leur classe tous les deux. (...) Bon, ils font quand même des jeux vidéos, mais (...) mes deux enfants font du vélo d'hiver. Ils sont presque les seuls. »

Héloïse : « J'essaie de convaincre mon chum de ne plus avoir d'auto, fait qu'on est dans toute cette transition-là, moi je fais tous mes déplacements à vélo à l'année, mon chum travaille en rénovation, avait besoin d'une auto, mais tsé en tout cas. »

Frédéric : « J'ai un ami, qui mangeait pas mal de viande et qui a décidé, en discutant avec lui, qui a décidé de ne pas manger de viande, il essaie de virer de plus en plus d'objets. Il est en train de changer beaucoup ses habitudes de vie. »

Isabelle, parlant de ses anciens collègues : « Les gens venaient me voir pour me montrer qu'ils ont fait un effort 'ah tu vois. Regarde maintenant

je mange du tofu. (...) Tu vois ? Regarde, j'ai fait de tel projet pour recycler telle affaire', donc ils allaient chercher mon approbation souvent pour que je les encourage. »

Pour certains décroissancistes, agir sur la consommation, sur le quotidien, c'est aussi la façon de concrètement passer à l'action pour éviter de se décourager. Daphnée, qui n'est pas impliquée politiquement dans le mouvement de la décroissance, affirme :

« La décroissance (...) c'est un peu abstrait, donc je pense que c'est dans les petites causes au quotidien, dans les gestes (...). C'est difficile parce qu'on devient épuisé parce qu'il n'y a pas grand-chose au niveau environnemental. »

4.1.2 Résister à la tentation : braconner la société de consommation

Tout d'abord, limiter sa consommation passe par limiter son habitat, pour moins consommer d'électricité, moins meubler, moins faire le ménage. Plusieurs militant.e.s ont ainsi décidé de changer d'habitat;

Élaine : « Dans l'absolu j'aimerais déménager dans plus petit, dans une coop d'habitation, quelque chose plus en phase avec mes valeurs. Mais je me dis, tsé, j'ai deux ados, c'est pas simple non plus, je vais toffer encore quatre ans puis après je vais vendre la maison ou je la convertirai en quelque chose... »

Héloïse : « On habitait à Montréal. On avait une maison, puis j'étais pas confortable, mais tu sais, c'était magnifique parce qu'il y avait plein d'arbres. (...) Mais il y avait tout le temps un côté de moi qui était pas bien dans ça. (...) Puis j'étais quasiment gênée d'inviter des gens chez moi parce que moi je travaillais (...) dans un milieu militant (...) je sentais que je vivais un décalage. En tout cas à un moment donné, j'ai dit à mon chum « on peut tu vendre la maison? », tsé les enfants étaient plus grands. Puis on a décidé de vendre la maison pour aller dans plus petit. »

On voit dans ce témoignage la pression des pairs, qui, dans le milieu environnemental, est une pression à « avoir moins » plutôt qu'à « avoir plus ». D'autres choisissent de vivre à plusieurs, comme le mentionnaient Schneider et al. (2010).

Gabriel : « La colocation, c'est ce qui serait la plus grosse communalisation là dans ma vie d'aujourd'hui puis c'est vraiment... on habite à 4 en fait il y a 2 niveaux dans la maison. En fait, on pourrait vivre séparément, c'est 2 unités séparées, mais on fait le choix de vraiment vivre à 4 et de circuler dans la maison à 4 et de vraiment partager la maison à 4. Et puis ça demande pas mal de discussion, ça demande (...) un lien à 4 vraiment, donc des temps à 4 et les intentions à 4 et tout ça. »

Les décroissancistes essaient de limiter leurs achats de biens neufs. Pour ce faire, ils privilégient l'achat de biens de seconde main (Isabelle et Éléine), surtout pour l'électronique (Éléine) et préfèrent réparer (Frédéric).

Frédéric : « Je suis quelqu'un qui répare beaucoup de choses, j'aime ça, je suis assez bricoleur de par ma famille, de par mon père. Je fais de la récupération dans les rues, je récupère de vieilles planches, des gros trucs. Je les répare, je les repeins ».

Isabelle : « Quand on achète, on vérifie tout le temps qu'on peut trouver seconde main. Donc, on achète le moins de trucs neufs possibles. »

Éléine : « J'ai résolu de n'acheter que de l'électronique usagé. J'ai acheté un ordinateur usagé, même le nouveau téléphone, je l'ai acheté usagé. Quoi d'autre? Ben je n'achète que du vrac. »

Daphnée : « J'avais tendance à m'acheter beaucoup de vêtements, car j'avais étudié en design de mode, donc j'achetais des vêtements de

designers québécois. Mais je n'en achète plus car on est toujours sales ici sur la ferme. »

L'idée n'est pas seulement de moins consommer et réduire à la source, mais aussi de consommer des biens plus durables, de privilégier des circuits courts, de sortir des systèmes de distribution traditionnels, comme l'avaient déjà noté Mège (2017).

Héloïse : « J'ai un jardin communautaire, je fais partie des gens et comme eux, j'ai fait partie de NousRire²⁰. J'y vais de moins en moins souvent par contre, mais quand même, j'étais dans les débuts de NousRire. »

Gabriel, qui cultive maintenant ses propres légumes : « J'ai été abonné à un panier de légumes pendant longtemps à Montréal, j'allais sur la ferme, j'étais capable de toucher plus au sens de telles pratiques. Aujourd'hui, ça me donne aussi des repères, tu vois, entre un panier des fermes Lufa²¹ ou un panier de légumes d'un agriculteur [dont] je connais [le] visage. »

La création d'un lien avec le producteur devient importante. Mais il s'agit aussi pour plusieurs d'entre eux de baisser, voire éliminer sa consommation de biens reconnus comme étant particulièrement nocifs pour l'environnement. La plupart sont végétariens, sauf Daphnée et Gabriel qui ont réduit leur consommation ou choisissent leurs producteurs :

Daphnée : « On a la chance d'être en région et d'avoir des collègues qui font de la viande mais sur une très petite surface, donc on mange encore de la viande, mais on choisit les endroits où on la prend ».

Gabriel : « Je mange de la viande, oui, mais 10 fois moins qu'il y a 5 ans (...) J'en mange aujourd'hui moins d'une fois par semaine ».

20 NousRire est un groupe d'achats d'aliments biologiques en vrac <https://nousrire.com/>

21 Lufa : entreprise d'agriculture urbaine qui pratique la culture sur toits.

D'autres sont presque végétaliens, comme Isabelle qui reconnaît avoir du mal à supprimer sa consommation de fromage et de beurre. Quant à Daphnée, elle limite sa consommation de produits importés :

Daphnée : « Clairement la nourriture, je crois que c'est l'aspect qui a le plus changé dans notre vie. On n'achète pratiquement aucun fruit ou légume importé. J'ai la chance aussi de ne pas avoir le besoin de manger des fruits dans la vie, de bananes, d'ananas, de mangues, je pense que j'en achète deux fois par année maximum, donc c'est des oranges l'hiver, quelque fois des oranges biologiques, mais c'est à peu près tout.

Le but est parfois pour certains d'aller, de tendre vers l'autosuffisance, comme le souhaiterait Daphnée, en parlant de l'alimentation :

Daphnée : « Je n'en reviens pas à quel point on s'autosuffit dans à peu près tout. »

Trois militant.e.s sur six ont mentionné vouloir réduire drastiquement leur liens avec la technologie ou les réseaux sociaux.

Isabelle : « Je ne suis plus sur Facebook depuis décembre 2020, retrait que nous considérons mon copain et moi bien avant [notre entrée dans le mouvement de] la décroissance et que le livre « Internet et le retour à la bougie » par Hervé Krief a fini par nous convaincre.»

Frédéric : « Je suis sur twitter, quand même assez actif, mais j'ai envie d'enlever ça aussi tout doucement. »

Élaine : « Pour moi, un des aspects les plus importants de la décroissance est les *low techs*. Je pense qu'il faut tendre vers un mode de vie sans téléphone, sans ordinateur, où il y aurait des trucs de mis en commun. Ça n'a pas de sens la place que prennent ces outils dans notre vie. Moi la première : j'ai deux téléphones, mon téléphone de travail et mon téléphone personnel, j'ai deux ordinateurs. Je trouve ça indécent. »

La question des transports reste problématique puisqu'en dehors des grandes métropoles, les déplacements en transport en commun sont limités. Ceux qui habitent Montréal, n'ont pas de voiture et font appel à Communauto ou Loco Motion ou se déplacent à vélo, hiver comme été (Frédéric et Héloïse). Élane, après quelques années à partager sa voiture avec des voisins, l'a donnée à un organisme caritatif. Pour ceux qui sont en région, cela peut créer de la frustration de devoir avoir une voiture. Daphnée, malgré elle, doit même en avoir deux car le rang pour aller à sa ferme biologique est parfois impraticable :

« Notre rang est tellement de la bouette, il faut un 4X4 juste pour sortir de notre rang, donc nous sommes obligés d'avoir deux voitures. C'est terrible, ça fait vraiment mal à mon cœur. »

Isabelle semble aussi insatisfaite de devoir prendre la voiture une fois par semaine pour faire des achats, mais elle limite ses déplacements en étant très organisée. Gabriel ne semble pas mal à l'aise à l'idée d'avoir une voiture, mais spécifie toutefois qu'il fait souvent du covoiturage.

Gabriel : J'ai une voiture individuelle et en même temps on essaye, on fait quand même relativement souvent du covoiturage mais on a quand même chacun notre voiture.

La plus grande difficulté, le « tabou énorme » selon Frédéric, reste les voyages en avion. Malgré le fait que prendre l'avion soit un des gestes, qui, de manière individuelle, reste le plus polluant, il est effectué par de nombreuses personnes qui sont écologistes :

« Je côtoie des gens qui sont contre la transphobie, contre l'homophobie, clairement des gens de gauche, et qui ne sont pas prêts, surtout les voyages en avion » (Frédéric).

Élaine et Isabelle ont décidé d'arrêter de voyager en avion.

Élaine : « J'ai fait le tour du monde plein de fois. J'ai travaillé au moins dans au moins 10 pays, en Afrique, en Asie, en Amérique latine. Sauf que j'ai arrêté de voyager, depuis 4 ans peut-être (...) j'ai complètement arrêté de prendre l'avion pour moi-même, pour les loisirs, mais même pour le travail. [Quand je voyageais pour le travail], (...) j'allais en autobus... [ça prenait] 12 heures. »

Isabelle : « Nous ne prenons plus l'avion (malgré que nous ayons des membres de notre famille - ma grande sœur me concernant et père, mère et un frère de [mon conjoint]- en Europe) seule une urgence nous pousserait à nous y rendre en avion. Ce changement s'est opéré avant mon introduction à la décroissance. »

Si évidemment il est difficile de faire abstraction du voyage, un plaisir socialement valorisé qui permet aussi de mettre de l'avant son capital économique et culturel, certains décroissancistes pourtant immigrants sont prêts à remettre en question ce mode de vie pour être en cohérence avec leurs valeurs décroissancistes.

Toutefois, ces renoncements peuvent être mis de côté rapidement dans des situations où le temps manque. Car avoir ces habitudes suppose que l'on ait du temps pour soi, du temps pour faire soi-même (Mège 2017). Et comme le mentionnent plusieurs qui occupent un emploi à temps plein (car les emplois à temps partiel ne sont pas légion), il n'est pas toujours facile de trouver le temps pour faire soi-même. Élaine, qui travaille dans la santé, a travaillé de nombreuses heures supplémentaires quand la pandémie battait son plein :

Élaine : « Mais évidemment ces belles habitudes-là, il y en a quelques-unes qui ont pris le bord avec la COVID, pour des raisons de survie, j'ai recommencé à ...commander de la bouffe, pis... c'est ça, mais quand même j'ai beaucoup de chance, j'ai travaillé fort fort fort fort, mais j'ai

une gardienne qui vient chez moi, (...) elle cuisine pour moi, achète en vrac. Elle m'aide à continuer ces bonnes habitudes-là. »

Il s'agit donc pas d'être parfait sur tous les points, mais de trouver un équilibre, de jongler avec les possibles pour trouver sa façon à soi d'être décroissanciste. Car atteindre l'idéal de perfection serait certainement inatteignable dans l'environnement dans lequel nous évoluons, qui n'a pas encore une structure décroissanciste (développement des communs, transport en commun, limitation du temps de travail...). Alors les militant.e.s doivent trouver des solutions alternatives, médianes, comme par exemple compenser l'achat d'un bien hautement polluant par une action moins polluante. Éleine par exemple commande des repas (création de suremballage), mais utilise du papier-toilette réutilisable :

« J'utilise du papier toilette réutilisable. Mais [mes enfants] ont essayé mais ils n'aimaient pas ça, donc ils utilisent du papier de toilette normal. »

Compenser *Se déplacer en voiture* par *Vivre dans une mini-maison*, arrêter de consommer ce qui est plus facile (les fruits exotiques pour Daphnée), mais continuer à manger de la viande. Tels sont les *deals*, les négociations au quotidien, que font les décroissancistes avec eux-mêmes pour se rapprocher de leur idéal sans pour autant s'exclure de la société. Ce peut être rapproché d'une forme de braconnage au sens de Certeau (1990).

Ainsi, les décroissancistes rusent, braconnent, usent de stratégies pour résister au quotidien imposé par le système capitaliste. Mais pour éviter de s'épuiser, éviter ce que certains appellent le *burnout* du colibri²² ou la charge mentale écologique²³, ils

22 <https://lesmouvementszero.com/2019/02/04/burn-out-du-colibri/>

23 <https://www.littlegreenbee.be/alerte-au-burnout-du-colibri/>,
<https://www.lesinrocks.com/cheek/ecologie-planete-petits-pas-burnout-colibri-308374-12-11-2020/>

utilisent le système dans lequel ils sont, et ne s'empêchent ni de prendre la voiture, ni de manger de la viande. Ce qui peut être pris pour des contradictions chez les décroissancistes rencontrés relève peut-être plus finalement d'une volonté de faire décroissance, mais sans toutefois s'épuiser afin de garder ses forces pour militer.

4.1.3 Viser l'autonomie, sortir du marché, en faisant soi-même

À travers ces choix de consommation, on entrevoit la volonté de produire par soi-même, pour soi-même. Ainsi, certains font leur nourriture eux-mêmes, font pousser leurs légumes, construisent leur mini-maison. Il peut y avoir plusieurs raisons pour faire soi-même :

- la volonté de réduire son empreinte écologique personnelle. Faire soi-même évite le suremballage lié aux produits industriels, les déplacements et donc la consommation de carburant. Réparer permet de réutiliser, de limiter ses déchets. Tout cela contribue à une empreinte écologique individuelle faible. Mais les décroissancistes sont néanmoins conscients que ces petits gestes ne vont pas changer le monde.

« C'est pas tant que je me dis que si moi je réduis mon empreinte individuelle, ça va tout changer, mais je me dis « *practice what you preach* » si je veux que notre société tende vers un mode sobre. » (Élaine)

En ce sens, il s'agit plutôt de montrer aux autres que ces pratiques relèvent du domaine des possibles, que c'est faisable, comme le soulignait Ros (2012).

- la volonté de créer, de se retrouver, de faire des choses pour soi. Il s'agit aussi d'avoir du plaisir à faire, à jouer avec les matières, les goûts. Après avoir travaillé pendant des années dans la recherche à effectuer des tâches intellectuelles, Héloïse

savoure le plaisir de pouvoir retrouver des activités manuelles qu'elle avait mises de côté dans sa vie plus intellectuelle à travailler dans le mouvement écologiste. Maintenant qu'elle a ouvert son Café réparation, elle profite des cours donnés pour s'approprier ou se réapproprier des savoirs tels que la couture :

« Quand j'étais jeune, j'étais très manuelle, je faisais de l'art, mais je me suis éloignée. C'est un retour pour moi, de plus faire de choses manuelles, même créatives ».

Faire soi-même n'est donc pas une corvée qu'on s'inflige pour sauver la planète, mais c'est aussi un plaisir que l'on prend pour soi-même. Peut-être que dans un monde compétitif où l'on n'a pas si souvent l'opportunité dans son travail de se sentir valorisé et reconnu, le *Faire soi-même* permet d'effectuer des réalisations et de se valoriser.

- la peur de l'effondrement. Plusieurs répondants ont été rencontrés dans une conférence sur l'effondrement. Sans toutefois le mentionner en tant que tel, certains décroissancistes semblent se préparer. Isabelle et son conjoint ont construit leur maison malgré qu'« [ils n'avaient] aucune expérience de quoi que ce soit de construction ». Maintenant, ils ont ce savoir, pourraient le partager avec d'autres, et peuvent réparer leur maison eux-mêmes :

« Ça fait partie du processus, comprendre dans quoi on habite, être capable de le réparer ».

Gabriel a appris la permaculture et vit maintenant en région : il cultive son potager. Daphnée a sa ferme biologique et cultive les relations avec d'autres fermiers et amis afin d'être autosuffisante dans sa communauté. Éline fait ses produits de toilette, tricote :

« Je me dis que le jour où je vais être obligée de me débrouiller pour de vrai, il faut que je sache faire un minimum pour assurer ma survie ».

Certains (4/6) trouvent qu'ils n'en font pas assez, comme Éline :

« C'est comme un test d'expérimentation sur moi-même de ce que ça peut être de faire beaucoup de choses par soi-même et de partager, mais ça n'a jamais vraiment abouti, ça reste vraiment embryonnaire.»,

alors que d'autres (1/6) comme Daphnée renoncent à l'idée de tout savoir faire et pensent qu'il est préférable de laisser faire aux autres ce qu'ils savent faire mieux qu'eux :

Daphnée : Je ne suis vraiment pas dans le « Prendre de mon temps pour faire des choses moi-même ». Je crois qu'il y en a qui le font très bien, puis j'aime mieux (...) acheter les savons de mon amie qui les fait très bien, les crèmes de mon amie qui les fait très bien. Je ne sais pas si c'est de la paresse, mais je n'ai vraiment aucun désir de faire toutes ces choses là moi-même.

Elle reste toutefois dans l'achat local de personnes proches d'elle : on comprend qu'il n'y a pas de place pour les produits industriels de grande consommation.

Ces visions de l'autonomie rappellent sous certains aspects celles énoncées par Ivan Illich : l'autonomie permet de sortir du monde industriel qui est contre-productif (l'hôpital rend malade et l'école désapprend) et permet de créer des espaces communs dans lesquels chacun peut créer des valeurs d'usage et des activités de subsistance (Fortier et Paquot 2006).

4.1.4 Montrer l'exemple : entre petites victoires et réactions caustiques

S'il est un sentiment qui peut être fréquent chez les environnementalistes, c'est l'éculpabilité, cette impression de n'en faire jamais assez. « On trouve qu'on n'en fait pas encore assez, mais on essaie », affirme Isabelle qui vit dans une mini-maison avec des toilettes sèches. Frédéric, même s'il est très critique envers le mouvement Zéro Déchet et ses épiceries pour personnes aisées, trouve qu'il n'en fait pas assez pour émettre moins de déchets. Daphnée est agricultrice biologique et si elle transforme ses légumes pour les manger, elle n'apprécie faire par elle-même ni la cuisine ni aucun autre produit pour la maison, et mange parfois de la nourriture transformée : « Oui, je fais à manger,(...) mais on mange de la poutine régulièrement, des chips. Je te dirais que c'est le défi ». Élane trouve que sa maison est trop grande pour ses besoins. Elle souhaiterait emménager dans une coopérative plus tard, quand elle n'aura plus ses enfants à charge. En fait, la plupart des décroissancistes rencontrés étaient globalement insatisfaits de leur mode de vie, qui n'est pas assez décroissanciste à leur goût.

Moins consommer est difficile, car nous sommes quotidiennement sollicités par la publicité, par les magasins et leurs devantures attrayantes. Afin de limiter les tentations qu'offre la grande métropole, Isabelle et son conjoint ont déménagé en région, là où le mode de vie est moins consommateur : « [À Montréal], il y a toujours des tentations à la consommation ». Toutefois, en étant en région, ils sont dans l'impossibilité de se déplacer sans véhicule motorisé. C'est que le système dans lequel nous vivons limite les possibilités de mettre en place un mode de vie axé sur la décroissance (pas de réseau de transport en commun efficace en région), tout comme la difficulté à trouver rapidement des matériaux usagers pour construire une mini-maison. Ayant dû se tourner vers matériaux neufs pour construire leur mini-maison, Isabelle s'attriste :

Isabelle : « On est un peu en dissonance parce qu'on a dû quand même s'acheter des matériaux neufs. On essaie de prendre des trucs usagés, mais à un moment donné, c'est épouvantable, on a acheté tellement de bois pour la structure. (...) Les actions qu'on pose ne sont jamais suffisantes. On pourrait toujours faire mieux... il y en a qui avec plus de temps auraient pu construire une mini-maison [uniquement] en matériaux recyclés, ne pas acheter rien de neuf ».

Et si certains essaient d'influencer leur entourage, les changements espérés peuvent être difficiles à se réaliser comme l'exprime Frédéric :

« Maintenant j'essaie d'éviter des discussions comme ça. C'est des gens que j'estime sous d'autres aspects. C'est pas facile. Je sais qu'ils ne me comprennent pas. (...) Mon but ce n'est pas de les rendre malheureux. J'ai pas non plus envie de les forcer. Parce que j'avoue que je ne suis pas le meilleur diplomate au monde. Je prends des gants, je ne suis pas une brute. Mais je préfère de loin, pour reprendre Karl Sagan, pour reprendre une citation « je n'aime pas les fables rassurantes, je préfère les réalités dérangeantes ». Je dis les choses directes, voilà c'est ça, mais ça choque les gens. »

Élaine : « (...) [J]'ai arrêté de voyager, depuis 4 ans peut-être... puis [mes amis] ont continué. Moi j'ai changé dans mes façons de faire que mes amis n'ont évidemment pas changées. Tsé chalet, voiture, grosse maison (...). »

Daphnée (en parlant de ses parents) : « Mais ni l'un ni l'autre n'achète jamais de légumes biologiques. Jamais. (...) Je vais lui demander d'ailleurs à ma mère pourquoi. Parce que mes deux parents ont les moyens... Donc c'est bien drôle. Tu sais, ils voyagent beaucoup beaucoup. Ils n'ont pas vraiment de conscience sociale. »

Consommer différemment de ses proches peut mettre une distance entre décroissancistes et non-décroissancistes. Comme le mentionnait déjà Ros (2012),

l'incompréhension peut se développer de part et d'autre, heurtant les convictions de chacun, bousculant les modes de vie choisis.

En outre, limiter sa consommation vient avec une contrepartie : la limitation du temps consacré au travail puisqu'il n'y a plus besoin d'autant travailler, ce qui par conséquent laisse plus de temps de loisirs, et offre plus globalement une vision différente du travail dans nos sociétés.

4.2 Aspirer à moins travailler : apprendre à modeler sa vie professionnelle

Pour apaiser les pressions sur la planète et dans une vision redistributive du travail, les décroissancistes sont amenés à réduire leur temps de travail salarié, ce qui leur permet de ralentir, de sortir du rythme effréné de leurs vies. Mais ils le font aussi pour travailler autrement, pour travailler pour soi : faire son potager, faire soi-même, réparer, prendre soin des autres (Mège 2017). Réduire son temps de travail, trouver un travail qui a du sens se fait aussi dans le but de se désaliéner (Rosa 2018, 208). Pour toutes ces raisons, tous les militant.e.s que j'ai rencontré.e.s souhaitent réduire leur temps de travail salarié, ce qui revient aux constatations de l'étude d'Alexander et Ussher (2012). Ils ont toutefois parfois du mal à y arriver (Frédéric, Éloïse) malgré leur volonté ou cumulent différents emplois en plus de leurs diverses implications.

4.2.1 Changer d'emploi pour alléger sa charge de travail professionnel

5 sur 6 des participants ont changé de travail pour se rapprocher de cet idéal : ralentir et/ou se désaliéner, ce qui se rapproche des observations de Mège (2017, 70). Ainsi, Héloïse a préféré laisser son travail dans une ONG environnementale il y a deux ans pour se lancer dans l'entrepreneuriat social et monter un atelier de réparation avec quatre autres personnes. Avoir moins de revenus ne semble pas un problème :

« Je suis capable d’avoir moins de revenus puis je suis correcte (...) je ne suis pas une consommatrice par contre, (...) ça ne me coûte pas cher de vivre, mes enfants non plus ».

Elle aimait son travail mais sentait qu’il lui demandait trop.

Héloïse : Tsé j’ai travaillé longtemps chez OBNL2, j’étais chargée de projet principale puis c’était devenu un vrai tourbillon, un projet après l’autre, de plus en plus gros, toujours de plus en plus... Et on voulait faire des projets structurants. Et puis tout ça est magnifique, mais le poids sur les épaules, le travail, les heures... parce que moi je j’ai quitté un peu fatiguée.

Elle sentait le besoin de travailler manuellement, d’effectuer un projet concret : « J’ai tellement besoin de travailler de mes mains, de bouger ». Le temps qu’elle gagne, elle le consacre à différentes implications, auprès des associations de parents dont les enfants ont le syndrome de Down, à livrer des repas à des personnes qui ne peuvent se déplacer, mais aussi à se réapproprier certaines compétences, habiletés, comme le jardinage ou le bricolage qu’elle avait mis de côté faute de temps. Le temps de travail rémunéré est donc remplacé par le temps de travail hors marché.

Isabelle a laissé un emploi dans un hôpital dans lequel elle ne trouvait plus de sens.

Isabelle : « J’ai quitté parce que (...) j’étais trop découragée de voir le système de santé s’effondrer. (...) [J]’ai travaillé juste 10 ans dans le domaine et j’ai vu le système se décrépiter. Il y a eu l’arrivée du ministre Barrette avec les Libéraux, tout ça qui a fait un massacre dans le système de santé qui n’était déjà pas fort. Puis il y a eu l’arrivée du système LEAN²⁴. (...): Moi j’en avais marre qu’on traite les patients comme des statistiques. C’était rendu déshumanisant. »

Maintenant qu’elle a déménagé en région, elle vit sur ses économies et sur du troc qu’elle effectue avec un maraîcher, en attendant de voir comment elle pourra gagner

²⁴ Le système LEAN est une méthode d’organisation et de gestion des entreprises inspirée du toyotisme (réduction du temps, des intrants, etc.).

sa vie. Elle est impliquée dans de nombreux projets dans son village et songe éventuellement à se présenter comme conseillère municipale. Frédéric songe à limiter son implication politique dans la décroissance pour aller vers des projets plus concrets. Il pense aussi à changer de travail et aimerait consacrer plus de temps aux relations avec les autres.

Frédéric : « [Je travaille] 32 heures, ce qui me convient très bien. Je ne travaille pas les vendredis. »

4.2.2 Braconner pour réduire son temps de travail

D'autres cherchent des moyens de réduire leur temps de travail et optent pour des stratégies innovantes pour parvenir à leurs fins. Daphnée voit la fatigue, l'épuisement chez des collègues de travail plus âgés et ne souhaite pas prendre le même chemin :

Daphnée : « On a des collègues de 50 ans qui physiquement (...) ont l'air mort tellement ils sont fatigués. C'est traumatisant. On s'est dit : 'est-ce que je vais être capable, puis est-ce que j'ai envie d'avoir l'air de ça dans 15 ans?' »

Pour éviter l'épuisement, Daphnée et son conjoint ont pris une décision majeure pour leur entreprise agricole :

« C'est un métier qu'on aime beaucoup, donc on a réfléchi à comment faire pour ne pas avoir l'air [fatigués] rendus à 45-50 ans. C'est vraiment pas une vie puis pour moi, c'est contradictoire avec notre modèle d'agriculture biologique. C'est pas seulement l'environnement, mais c'est aussi notre propre santé. Donc, on a décidé de changer complètement notre mise en marché. On va faire exclusivement des paniers d'hiver. Je crois qu'on est dans les seules fermes au Québec qui ne vont faire que des paniers d'hiver [dans notre région]. Parce qu'on se dit, on a vraiment

réfléchi à comment on va faire pour ne pas travailler 7 jours sur 7, 50 heures par semaine. 50 heures, c'est quand ça va bien. »

Ainsi, ils pourront avoir du temps l'été, et pourront visiter leur famille située en Abitibi : « notre objectif est de réduire notre temps de travail pour profiter de la vie ».

Leurs produits sont en forte demande, mais volontairement, ils choisissent de ne pas faire grossir leur exploitation, conscients que grossir équivaut à prendre plus de responsabilités : « on ne fournit pas du tout à la demande, mais on choisit consciemment de ne pas augmenter notre production parce que plus tu augmentes, plus tu as d'employés, plus tu as de choses à gérer ». Ils ont donc décidé de limiter leurs projets, limiter la diversification des tâches :

Daphnée : « La première année [d'exploitation], on avait essayé de faire beaucoup de choses, avec des canards, des poules, des oies, cent poules à chair (...). On voit des collègues qui font ça, qui ont des enfants... je ne sais pas comment ils font ».

Profiter de la vie, c'est rendre visite à la famille de son conjoint, mais aussi profiter de leur terre. C'est aussi s'appliquer à la tâche, prendre le temps de mieux faire : « [actuellement], on néglige certains aspects, comme le désherbage, donc ça devient envahi de mauvaises herbes, puis on n'y arrive plus, c'est vraiment hyper angoissant ». En ce sens, ralentir, limiter ses heures de travail permet d'éviter de se sentir débordé par son travail, permet de sortir de la spirale infernale du monde du travail dans lequel il faut être performant et en faire toujours plus.

Gabriel a choisi délibérément d'avoir un travail (en fait plusieurs emplois) à temps partiel. Se désaliéner du travail, c'est choisir une activité qui plaît, mais aussi la pratiquer à temps partiel :

Gabriel : « Le fait de sortir de cette idée que je dois avoir un travail à temps plein et d'avoir un salaire de temps plein pour pouvoir vivre décemment, donc toute la question de la liberté ou de l'aliénation en lien avec le salariat, et de faire des choix autres. C'est sûr que c'est des graines qui ont été plantées aussi par la décroissance (...) , mais c'est au moment où tu vois des gens qui le font que ça devient plus possible aussi, sinon ça reste impossible quelque part. [C'est] en côtoyant 2, 3, 5, 10 personnes qui ne travaillent pas à temps plein, qui font différentes choses, qui n'ont pas un métier conventionnel qu'on se dit « ben moi je veux essayer ça ».

Cette réduction du temps de travail n'est toutefois pas accessible à tous.

Héloïse : « Je me sens très privilégiée dans le sens que j'ai un chum qui a de l'argent. Puis il fait beaucoup plus d'argent que moi, donc On voit ça comme on a une perspective globale, familiale, est-ce que moi, toute seule ou en ayant été toute seule toute ma vie, femme monoparentale, j'aurais pas pu faire ça. »

D'autres ne peuvent ralentir sans laisser un emploi qui leur tient à cœur et qui peut leur permettre d'appliquer leurs valeurs, qui leur permet éventuellement d'influencer des décisions politiques à plus haut niveau, comme c'est le cas pour Élane.

Élane : « C'est sûr que je tendais vers [la réduction du temps de travail] avant la pandémie. Je pense que je devais faire un équivalent 4 jours/semaine rémunéré et 1 journée et demie de militantisme ou autre activité. Mais évidemment, la pandémie, au début c'était la folie furieuse, puis ça l'est encore. Au début c'était ...14h par jour, 7 jours par semaine. Je suis rendue que je travaille 9-10 heures par jour 6 jours semaine. Fait que ... mais ça s'en vient vraiment mieux... cette semaine, j'ai cuisiné deux fois avec ma fille pour la première fois depuis un an, j'ai fait deux soupers avec elle... ça a été complètement fou... »

Elle regrette toutefois de ne pas pouvoir réduire ses heures de travail pour avoir plus de temps pour elle, ses enfants, la militance. Mais elle sait qu'elle a une voix, et même si elle sait qu'elle doit faire attention à ses prises de position dans son travail,

elle est consciente qu'elle a du pouvoir pour faire changer les choses : « C'est sûr qu'il faut plus peser nos mots, mais nos mots ont un poids aussi ». Dans certains cas, travailler plus permet donc d'éventuellement avoir accès à des postes qui permettent de faire changer les choses, de tenter de modifier les paradigmes en place.

Sortir des conventions de notre société oblige à se questionner sur de nombreux points, à réinventer ses aspirations et éventuellement à vivre des tensions entre le fait d'être dans la décroissance et d'avoir un revenu élevé grâce à son travail : « Je ne suis pas parfaitement bien avec [mon revenu] », exprime Éline : « Ultimement mon rêve serait de faire comme Serge Mongeau, puis de dire : « je sors du système », dit celle qui sait qu'en étant bénévole dans son domaine, elle perdrait son pouvoir d'influence sur les causes qui lui tiennent à cœur.

Pour ceux qui ne sont pas leurs propres patrons, il peut être difficile d'obtenir un emploi alors que sous les employeurs ne sont pas ouverts au travail à temps partiel pour des emplois intéressants, comme le mentionnaient Alexander et Ussher (2012, 80) :

Frédéric : « Il n'y a pas d'emplois où ils vont te dire « décroissants bienvenus ». Voilà, quoi, c'est évident : on n'est pas dans une société qui pour le moment demande aux gens de travailler juste 20 heures et le reste du temps de faire de l'agriculture urbaine ».

S'afficher décroissanciste et exprimer ses convictions peut aussi avoir un coût, celui de ne pas correspondre aux convictions d'un employeur ou possible employeur. Lors de ses recherches de travail, Frédéric fait face à un milieu plus proche du développement durable, et qui voit peut-être d'un mauvais œil l'aspect radical de ses idées sur la décroissance :

Frédéric : « J'ai frappé à la porte de deux entreprises, et (...) ils m'ont dit « si tu travailles pour nous, tu vas mettre de côté tes idées et tes valeurs ». Ils sont dans la croissance verte, ils sont dans les positions bisounours. »

4.2.3 Incorporer du militantisme dans son travail pour lui donner du sens

La décroissance s'insère aussi dans le choix de son travail, dans la façon dont on fait son travail. Travailler ne sert pas simplement à gagner sa vie, mais aussi à lui donner du sens, comme l'expliquent Héloïse et Daphnée :

Héloïse : « La réparation, c'est super concret. Puis (...) on vient chercher à plusieurs facettes intéressantes. Donc si on peut économiser, il y a tout l'aspect économique (...) il y a tout l'aspect social, développement de compétences, on le fait rarement seul, donc on crée des communautés de pratique, il y a une augmentation de résilience, le transfert de connaissances intergénérationnel, il y a plein de choses au niveau social, ça foisonne. Puis aussi l'aspect environnemental bien sûr, qui me touche énormément aussi, donc réduction à la source, faire durer les appareils. Toutes ces connaissances, elles me passionnent, puis en créant ce lieu ici comme un laboratoire vivant un peu, on expérimente plein de choses. »

Daphnée : « On essaie aussi plus de transmettre le savoir à d'autres fermes pour que d'autres fermes reprennent la même mise en marché pour qu'il y en ait de plus en plus. (...) on fait beaucoup de visites de fermes. On partage vraiment l'ensemble de nos données, que ce soit économique, on a aucun problème à partager nos états financiers. On fait beaucoup de tests aussi, on calcule toute notre production pour que notre modèle soit transférable à d'autres fermes. Clairement pour nous c'est important aussi dans un objectif social et politique de dire aux autres qu'il peuvent réduire aussi leur notre temps de travail, qu'ils ne sont pas obligés de tout faire. »

Dans leur cas, le slogan de la décroissance « moins de biens, plus de liens » prend tout son sens : Daphnée se crée un réseau avec ses collègues agriculteurs et prend du plaisir à accueillir des groupes scolaires pour leur montrer comment poussent des

légumes. Héloïse entraîne les autres vers plus de réutilisation. Quant à Éloïse, elle essaie de mettre quelques idées décroissancistes dans son travail en participant à un colloque sur le thème de la décroissance dans le cadre de son travail, et son milieu de travail déteint sur ses implications, puisqu'elle vient de créer une sous-section « santé » dans MouvementSocial1. Elle a réussi à trouver des alliés dans son travail et a même inclus une de ses collègues dans une de ses publications sur la décroissance. Contrairement à Frédéric, le fait d'être militante ne semble pas l'empêcher d'obtenir des promotions, de nouveaux postes, puisqu'elle ne cache pas ses activités militantes dans son CV. Gabriel sait profiter de toutes les tribunes pour diffuser son message décroissanciste : que ce soit dans les cours qu'il donne, dans les conférences qu'il fait dans les Cégeps ou dans les documentaires auxquels il contribue : l'idée de passer le message est importante pour lui. Il est d'ailleurs en train de compléter une formation pour devenir instructeur en Communication Non Violente²⁵. Pour lui, la décroissance lui a ouvert nombre de possibilités. Il a plongé dedans, y a trouvé des amis, des colocataires. « Plus de liens, moins de biens » est certainement une phrase qui s'applique à lui aussi. Mais il a trouvé aussi une forme de liberté, de créativité face au monde du travail :

« J'aime bien l'idée [de ne pas] avoir une seule vocation, mais une espèce de mosaïque de projets qui m'attirent professionnellement ».

Il faut dire que Gabriel a été formé en administration, en permaculture et enseigne la décroissance, malgré le fait qu'il vienne d'une famille de commerçants.

25 La communication non violente est une méthode de communication fondée sur des qualités telles que l'empathie, la compassion et le respect. Si elle n'est pas une thérapie à proprement parler elle permet néanmoins d'aider au développement de ses qualités afin d'obtenir des relations plus apaisées avec autrui. https://www.passeportsante.net/fr/Therapies/Guide/Fiche.aspx?doc=communication_non_violente_th

Convaincre les autres qu'il est possible de travailler autrement, de consommer autrement, c'est ce que souhaitent Daphnée et Héroïse à travers leur exemple de projet décroissanciste. Héroïse et ses collègues souhaitent aussi que leur Café réparation devienne un modèle pour les autres. Elle voit leur projet comme un test, une aventure, une étude qui permettrait de voir si c'est un modèle viable. Le café réparation n'est ouvert que depuis 1 an et la situation avec la pandémie n'aide pas à savoir comment le café pourrait fonctionner en temps « normal »²⁶. Elle aimerait pouvoir estimer les revenus et les emplois que ce projet pourrait apporter pour voir s'il est viable, reproductible, et pourquoi pas essaimer dans plusieurs autres quartiers de Montréal. Son projet, tout comme celui de Daphnée, est d'ailleurs populaire auprès des médias (elles ont fait plusieurs entrevues pour la presse écrite et la télévision) et Héroïse confie avoir été approchée par d'autres personnes qui aimeraient faire un tel projet. Convaincre en montrant aux autres que d'autres façons de faire sont possibles est donc efficace.

Contrairement à Mège (2017) qui stipule que les décroissancistes se retirent de la sphère du travail, car ils ne la trouvent pas source d'épanouissement, plusieurs décroissancistes rencontrés profitent de leur spécialisation professionnelle pour allier à la fois vie militante et vie professionnelle.

4.3 Propager les communs afin de créer des liens

La communalisation reste un des aspects les plus importants du mouvement de la décroissance. Mettre en commun est non seulement un marqueur d'une opposition à l'individualisme prôné par le capitalisme, mais aussi une façon de rejoindre le slogan

²⁶ Puisque pendant la pandémie les personnes ne pouvaient pas s'installer aux tables, le café est resté ouvert en mode « pour emporter », et la salle s'est transformée en épicerie dans laquelle ils vendent des produits locaux. Au moment de l'entrevue, l'atelier de réparation n'était ouvert au public que depuis une semaine, même si à l'occasion quelques personnes y étaient allées pour dépannage.

de la décroissance lancé par Serge Latouche : « plus de liens, moins de biens ». Car communaliser, c'est limiter les achats de biens que l'on a tous mais qui nous servent si peu, et partager. C'est aussi acheter en gros, limiter les déplacements et donc la pollution. Communaliser, c'est aussi rentrer en contact avec l'autre, et de ce fait créer des liens avec, échanger, approfondir une relation. Et c'est cette interdépendance qui est valorisée par plusieurs d'entre eux. Car si décroissance rime avec autonomie, elle ne rime pas avec solitude.

Les Montréalais Héloïse et Frédéric (2/6) font leurs déplacements à l'aide d'un système de voitures partagées.

Héloïse : « Je suis abonnée à Solon aussi, Locomotion. J'emprunte des remorques pour faire mes livraisons. Je vais emprunter une remorque avec Locomotion qui est le projet de Solon, puis là après je m'en vais faire mon bénévolat. »

Frédéric : « Je suis membre de Communauto. »

Élaine et Frédéric décident de mettre en commun leur auto-production ou leurs biens personnels.

Élaine : « J'ai ma mère qui n'habite pas très loin, puis ma cousine, on habite à 5 minutes l'une de l'autre. On avait une yaourtière, puis on se l'échangeait d'une maison à l'autre. On faisait du yogourt maison. (...) C'est ma mère qui a commencé à faire le déo puis à me le fournir. Puis on avait commencé à faire comme...Tu sais, moi je fais le yogourt, toi tu fais le déo...mais évidemment, avec la pandémie...[on a arrêté]. »

Frédéric : « Avec 3-4 amis dans mon quartier, j'ai une liste d'objets ou d'outils qu'on prête. On s'est fait un tableur, et on s'est fait à peu près 300 objets qu'on prête car on a confiance dans les personnes à qui on va les prêter. On met la description, le numéro de série, puis on les prête, car ça

n'a pas d'allure d'être 1000 sur un km², et d'avoir 300 visseuses. (...)
C'est un peu expérimental, on n'est pas nombreux car on ne veut pas ouvrir ça. C'est des gens de confiance quand même. J'ai démarré ça avec un ami. Ça va grossir. On estime que quand on aura 1000 objets, on aura réussi notre pari, 1000 objets disponibles, ça peut être une visseuse, une paire de skis, des raquettes, plein de choses... »

Le logement se partage aussi. Gabriel vit en colocation avec 3 autres personnes. Ils pourraient habiter dans 2 appartements séparés mais ont choisi de joindre les 2 logements de ce duplex en région. Isabelle et son conjoint ont mis en place un système de troc pour installer en région leur mini-maison. Propriétaires de cette dernière, ils sont colocataires sur les terres d'un maraîcher biologique et échangent avec le maraîcher des heures de travail pour habiter ses terres. Cela leur permet aussi d'avoir accès à l'électricité et à une connexion internet (ce pourquoi nous avons pu nous rencontrer virtuellement!).

La communalisation peut aussi se faire au niveau du travail.

Daphnée fait partie de groupes d'achat en gros avec sa ferme.

Daphnée : « Pour la ferme, on fait partie de beaucoup de groupes d'achat justement. Par exemple, le composte qu'on achète en gros avec les fermes autour de nous. On se prête de la main d'œuvre aussi donc on partage un employé avec une autre ferme. On fait aussi beaucoup de construction autogérée. Avec la Coopérative d'Agriculture de Proximité Écologique (CAPÉ) justement, c'est des constructions autogérées, on a fait les automates de nos serres pour que les panneaux ouvrent de chaque côté. C'est un atelier de construction où on était 50 fermes et chaque personne faisait une des tâches pour le panneau électrique. Donc c'est vraiment sous forme collaborative. On a fait une grosse essoreuse à mesclun dans une ancienne laveuse. Donc, la CAPÉ aide à produire nous-mêmes nos outils de travail, donc, c'est bien apprécié, et on ne fait pas venir des choses de Chine et on utilise souvent des anciens matériaux pour faire des nouveaux outils de travail (...). On se prête du matériel beaucoup. Puis nous on fait des légumes pour d'autres fermes et eux font des légumes

pour nous. (...) On a la chance d'avoir 4 grosses serres, ce qui n'est pas le cas des jeunes fermes, donc souvent au début de la saison on fournit beaucoup de légumes des paniers parce qu'ils n'ont presque rien. Nous aussi on achète des autres des pommes de terre. (...) Il y a vraiment une belle collaboration avec les fermes. »

Certains décroissancistes désirent créer des liens dans leur quartier ou village.

Élaine : « J'aspirais à un moment donné transformer ma maison en petit atelier qui pourrait accueillir les enfants, puis... j'ai un piano, j'ai plusieurs instruments de musique, qu'on puisse donner des cours de musique aux enfants dans le quartier ou faire du bricolage. J'ai deux machines pour l'exercice, un elliptique et un vélo stationnaire. Je voyais vraiment ça avant que la pandémie frappe, c'est vraiment quelque chose que je voulais éventuellement faire pour vrai. Mais c'est des idées, des projets qui n'ont pas encore pu aboutir. »

Gabriel (installé dans son village depuis 6 mois) : « C'est d'offrir des espaces... pour la connexion en fait, des espaces de Communication Non Violente (CNV), former des gens en CNV....Continuer à se rencontrer comme on peut en fait, parce que c'est pas évident en ce moment. C'est que c'est une forme de militance en fait, aujourd'hui, de se rencontrer. D'offrir des espaces de rencontre dont la communauté a besoin. C'est juste d'autres espaces aussi, juste pour que les gens puissent exprimer comment ils vivent toute la période actuelle. »

Isabelle (qui est résidente depuis 1 an) : « Je fais partie de la corporation de développement de mon village, donc tout ce qui touche à mettre sur pied des projets pour le village. Donc, je fais partie de ce comité, je suis la secrétaire. Puis, ça fait pas longtemps qu'on est arrivés, mais dès qu'on est arrivés, on est allés aux conseils municipaux, puis Julien²⁷ il est dans les comités des loisirs. Moi, je suis dans la Corporation de développement. Julien, c'est sûr. Moi j'y pense encore. Je suis pas encore certaine, mais on se présenterait pour les élections municipales, pour être des conseillers municipaux. Puis, on est sur un projet bénévole de souveraineté alimentaire au village. Puis, sinon, la manière dont ça fonctionne aussi,

27 Prénom fictif

c'est que dès qu'ils ont un besoin de quelque chose ou un appel pour eux, un projet ou une activité, on essaie d'être présents. C'est vraiment à échelle humaine, donc c'est pas long qu'on sait ce que sont les besoins. »

Pour tous, l'avenir via la décroissance ne peut passer que par la communalisation, et le collectif est primordial tout autant que la réduction de la consommation. La décroissance n'a rien à voir avec le survivalisme qui prône une autonomie, mais dans le chacun pour soi. Au contraire, les partisans de la décroissance recherchent l'autonomie, mais une autonomie effectuée en collectivité :

Héloïse : « Pour répondre à l'urgence climatique, il faut augmenter notre autonomie. Mais une autonomie collective, dans le sens où je ne pense pas que tout le monde est capable de tout faire seul. On est beaucoup plus intelligents à plusieurs, puis on est beaucoup plus agiles. Donc, plus on apprend à faire les choses soi-même, puis plus on le fait ensemble, plus on va être capables d'être résilients, le plus on va être capables de passer à travers la crise qui s'en vient, qui est là. »

Isabelle : « Il y a quand même un élan de la municipalité et de plusieurs citoyens à réduire l'empreinte écologique, faire plus ensemble en partage (...) Pis on s'est dit (...) [qu'] on va être capable de pratiquer quelque chose qui ressemble à la décroissance et qui ne soit pas un repli sur soi, parce que ça, c'est important. (...) La mini-maison, c'est justement là pour réduire la production de déchets, réduire la dépendance énergétique. Puis c'est aussi une vision de partager plus, parce qu'on devient interdépendants un peu en vivant dans une mini-maison parce qu'on n'a pas tout. »

La solution passe par le collectif, dans la collectivité. Créer des liens, ce n'est pas seulement pour le plaisir, mais aussi cela permet de mieux vivre, même si ce n'est pas quantifiable et cumulable dans le PIB des pays, indicateur essentiel des sociétés industrielles. Rétablir les communs (dont la suppression a commencé à la naissance

du capitalisme), c'est lutter contre l'individualisme inhérent au capitalisme. Rétablir les communs est donc une priorité pour les décroissancistes.

4.4 Ménager ses relations sociales quand on est à contre-courant

Les liens sociaux sont importants pour tout individu, et le fait de rentrer dans un mode de vie décroissanciste, qui s'offre aux vues de tous, qui est performateur, peut avoir des impacts sur les relations que l'on a avec son entourage : famille, amis, mais aussi collègues de travail. Chaque personne qui entre dans un mode de vie décroissanciste est confrontée à des répercussions, qu'elles soient positives ou négatives.

Annoncez à un proche qu'il faut impérativement et sur-le-champ mettre fin à la consommation des produits laitiers. Enjoignez-lui de devenir tout de suite végétalien. Dites-lui, à propos des voyages dont il parle encore, qu'ils seront les derniers. Que sa voiture doit tout de suite appartenir également à ses 5 voisins immédiats... On vous engueulera pour un oui ou pour un non. (Deneault 2021)

Les décroissancistes peuvent se sentir en décalage par rapport à leur famille ou à leurs amis qui ont un mode de vie axé sur la consommation, alors qu'ils optent pour un mode de vie volontairement peu consommateur pouvant être considéré comme un mode de vie de dominés.

Frédéric : « Tu sens que tu es en décalage, et que tu ne fittes pas. »

Élaine : « J'ai arrêté de me voir comme sur une autre planète par rapport à [mes amis], puis j'ai commencé à me voir comme quelqu'un qui est à l'avant-garde, qui est un précurseur, pis je me dis qu'éventuellement [mes amis] allaient me suivre... »

Isabelle : « J'ai compris que certains [amis], c'est parce que ça les intimide. Ça les confronte personnellement à leur choix puis à leur mode de vie. Donc, c'est pas vraiment de la contestation, mais plus peut-être parce qu'il y a un malaise. »

Gabriel : « Les élèves [du cours sur la décroissance], ils le disent : 'C'est tellement dur d'en parler'. Mais parce qu'ils découvrent des idées, ils sont super allumés et puis notre réflexe premier, souvent quelque chose qu'on adore faire, nous, en termes de communication dans notre société, c'est essayer de se convaincre. Jouer à qui a raison, qui a tort. Et du coup...c'est sûr que, au sein des familles, même quand j'étais dans MouvementSocial1... Oh les témoignages des gens qui ne parlent plus à leurs familles, qui ne sont plus capables de communiquer sur rien. Ouais, ça c'est triste. Moi, non, ça ne me fait pas ça, ça peut créer du décalage, mais ça ne vient pas créer de la distance dans le lien. »

Certains parlent de conflits ouverts avec des personnes de leur entourage, d'autres parlent d'indifférence ou de sentiment de décalage. La décroissance et autres mouvements similaires proposent des idées radicales, et les exprimer peut créer des tensions.

Mais parfois il n'est nul besoin de les exprimer. 3 militant.e.s sur 6 se targuent de ne pas vouloir essayer de convaincre ou juger qui que ce soit, ce qui correspond aux conclusions des études sur les comportements des militant.e.s de Sandlin et Whalter (2009). Toutefois, on peut poser l'hypothèse que les gestes sont plus forts que les paroles et peuvent créer des décalages, des incompréhensions, donner l'impression de juger. Éléine vit parfois difficilement le fait qu'un de ses groupes d'amis d'étude continue de consommer allègrement :

« J'ai arrêté de voyager depuis 4 ans peut-être... puis eux ont continué...chalet, voitures, grosses maisons...(..) c'est pas toujours facile. J'ai des périodes où je sens que je prends de la distance, surtout par rapport à cette gang-là ».

D'autres se sentent encouragés par une partie de leur entourage, se font dire qu'ils sont inspirants ou courageux, mais sentent une distance avec d'autres :

« J'ai compris que certains, ça les intimide, ça les confronte personnellement à leurs choix puis à leur mode de vie. (...) Il y a un malaise » (Isabelle).

Frédéric s'est parfois senti « ostracisé », a senti que des gens l'évitaient ou le fuyaient :

« Ça peut être difficile au niveau psychologique ...(...) il faut accepter qu'il y aura beaucoup moins de gens autour de nous, qu'on va être frustrés lors de discussions, à Noël ou dans des soirées. »

La plupart affirment toutefois ne pas vouloir imposer leurs idées (Gabriel et Isabelle) et éviter de faire vivre de la culpabilité aux autres.

Gabriel : « J'ai une nature (...) conciliante, donc même si j'ai des idées, des idéaux qui sont forts, je vais pas avoir tendance à essayer de convaincre qui que ce soit. »

Isabelle : « Moi, je suis pas du genre à culpabiliser l'individu parce que (...) les individus répondent exactement à ce que la société veut, donc je ne peux pas me fâcher contre les personnes qui font ce que la société attend d'elles. »

La culpabilité, pour Isabelle, ne repose pas sur l'individu, mais sur la société. Sa stratégie semble fonctionner puisqu'elle inspire certains de ses anciens collègues qui recyclent plus ou mangent moins de viande.

Isabelle : « J'ai certains collègues - très peu -, mais certains qui continuent à m'écrire puis qui me disent à quel point j'apportais des discussions

enrichissantes au travail, puis ça leur manque, donc c'est ça, il y a quelques collègues qui gardent contact avec moi, puis qui me font part de leur cheminement personnel. »

Chaque décroissanciste vit ses relations aux autres différemment. Certains (3 sur 6) semblent vivre leur décroissance plus sereinement, surtout ceux qui s'entourent de personnes elles-mêmes décroissancistes. Certains ont l'avantage d'avoir des personnes engagées en ce sens dans leur famille.

Élaine : « J'ai vraiment eu beaucoup d'influence sur [ma mère]. Mon frère pareil. C'est drôle parce que juste une petite anecdote, mais [à Noël 2019], on avait emprunté un chalet, mes enfants, [l]es enfants [de mon frère], ma mère. On rigolait qu'on allait mettre une pancarte au père Noël pour lui dire : « défense d'entrer : Maison décroissante ». Tout le monde était vraiment, ma mère, les cousins, en phase avec ça. »

Isabelle a d'ailleurs découvert le mouvement de la collapsologie grâce aux parents de son conjoint. D'autres choisissent stratégiquement d'essayer d'essaimer auprès des « pommes mûres », des personnes qui ne sont pas encore dans la décroissance, mais qui ont des réflexions en ce sens (Héloïse). Peut-être pour se sauver de l'énergie, pour éviter de sombrer, d'être toujours dans le combat, certains choisissent délibérément de côtoyer des personnes qui ont des idées similaires aux leurs.

Isabelle : « Depuis qu'on s'est vraiment engagés pour être en cohérence avec nos valeurs, on rencontre des personnes vraiment formidables avec qui on s'entend bien. Mais on craint de tomber dans une chambre d'écho, puis c'est ça qu'on veut combattre, de ne pas rester avec des personnes qui sont d'accord avec nous. »

Un arbitrage semble s'opérer entre d'un côté avoir une vie sociale épanouie, stimulante et non conflictuelle et l'idée d'essaimer, de propager un mode de vie, un

idéal de société. Pour s'armer, s'aider et rester mobilisés, certains créent des groupes de soutien :

Isabelle : « Nous avons un petit cercle d'amis.e.s avec qui nous échangeons divers ressentis sur le temps présent et à venir et entre qui nous organisons des sujets de discussion sur nos limites et les champs d'action personnelle et collective que nous mettons ou souhaitons mettre en place pour être plus autonomes et interdépendants, mais aussi pour nous aider entre nous lors de corvées. Nous pratiquons dans ce groupe des principes de communication consciente. »

Gabriel : « Je m'entoure de gens avec qui je résonne, donc c'est ça, ça change les cercles dans lesquels je vais me trouver. »

Héloïse et Daphnée, pour leurs projets à saveur décroissanciste ont d'ailleurs opté pour travailler avec des personnes qui ont les mêmes valeurs : la sœur de Daphnée, qui était à l'origine dans leur projet fait partie de ce mouvement, et Héloïse a des collègues décroissancistes aussi (sur leur site web, l'une d'elles fait référence à Pierre Rabhi, proche des idées de la simplicité volontaire).

La réaction de la famille reste le point sur lequel j'ai été le plus étonnée, car la famille, on ne la choisit pas. Tous mentionnent au pire de l'indifférence :

Frédéric : « Pour ce qui est de ma famille proche, ils sont tous en France, on n'en parle pas beaucoup. »

Daphnée : « Au niveau de la décroissance, tu sais sur 10, mes parents c'est 2-3 max. »

Souvent, un intérêt (Gabriel) :

Gabriel : « Quand [mes parents] sont avec moi, ils aiment parler de décroissance. Ils me posent des questions parce qu'ils s'intéressent à moi aussi, et ça les intéresse vraiment. On a des belles discussions, mais en même temps, c'est pas ça qui les anime, ils ne vont pas par eux-mêmes ensuite continuer ou changer des choses dans leur vie tant que ça. »

Voire une implication forte :

Élaine : « Ma famille est très en phase avec ce projet-là [de décroissance]. »

Isabelle : « J'ai toujours eu des parents, puis une famille ouverte, donc peu importe ce qu'on fait, ça a toujours été pour le bonheur de chacun. Et puis ils trouvent ça logique, ils sont à l'écoute. »

Contrairement à ce qu'affirmait Ros (2012) ou Alexander et Ussher (2012), dans aucun cas il n'a semblé y avoir de tensions avec la famille concernant le choix de mode de vie ou les idéaux des décroissancistes. Ils ne sont donc pas des obstacles à la mise en place de ce mode de vie. Certains viennent de milieux modestes, qui, de façon non choisie, avaient un mode de vie frugal. Pour ceux-là, leur mode de vie reste dans la continuité, sauf qu'il est choisi et non subi.

Savoir bien s'entourer pourrait donc être une des clés pour se rapprocher d'une forme de bien-être, bien-être qui est d'ailleurs un des buts recherchés à la base par de nombreux militant.e.s, car au-delà de la volonté de réduire son empreinte, sauver la planète ou l'humanité, c'est une recherche de vie bonne qui est souvent au cœur de la militance de chacun.

4.5 Rechercher la vie bonne : entre désaliénation et expérimentation

Les mouvements de la décroissance prônent à la fois un changement de société dans le but politique de réduire drastiquement les inégalités et un projet écologique de réduction de l’empreinte et arrêt de l’exploitation de Terre. Mais c’est aussi un mode de vie qui vise le bien-être, un bien-être qui remet en question une vision du bonheur tel qu’on l’entend depuis le siècle des Lumières, siècle durant lequel une vision du bonheur économiciste, axée sur le consumérisme et la production, avec à son apogée la création du PIB. Comme le souligne Latouche :

«[L]e mot « bonheur » devrait s’ajouter à la liste des « mots toxiques » dressée par Ivan Illich, aux côtés de développement, égalité, aide, marché, besoin, etc., en raison des confusions qu’il engendre et des malentendus qu’il véhicule » (Latouche 2020, 12). »

Certains se questionnent sur l’atteinte du bien-être depuis longtemps :

Gabriel : « Depuis aussi mon adolescence j’ai des réflexions, mais beaucoup par les livres. Encore une fois seul, sur la nature de l’expérience humaine : c’est quoi le bonheur? C’est quoi la souffrance? Comment est-ce qu’on fait? C’est quoi être le bien-être justement, tout cette question-là. »

Héloïse : « J’ai un garçon qui est handicapé aussi, donc (...) Ça vient remettre certaines priorités. Les choses en perspective, disons, qu’est-ce qui est important. Qu’est-ce qui ne l’est pas ? Ça m’a beaucoup fait cheminer dans ce sens-là. »

Isabelle cite à plusieurs reprises la recherche de vie bonne.

Isabelle : « Et pour moi, la décroissance, c’est le projet d’accéder à une vie qui est bonne avec le moins d’empreinte écologique possible. Une vie qui

est bonne en se désaliénant par rapport au travail, par rapport aux notions de liberté qui nous sont présentées par notre modèle de société. Une vie bonne par rapport à nous, mais par rapport aux autres aussi, et l'autre étant les humains. Mais les non humains aussi. »

2 sur 6 font référence explicitement à leur volonté de se désaliéner :

Isabelle : « C'est une vie où on s'épanouit (...) C'est difficile de définir soi-même c'est quoi une vie bonne, si on est encore aliénés, par ce que la société nous présente comme étant une vie heureuse. (...) [La société] nous atomis[e] avec les réseaux sociaux, puis avec la méthode 'Accumulez votre petit capital et achetez votre bonheur chacun chez soi' sans avoir le temps de vous occuper de vous, de vos proches et vos parents. »

Frédéric : « On lutte contre l'aliénation de la société. »

Le projet décroissanciste vise ainsi à trouver un meilleur équilibre de vie, remettre le travail à sa place et les interactions sociales au centre de leurs vies. Pour les plus radicaux de cet échantillon, ce n'est pas seulement s'ajuster, mais c'est plutôt tout bouleverser.

Frédéric : « C'est nous redéfinir en tant qu'êtres humains (...), comment on se définit par rapport aux autres, par rapport aux autres espèces. C'est décoloniser nos imaginaires, nos imaginaires personnels. »

et revoir selon lui

« comment on réussit la réussite personnelle dans une vie » (Frédéric)

Le bien-être passe avant tout par la remise en question de la place du travail dans nos vies : il entraîne l'épuisement (3 militant.e.s sur 6 abordent explicitement le thème de la fatigue) et nous éloigne de nos aspirations plus profondes de lien à la communauté.

Les outils pour se rapprocher du bien-être sont multiples. Certains se sont réorientés professionnellement, comme Isabelle ainsi que son conjoint qui a quitté son emploi de designer graphiste pour commencer une formation en ébénisterie. Daphnée et son conjoint ont préféré réduire leur production de paniers biologiques sur une seule saison par année au lieu de deux. Héloïse a quitté son emploi pour co-fonder une entreprise sociale. Opter pour un emploi militant, comme le font Héloïse, Daphnée, Gabriel et même sous certains aspects Élane permet de limiter le temps que l'on consacre dans le « combo » militance-travail, et de faire d'une pierre deux coups : gagner du temps tout en rapprochant ses activités professionnelles de ses valeurs. Frédéric porte une attention particulière au temps, et à son rapport au temps :

Frédéric : « Naturellement, je marche vite, j'arrive pas à ralentir dans mon rythme de vie, c'est dans mon caractère. (...) Mais (...) je comprends de mieux en mieux le fait de ne pas regarder sa montre, ne pas la mettre. (...) [J]'ai un rapport au temps différent. Je vois l'accélération, dans les réseaux sociaux surtout. (...) Je suis sur *twitter*, quand même assez actif, mais j'ai envie d'enlever ça aussi tout doucement. Donc je suis plus vers un ralentissement de mon rythme de vie, et ne pas subir le diktat du temps. (..) Le mouvement de la décroissance prône ça, le droit à la paresse. »

Les militant.e.s ont envie de calmer le rythme de leurs vies, de réduire les heures de travail pour pouvoir faire d'autres projets, ce qui est cohérent avec l'observation de Pailloux et Mège (2013); l'ajout de projets peut toutefois limiter le temps « de paresse » auxquels ils aspirent et alourdir leur emploi du temps...car il ne semble pas si facile de sortir de la course au temps.

Il s'agit donc de revoir son rapport au travail, au temps, mais aussi aux conventions sociales, comme le souligne Héroïse.

Héroïse : « Je pense que c'est vraiment une démarche, la décroissance, (...) c'est vraiment de réduire chaque petite chose qu'on est capable de réduire pour consommer moins. Puis de trouver un meilleur équilibre de vie qui fait en sorte d'aller plus dans la nature aussi, qui fait en sorte qu'on a moins besoin de choses parce qu'on vient se nourrir aussi. Je pense que les gens consomment beaucoup pour combler des vides souvent, puis ça crée un espèce de besoin en bouffe. Quand on va plus se satisfaire de choses immatérielles, on a moins besoin d'avoir plein de bébélles, plein de choses autour de soi. (...) C'est aussi une manière de repenser sa vie aussi, puis de sortir des conventions sociales établies parce que tu sais, les gens se valorisent par 'Ah j'ai travaillé quatre-vingts heures cette semaine, moi j'ai tel projet'. »

Décoloniser son imaginaire, donc, mais aussi se trouver des outils concrets, comme développer ses connaissances en Communication Non Violente (Gabriel, Isabelle), développer des projets pour ne pas rester dans la vision « sombre » de la décroissance (Héroïse), la vision « amère » anticapitaliste. Des projets qui permettent de se réapproprier des savoirs (Héroïse, Isabelle, Gabriel), mais qui sont aussi des espaces d'expérimentation de vie, qui ouvrent sur un volet découverte, ludique de la décroissance, rejoignant la remarque de Prusvost (2017) et Maffessoli (1998) concernant la place de la créativité dans la démarche militante :

Frédéric : « C'est un peu expérimental » explique Frédéric quand il parle de son projet d'échange de biens entre amis.

Héroïse : « On voulait que ça soit (...) agréable, le fun, convivial. C'est beaucoup de plaisir dans ça aussi », explique Isabelle en parlant de son projet de Café réparation.

Isabelle : (en évoquant le village dans lequel elle s'est installée) : « C'est pour ça qu'on est venus, il y a plein de projets chouettes ici ». Puis en abordant son projet de mini-maison : « On s'amuse à tester la récupération d'eau grise avec une plate-bande de plantes comestibles ».

Le chemin de la décroissance n'est pas tout tracé, la voie de la réussite de sa vie hors des sentiers battus ressassés par les publicitaires se réinvente, sans volonté de retour ou idéalisation du passé, mais en développant un avenir différent : comme la vie décroissanciste est choisie, libre à chacun d'opter pour ce que bon lui semble, sans recette ou dogme imposé. Dans sa mini-maison, Isabelle et son conjoint ont des toilettes compostables, mais un accès Internet. Gabriel a sa propre voiture, mais partage sa maison : on est loin de la vie précapitaliste, comme le suggèrent les critiques Di Méo (2006) et Ferry (2021). Expérimentation donc, qui passe par plusieurs stades, plusieurs étapes, pour aller vers une façon de trouver pour chacun son bien-être, sur mesure : Gabriel parle d'un voyage, dont son militantisme dans la décroissance fait partie, puis la permaculture et enfin la Communication Non Violente... Peut-être une façon d'aller vers plus de spiritualité?

CHAPITRE 5 QUEL AVENIR POUR LA DÉCROISSANCE?

Mouvement politique radical par ses idées et son mode de vie, la décroissance peut soit fasciner, soit rebuter.

2021 est une année décisive pour faire face à l'urgence climatique mondiale. La science est claire, pour limiter la hausse de la température mondiale à 1,5 °C, nous devons réduire les émissions mondiales de 45% d'ici à 2030 par rapport aux niveaux de 2010. (Gutierrez 2021)

Compte tenu de l'urgence climatique déclarée par l'ONU (Gutierrez 2021), il devient primordial de se questionner sur l'avenir des mouvements écologistes en général, et plus particulièrement pour notre recherche, de l'avenir des mouvements de la décroissance : comment ils peuvent grossir, mais aussi quels sont les facteurs qui peuvent le faire grossir?

5.1 Grandir en rendant la décroissance désirable

« Il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme... » (Zizek, cité par Parrique 2019, 175). Malgré les signes éloquentes de l'urgence climatique (cet été 2021 : feux de forêt dans l'ouest américain, chaleur accablante, inondations en Allemagne...), nous avons du mal à imaginer un modèle alternatif, et de ce fait, il peut être difficile de mobiliser les troupes.

Pour Parrique (2019, 177), le challenge pour la décroissance est de montrer qu'elle offre une alternative plus intéressante que la croissance. Comme plusieurs l'ont

mentionné (Isabelle et Frédéric), le projet de décroissance va à contre-courant de ce que l'on nous propose comme idée de ce que le bonheur doit être, axé sur un confort matériel. Il reste difficile pour beaucoup de sortir de cet imaginaire, même si la pandémie aura, pour certains à tout le moins, donné le goût à moins de travail, à plus de lenteur et de nature. Les décroissancistes rencontrés l'ont toutefois compris : le partage des biens, la volonté de peu consommer, de se consacrer à sa communauté sont autant d'actions qui permettent de se détacher de l'imaginaire consumériste et mener une vie plus proche de leurs aspirations.

Au-delà de décoloniser l'imaginaire, il s'agit de réenchanter le monde. Ainsi, comme le spécifie Latouche dans son dernier ouvrage :

Les objecteurs de croissance appellent de leurs vœux une nouvelle anthropocosmologie. Si les choses ne sont que des choses, leur obsolescence ne nous touche pas vraiment. Si, comme le pensent les animistes et les poètes, les objets inanimés ont une âme « qui s'attache à notre âme et la forcent d'aimer », il en va tout autrement. (Latouche 2020, 149)

Dans ce cas, c'est notre rapport aux autres, « aux humains et aux non-humains » comme le mentionne plusieurs fois Isabelle, qui est à revoir, mais aussi notre rapport à la nature, à l'environnement dans son sens global qui rendra la décroissance plus attrayante.

5.2 Grandir en rendant la décroissance accessible et concrète

D'autre part, si certains mentionnent que la force de la décroissance réside dans le fait qu'elle a une forte base intellectuelle (D'Alisa, Demaria, et Cattaneo 2013, 217) et qu'elle s'appuie sur une théorie forte par rapport aux autres mouvements de justice sociale (Akbulut et al. 2019), il ressort des entrevues que l'aspect intellectuel de la

décroissance pourrait être à l'origine d'un certain rejet d'une partie de la population pour laquelle les concepts utilisés restent complexes. Or, convaincre cette frange de la population est nécessaire pour obtenir un poids politique conséquent. D'autant plus que pour certains, la décroissance ne peut être qu'un mouvement *grassroot*, ou *bottum-up*, puisqu'il est peu probable qu'un parti majeur ne soit ouvert à mettre dans son programme des principes de décroissance... les promesses électorales liées à « moins » semblent bien moins intéressantes que les promesses de « plus » (Mège 2017; Alexander 2013), et l'élite politique et économique n'a que peu d'intérêts à changer l'ordre du monde (Browne 2018, 439).

Comment développer la base militante de la décroissance? Ce sont les questions que se posent Isabelle et Frédéric. Est-ce que ce sera en démocratisant l'accès aux idées de la décroissance? Est-ce que ce sera en mettant en place des initiatives concrètes, au jour le jour, comme le développement des Cafés réparation, qui allie soucis écologique et économique, que l'avenir décroissanciste se créera? Des recherches futures pourraient être menées sur ces populations afin de comprendre leurs éventuels freins à opter pour la décroissance.

Pour d'autres, le mouvement peut apparaître trop radical et faire peur, comme Frédéric semblait le percevoir lorsqu'il parle à ses amis, qu'il leur dit et reste sur ses positions. D'Alisa et Cattaneo notent à ce propos les risques de perdre l'appui des décroissancistes plus modérés quand on lie croissance, capitalisme et propriété privée.

By contrast, the more radical rejection of conventional norms exemplified by groups such as the urban squats of Barcelona (or some spin-offs of the indignados and Occupy movements), with its fundamental rejection of the politics of growth, is forcing people to understand the underlying connection between capitalism, private property (especially of land) and the anti-democratic effects of growth. Obviously, such overtly rebellious

strategies may alienate more moderate sympathizers (and thus reduce the capacity of these groups to build the necessary critical mass), as it happened with many antagonist groups in the 1970s. (D'Alisa et Cattaneo 2013)

Rallier les masses exige alors de trouver un équilibre, une forme de modération entre radicalité, accessibilité et mise en place de projets concrets par la création de communs. L'imagination dans ce cas n'a plus de limites : que ce soit dans le travail (Daphnée et Héloïse qui partagent leurs modèles d'affaires, Daphnée qui construit des outils collaborativement, Héloïse qui crée un atelier de réparation communautaire), Gabriel qui habite en colocation volontaire, Isabelle qui troque son travail contre la possibilité de rester sur une terre, Éloïse qui rêve de mettre à disposition sa maison, Frédéric qui échange ses biens, les décroissancistes rencontrés ont tous, à leur façon, mis en place de nouvelles formes de communs qui peuvent être rassembleurs. Ces initiatives, qui sont des formes d'activisme au quotidien, pourraient être des projets performatifs de décroissance, ralliant les plus vulnérables et permettant un développement plus respectueux de l'environnement.

5.3 Pandémie et crise climatique : une influence sur le mouvement?

La pandémie actuelle pourrait avoir un impact sur le mouvement. Sous certains aspects, elle a donné lieu à une forme d'expérimentation de la décroissance.

Certainly citizens have had experiences that make radical critiques and claims for postcapitalist futures more persuasive and attractive. They are seeing benefits of local economies and slower, self-organised work. People have been challenged to be more creative and self-reliant. (Nelson 2020)

Les différentes formes d'entraides développées durant cette période pandémique (dons de nourriture à la population marginalisée, ouverture de centres sociaux pour

les sans-abris, organisation de mouvements féministes contre la montée des violences familiales) (Pleyers 2020) ainsi que le ralentissement des vies engendré par la pandémie²⁸ peuvent montrer et démontrer les bienfaits de la convivialité et de l'entraide, des valeurs de la décroissance.

Cela rejoint l'idée de Weiss (2017) de développer la décroissance en montrant ce qu'elle peut apporter, ses bienfaits, plutôt que focaliser sur la critique du capitalisme. Il s'agit donc de sortir de l'opposition, du mot-obus, pour aller vers la construction d'une société conviviale, de liens plus ténus et d'une plus grande solidarité.

Toutefois, s'il ne fait pas de doute que le ralentissement des rythmes de vie durant cette période²⁹ ait pu faire penser à une forme de vie décroissanciste, Latouche insiste sur le fait que la situation de confinement pandémique n'avait rien à voir avec la décroissance (Latouche 2020, 175). Évidemment, même si certaines situations faisaient penser à une vie plus simple, le fait d'être confiné et coupé de liens sociaux, de ne plus avoir accès aux communs (piscines publiques, bibliothèques, et mêmes parcs pour enfants) est à l'opposé d'un éventuel projet de décroissance. Aussi, les décisions autoritaires allaient à l'encontre d'une décroissance choisie, alors que les gouvernements de chaque pays y allaient de leur choix et sensibilité culturelle pour limiter ou empêcher telle ou telle action sociale, ce qui est contraire à l'idéal de démocratie participative prôné par la décroissance.

D'autres facteurs externes auront certainement un impact sur le développement de la décroissance. L'évolution de la décroissance ira peut-être de pair avec l'évolution des conditions climatiques. Aux dires du dernier rapport du GIEC, des mesures drastiques doivent être prises d'ici 2030, et peut-être que ces rapports montrant une date limite de plus en plus proche, ainsi que les catastrophes naturelles se multipliant vont faire

28 Notons que ce ralentissement ne concernait pas les personnes ayant des emplois essentiels.

29 Pour les personnes n'effectuant pas des emplois essentiels.

réagir les populations, les gouvernements et les orienter vers des réflexions nouvelles. Dans cette optique, une future recherche pourrait être une étude longitudinale sur le développement du mouvement en lien avec l'évolution de la crise climatique.

La gestion de l'après-pandémie sera cruciale pour les pays et pour ceux qui militent pour ne pas retourner dans le monde d'avant, pour ceux qui veulent « profiter » de cette crise pour permettre l'établissement d'un monde plus vert et juste. Par contre, en date de septembre 2021, à l'heure où j'écris ces lignes, il semble peu probable que la relance économique post-pandémique entraîne des changements, et ce malgré les liens entre pandémie et environnement (FAO 2021). Alors que la campagne pour les élections fédérales 2021 bat son plein au Canada, la question des changements climatiques ou celle des inégalités ne semble pas ou peu être sur la table des échanges d'idées, alors qu'ils sont en lien direct avec la crise pandémique actuelle...

CONCLUSION

Le but de ce mémoire était de mieux comprendre le mouvement de la décroissance au Québec, et plus particulièrement de découvrir comment les idées de la décroissance se diffusent au Québec, comment les militant.e.s sont recruté.e.s, ce qui les incite à s'impliquer, à changer leur mode de vie, et ce qui pourrait les irriter au point de décrocher du mouvement.

À travers la rencontre de 6 partisans de la décroissance, certains étant très impliqués au niveau politique, d'autres plus proches de la militance au quotidien, nous avons pu nous immiscer dans leurs pratiques de la décroissance, dans leurs espoirs et leurs difficultés à œuvrer dans un mouvement radical.

Rejoindre les idées, les idéaux de la décroissance nécessite un changement de paradigme économique, politique, et sociétal, d'où l'idée de décoloniser l'imaginaire, de sortir des idées préconçues. C'est un changement politique drastique, qui ose réagir fermement face à la menace climatique. Allant dans ce sens, les militants de la décroissance proposent une esquisse d'une nouvelle société dans laquelle les inégalités, les hiérarchies, les formes de domination entre humains et envers la nature sur lesquelles se sont fondées nos sociétés capitalistes s'estomperaient. Ils essaient de tendre vers l'égalité de genre, militent dans leur milieu de travail, créent des collectifs, participent à des conférences : ils essaient à leur façon vers leur idéal de société.

S'engager dans la décroissance, c'est aussi un changement individuel, un changement intérieur, une militance qui s'ancre dans la réalité, avec des projets pratiques qui ont un impact à petite ou plus grande échelle pour échapper aux modes de vie hégémoniques. Dans le quotidien, la décroissance se fait créative : il s'agit de

s'opposer en douceur au capitalisme, en modifiant les habitudes prônées par la société de consommation, en évoluant à contre-sens, en rusant. Si la décroissance ne se fait pas sans heurts, tant au niveau du travail que des relations sociales qui peuvent être tendues, elle ouvre de nouveaux horizons, des possibilités pour créer une brèche vers un monde autre, dont les contours sont encore peu définis, mais reposant sur un rapport à l'environnement, à la nature, aux autres, différent. Un changement de paradigme nécessaire à l'approche des changements climatiques, politiques et économiques qui s'opèrent. Mais un changement qui ne se fera pas sans une farouche opposition.

Les limites de cette étude sont en lien avec la taille restreinte de l'échantillon : il est important de mentionner qu'il est impossible de tirer des généralités sur les décroissancistes en lien avec cette étude. Toutefois, en ayant un échantillon diversifié, elle nous permet de mieux comprendre leur vécu, leur quotidien, et les démarches désirées, initiées, et réalisées.

Comme expliqué dans la présentation de la méthodologie, certains participants faisaient partie d'un collectif « officiel » de la décroissance. Mais il existe bien évidemment des personnes qui se reconnaissent, tant du point de vue de la pratique que des réflexions plus théoriques comme faisant partie de la décroissance. S'il paraît important de recueillir leur vécu, il peut par contre s'avérer difficile de savoir ce qu'est un « vrai » décroissanciste. Cela reflète les réflexions de Pailloux qui a choisi d'interviewer les personnes faisant partie ou ayant fait partie des grands groupes officiels de la décroissance en France et au Québec (MQDC) (Pailloux 2019, 24). Se focaliser sur les partisans officiels uniquement ne permet pas de comprendre ceux qui sont tout autant touchés par les idées de la décroissance, mais qui n'ont pas décidé de militer dans une structure. Pour ma part, j'ai eu la chance de rencontrer aussi des

personnes qui ne font pas partie de collectifs, ce qui m'a permis de rencontrer ces militant.e.s à la marge, ce qui, je crois, a enrichi ma recherche de réflexions autres.

D'autre part, étant moi-même sensible à la question écologique, et aux questions de justice sociale, je reconnais certaines de mes positions dans celles des mouvements de la décroissance. Avoir une position neutre, froide est difficile quand on aborde des positionnements politiques radicaux. Peut-on seulement être neutre face à un positionnement radical? Le choix de vouloir mieux connaître et faire un portrait de ces militant.e.s plus particulièrement vient de pair avec mes intérêts sociologiques et économiques, ce qui ne m'empêche pas, comme le mentionnent Alexander et Ussher (2012), d'opter pour un angle réflexif dans mon travail et d'être consciente des biais que je peux avoir en interrogeant des décroissancistes et en analysant leurs propos. Il s'agit aussi de comprendre le travail du sociologue qui se doit d'observer son sujet avec distanciation, mais aussi avec engagement; engagement qui est d'autant facilité par les sympathies que l'on peut avoir pour le sujet que l'on choisit (Mathieu 2015).

Par ailleurs, le contexte pandémique n'a pas aidé à rencontrer des militants, ni à accéder à certains types de militants, et encore moins à observer des événements militants.

Pour des recherches futures, je crois qu'il serait pertinent de se pencher sur les obstacles à l'émergence d'un mouvement *grassroot* : comment toucher les tranches de la population à la fois vulnérables et moins aptes à comprendre les aspects plus théoriques de la décroissance?

La question de la répartition des tâches de *care* dans la perspective d'un mode de vie décroissanciste se pose toujours, tout comme la confrontation à la réalité des communs comme réducteurs de tâches du *care*. Ces questions méritent d'être étudiées dans le futur.

Finalement, compte tenu du contexte climatique actuel, et des défis entourant celui-ci, une étude longitudinale permettrait de suivre l'évolution des idées de la décroissance, ou encore de la militance dans la décroissance. En ce sens, il s'agirait de tenir compte du nombre de personnes présentes aux festivals de la décroissance, des apparitions dans les médias grands publics, sur les ondes radio, dans les expositions. On pourrait aussi faire une analyse de discours sur la décroissance ou ses idées : à quelle fréquence elles apparaissent dans les discours des personnalités politiques, comme l'a fait l'animateur RAD lors des élections provinciales de 2018 (RAD 2018b). Ou encore noter les réactions des personnalités politiques face au mot *Décroissance*, comme l'a expérimenté plus récemment un journaliste du quotidien montréalais *24 heures* (Carabin 2021).

Il se peut aussi que les idées de la décroissance séduisent une génération plus jeune, plus conscientisée ou éco-anxieuse, prête à regarder en face une réalité documentée il y a presque cinquante ans de cela...

Every day of continued exponential growth brings the world system closer to the ultimate limits to that growth. A decision to do nothing is a decision to increase the risk of collapse. We cannot say with certainty how much longer mankind can postpone initiating deliberate control of his growth before he will have lost the chance for control. We suspect on the basis of present knowledge of the physical constraints of the planet that the growth phase cannot continue for another one hundred years. Again, because of the delays in the system, if the global society waits until those constraints are unmistakably apparent, it will have waited too long. (Meadows et al. 1972, 183)

ANNEXE A : SCHÉMA D'ENTRETIEN

PORTRAIT

- Sexe;
- Âge : [18-35[; [35-45[; [45-65[; [65 ans et plus
- Situation conjugale;
- Personnes à charge;
- Activité professionnelle;
- Revenu annuel approximatif : [0-30 000[; [30 000-60 000[; [60 000-90 000[; [90 000 et plus
- Niveau d'éducation maximal atteint.

PARCOURS MILITANT

- Pourriez-vous me parler de votre parcours militant?
- Pour quelles raisons êtes-vous allé rejoindre ce mouvement? Quel serait pour vous le moment charnière, le tournant vers la décroissance?
- Quel temps consacrez –vous à ce mouvement?
- *Quelle est votre définition de la décroissance?*
- Quelles lectures, quels auteurs vous ont inspiré dans votre engagement envers la décroissance?
- Quelle est votre implication actuelle : écrits, réseaux sociaux, conférences, ou dans votre quotidien, et sous quelle forme?
- Quels sont les éventuels freins à votre engagement (en termes de temps, de moyens, de capacités psychologiques à s'opposer au système)?
- En quoi votre engagement a-t-il eu un impact sur votre quotidien? (habitudes de consommation, de production, de travail)

- *Comment êtes vous entré dans le mouvement ?* (connaissance, festival, conférence, lecture)
- Comment militez-vous? Quelles sont les actions que vous mettez en place, en groupe ou individuellement?
- Quelles sont les difficultés que vous rencontrez en faisant partie de ce mouvement? La question est ouverte, mais elle peut être aussi orientée soit vers l'aspect matériel, soit relationnel).
- Militez-vous ou avez-vous milité dans d'autres mouvements?

COMMUNAUTÉ

- Faites-vous partie de groupes de consommation (paniers bio, ateliers en commun de vélo, de fabrication)?
- Est-ce que vous partagez des biens matériels (habitations, modes de déplacements, partage d'outils)?
- Êtes-vous propriétaire, locataire, ou colocataire ? Avez-vous accès à un jardin ou un atelier?
- Comment vos proches (famille, amis, collègues) perçoivent-ils votre engagement auprès du mouvement de la décroissance? Ont-ils changé certaines habitudes depuis votre adhésion aux idées de la décroissance? Comment réagissez-vous à leur éventuelle inaction?

RELATION AU TRAVAIL

- Quel est votre niveau d'études maximal atteint et quel est votre domaine d'étude?
- Dans quel domaine travaillez-vous? Quelle est votre occupation professionnelle?
- Est-ce que vous travaillez à temps plein ou à temps partiel? Quel nombre d'heures travaillez-vous par semaine?
- Avez-vous effectué un changement de carrière depuis votre « tournant décroissanciste »?
 - Si oui, est-ce que vous envisagez un tel changement (emploi, réduction du temps de travail)?

- Si non, quelles sont les raisons qui vous ont motivé à faire ce changement?

RELATION À LA TECHNOLOGIE ET AU « FAIRE SOI-MÊME »/ HABITUDES DE PRODUCTION

- Est-ce que vous faites des réparations, la cuisine, produits ménagers, etc. vous-même?
- Si oui, quel temps y consacrez-vous?
- Si vous vivez avec d'autres personnes, comment se répartissent les responsabilités?
- Quelles sont les raisons qui vous motivent à développer ce type de pratiques?

HABITUDES DE CONSOMMATION

- Avez-vous changé vos habitudes de consommation? Vous consommez moins de ...
 - Voiture, déplacement, avion (partage éventuel)
 - Nourriture, viandes, poissons....
 - Habitat (plus petit, collocation...)

RESPONSABILITÉ FACE AU CARE , AU SOIN DES AUTRES ET DE LA PLANÈTE

- Avez-vous des enfants? Si oui : Âge, et garde?
- Avez-vous à charge d'autres personnes (parent âgé)
- Êtes-vous impliqué dans votre communauté (projets de voisinage, jardins communautaires, bénévolat...)?
- Peux-tu m'en parler? Temps consacré, partage des tâches avec d'autres personnes...

LE LIEN AUX AUTRES (DÉCROISSANCISTES, MAIS AUSSI AUX AUTRES)

- Diriez-vous que l'expression : « moins de biens, plus de liens » s'applique depuis que vous êtes dans le mouvement?

-

CONCLUSION

- Quels sont les challenges que vous rencontrez ou que vous avez rencontrés depuis votre passage à la décroissance?

ANNEXE B : FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Titre du projet de recherche

Les militants de la décroissance au Québec.

Étudiant-chercheur

Nadège Fiot, maîtrise en sociologie, Courriel : fiot.nadege@courrier.uqam.ca,

Direction de recherche

Élisabeth Abergel, département de sociologie, Courriel : abergel.elisabeth@uqam.ca,
Téléphone : (514) 987-3000 poste 4470.

Préambule

Nous vous demandons de participer à un projet de recherche qui implique une entrevue semi-dirigée d'une durée approximative de 45 minutes. Avant d'accepter de participer à ce projet de recherche, veuillez prendre le temps de comprendre et de considérer attentivement les renseignements qui suivent.

Ce formulaire de consentement vous explique le but de cette étude, les procédures, les avantages, les risques et inconvénients, de même que les personnes avec qui communiquer au besoin.

Le présent formulaire de consentement peut contenir des mots que vous ne comprenez pas. Nous vous invitons à poser toutes les questions que vous jugerez utiles.

Description du projet et de ses objectifs

Ce projet a pour but de mieux connaître les militants du mouvement de la décroissance au Québec.

- Le projet se terminera fin 2021 ;
- Le nombre de personnes interrogées sera compris entre 6 et 10 ;
- Les personnes ciblées par l'étude sont des militants du mouvement de la décroissance au Québec ;

- L'objectif est de proposer un portrait socio-démographique des militants de la décroissance, de connaître leurs motivations à militer et de mieux comprendre l'organisation du mouvement.

Nature et durée de votre participation

Nous effectuerons une entrevue semi-dirigée d'une durée approximative de 45 minutes par vidéoconférence (via le logiciel Skype ou Zoom), ou si la situation sanitaire le permet, en personne. Notre rencontre sera enregistrée (audio). Je serai seule à mon domicile durant cette rencontre.

Avantages liés à la participation

Vous ne retirerez personnellement pas d'avantages à participer à cette étude. Toutefois, vous aurez contribué à l'avancement des connaissances sur le mouvement de la décroissance.

Risques liés à la participation

En principe, aucun risque et avantage ne sont liés à la participation à cette recherche.

Confidentialité

Vos informations personnelles ne seront connues que de ma directrice de recherche et de moi-même. Elles ne seront pas dévoilées lors de la diffusion des résultats. Les entrevues transcrites seront numérotées et seules ma directrice et moi-même auront la liste des participants et du numéro qui leur aura été attribué. Vous pourrez recevoir le verbatim de l'entretien pour vérification car il est possible que vos propos soient cités.

Les enregistrements seront détruits après l'entretien dès qu'ils auront été transcrits et tous les documents relatifs à votre entrevue seront conservés sous clef durant la durée de l'étude. L'ensemble des documents seront détruits cinq ans après la dernière communication scientifique.

Participation volontaire et retrait

Votre participation est entièrement libre et volontaire. Vous pouvez refuser d'y participer ou vous retirer en tout temps sans devoir justifier votre décision et sans conséquences. Si vous décidez de vous retirer de l'étude, vous n'avez qu'à aviser Nadège Fiot verbalement; toutes les données vous concernant seront détruites.

Indemnité compensatoire

Aucune indemnité compensatoire n'est prévue.

Des questions sur le projet?

Pour toute question additionnelle sur le projet et sur votre participation vous pouvez communiquer avec les responsables du projet : Élisabeth Abergel,
Courriel : abergel.elisabeth@uqam.ca. Téléphone : (514) 987-3000 poste 4470 ou
Nadège Fiot, Téléphone : 514-463-6841 Courriel : fiot.nadege@courrier.uqam.ca.

Des questions sur vos droits ? Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPE) a approuvé le projet de recherche auquel vous allez participer. Pour des informations concernant les responsabilités de l'étudiante-chercheure au plan de l'éthique de la recherche avec des êtres humains ou pour formuler une plainte, vous pouvez contacter la coordination du CERPE par courriel cerpe.fsh@uqam.ca.

Remerciements

Votre collaboration est essentielle à la réalisation de notre projet et l'étudiante-chercheure tient à vous en remercier.

Consentement

Je déclare avoir lu et compris le présent projet, la nature et l'ampleur de ma participation, ainsi que les risques et les inconvénients auxquels je m'expose tels que présentés dans le présent formulaire. J'ai eu l'occasion de poser toutes les questions concernant les différents aspects de l'étude et de recevoir des réponses à ma satisfaction. Je, soussigné(e), accepte volontairement de participer à cette étude. Je peux me retirer en tout temps sans préjudice d'aucune sorte. Je certifie qu'on m'a laissé le temps voulu pour prendre ma décision.

Une copie signée de ce formulaire d'information et de consentement doit m'être remise.

Prénom Nom

Signature

Date

Engagement du chercheur

Je, soussigné(e) certifie

- (a) avoir expliqué au signataire les termes du présent formulaire; (b) avoir répondu aux questions qu'il m'a posées à cet égard;
- (c) lui avoir clairement indiqué qu'il reste, à tout moment, libre de mettre un terme à sa participation au projet de recherche décrit ci-dessus;
- (d) que je lui remettrai une copie signée et datée du présent formulaire.

Prénom Nom

Signature

Date

BIBLIOGRAPHIE

- Abraham, Yves-Marie. 2019a. *Guérir du mal de l'infini : produire moins, partager plus, décider ensemble*. Écosociété. Podemos.
- . 2019b. « Qu'est-ce que la décroissance ». *Briarpatch* (blog). 29 avril 2019. <https://briarpatchmagazine.com/articles/view/quest-ce-que-la-decroissance>.
- . 2021. « La décroissance, c'est une vie plus simple, plus juste, plus démocratique ». <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/bien-entendu/segments/entrevue/358406/post-croissance-economique-yves-marie-abraham>.
- Abraham, Yves-Marie, Louis Marion, et Andrea Levy. 2015. « Comment faire croître la décroissance? » *Nouveaux Cahiers du socialisme*, n° 14: 25-31.
- Abraham, Yves-Marie, et David Murray. 2015. *Creuser jusqu'où : extractivisme et limites à la croissance*. Écosociété.
- Akbulut, Bengi, Federico Demaria, Gerber, Julien-François, et Martinez-Alier, Joan. 2019. « Who promotes sustainability? Five theses on the relationships between the degrowth and the environmental justice movement ». *Ecological Economics*, n° 165.
- Alexander, Samuel. 2013. « Voluntary Simplicity and the Social Reconstruction of Law : Degrowth from the Grassroots Up ». *Environmental Values* 22 (2): 287-308.
- Alexander, Samuel, et Simon Ussher. 2012. « The Voluntary Simplicity Movement: A multi-national survey analysis in theoretical context ». *Journal of consumer culture*, n° 12: 66-86.
- Alexander, Samuel, et Paul Yacoumis. 2016. « Degrowth, energy descent, and 'low-tech' living: Potential pathways for increased resilience in times of crisis ». *Journal of cleaner production*, n° 197 : 1840-48.
- Ariès, Paul. 2010. *Décroissance et gratuité : Moins de biens, plus de liens*. Golias.

- . 2020. « La décroissance, un mot-obus ». *Décroissance : site pour une décroissance soutenable et solidaire* (blog). 5 octobre 2020. http://decroissance.free.fr/Un_mot-obus.pdf.
- Barca, Stefania. 2019. « The labor(s) of degrowth ». *Capitalism Nature Socialism*, 207-16. <https://doi.org/10.1080/10455752.2017.1373300>.
- Beck, Humberto. 2016. « Ivan Illich et la critique radicale de l'économie ». Dans *Ivan Illich, l'alchimiste des possibles*, par Thierry Paquot et Martin Fortier, Lemieux éditeur.
- Bosquet, Clément, Pierre-Philippe Combes, Cecilia García-Peñalosa, Sarra Ben Yahmed, et Camille Dufour. 2014. « Le monde universitaire, un laboratoire d'analyse des différences d'avancement de carrière des hommes et des femmes ». *Regards croisés sur l'économie* n° 15 (2) : 158-65.
- Browne, Paul Leduc. 2018. « Reification and passivity in the face of climate change ». *European Journal of Social Theory* 21 : 435-52. <https://doi.org/10.1177/1368431017736412>.
- Brugvin, Thierry. 2010. « Les causes psychosociologiques de l'addiction dans une société capitaliste ». *Pensée plurielle*, n° 23 : 25-35.
- Burgat Goutal, Jeanne. 2020. *Être écoféministe : Théories et pratiques*. L'échappée. Versus. Paris.
- Carabin, François. 2021. « Environnement : les partis politiques québécois ne croient pas que la décroissance est la solution ». *24 heures*, 21 juin 2021. <https://www.24heures.ca/2021/06/03/environnement--les-partis-politiques-quebecois-ne-croient-pas-que-la-decroissance-est-la-solution>.
- Carretero Pasín, Angel Enrique. 2002. « La quotidienneté comme objet : Henri Lefebvre et Michel Maffesoli. Deux lectures opposées ». *Sociétés* 78 (4): 5-16. <https://doi.org/10.3917/soc.078.0005>.
- Celka, Marianne. 2009. « L'homme de la condition postmoderne dans son rapport à l'animal ». *Sociétés* 106 (4): 81-86. <https://doi.org/10.3917/soc.106.0081>.
- Certeau, Michel de. 1990. *L'invention du quotidien, T1 : arts de faire*. Gallimard. Folio essais.

- Collectif la grande transition. 2021. *La décroissance : un état des lieux*. Montréal.
<https://www.youtube.com/watch?v=9aBbOJgRaR0>.
- D'Alisa, Giacomo, et Claudio Cattaneo. 2013. « Household work and energy consumption: a degrowth perspective. Catalonia's case study ». *Journal of Cleaner Production*, n° 38: 71-79.
- D'Alisa, Giacomo, Federico Demaria, et Claudio Cattaneo. 2013. « Civil and Uncivil Actors for a Degrowth Society ». *Journal of Civil Society* 9 (2): 212-24.
<https://doi.org/10.1080/17448689.2013.788935>.
- Daoust, Ariane, et Aline Ginda. 2020. « Pour en finir avec la dictature du « toujours plus » : l'art de la décroissance ». *Espace*, n° 125: 44-49.
- Delphy, Christine. 2001. *L'ennemi principal*. Collections : Collection Nouvelles questions féministes. Paris : Syllepse, [2001-2002].
- Deneault, Alain. 2021. « Un climat hostile : Nous ne trouvons pas les mots pour faire de la question écologique une cause commune claire et conséquente ». *Le Devoir*, 5 septembre 2021, sect. A.
- Di Méo, Cyril. 2006. *La face cachée de la décroissance*. L'Harmattan.
- Dubé, Catherine. 2020. « Prêts pour la décroissance ? » *L'actualité*, 2020.
<https://lactualite.com/societe/dcroissance/>.
- Durand-Folco, Jonathan. 2015. « Décroissance, écosocialisme et articulation stratégique ». *Nouveaux cahiers du socialisme* 14 : 94-105.
- Easterlin, Richard A. 1974. « Does Economic Growth Improve the Human Lot? Some Empirical Evidence ». Dans *Nations and Households in Economic Growth*, édité par MELVIN W. REDER, 89-125. Academic Press.
<https://doi.org/10.1016/B978-0-12-205050-3.50008-7>.
- Ellul, Jacques. 2013. *Pour qui, pour quoi travaillons nous?* La table ronde. Paris.
- FAO. 2021. « Prévenir la prochaine pandémie zoonotique : renforcer et élargir l'approche "une seule santé" pour conjurer les pandémies d'origine animale ». <https://www.fao.org/3/cb0301fr/cb0301fr.pdf>.
- Federici, Silvia. 2014. *Caliban et la sorcière : femmes, corps, et accumulation primitive*. Entremonde.

———. 2018. *Re-enchanting the world : feminism and the Politics of the Commons*. PM Press.

———. 2020. *Silvia Federici on post-growth societies*. École d'innovation sociale Élisabeth-Bruyère.
https://www.facebook.com/innovationsocialeusp/videos/silvia-federici-on-post-growth-societies/2949693901923981/?__so__=permalink&__rv__=related_videos.

Ferry, Luc. 2021. « Les sept écologies : Entrevue avec Luc Ferry, philosophe et écrivain ». <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/bien-entendu/segments/entrevue/356672/sept-ecologies-ecologimodernisme-luc-ferry>.

Fillieule, Olivier. 2009. « Travail militant, action collective et rapports de genre ». Dans *Le sexe du militantisme*, Presses de Science Po, 23-72. Académique.

Fillieule, Olivier, et Bernard Pudal. 2010. « Sociologie du militantisme. Probématisations et déplacement des méthodes d'enquête ». Dans *Penser les mouvements sociaux*, La Découverte, 163-84. Recherches.

Flipo, Fabrice. 2007. « Voyage dans la galaxie décroissante ». *La découverte*, n° 50: 143-51.

Fortier, Martin, et Thierry Paquot. 2006. *Ivan Illich, l'alchimiste des possibles*. Lemieux.

GIEC, Groupe d'Experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat. 2018. « Résumé à l'intention des décideurs, Réchauffement planétaire de 1,5 °C, Rapport spécial du GIEC sur les conséquences d'un réchauffement planétaire de 1,5 °C par rapport aux niveaux préindustriels et les trajectoires associées d'émissions mondiales de gaz à effet de serre, dans le contexte du renforcement de la parade mondiale au changement climatique, du développement durable et de la lutte contre la pauvreté ».

Gorz, André. 2008. *Écologica*. Galilée. Paris.

Grassi, Valentina. 2005. *Introduction à la sociologie de l'imaginaire. Une compréhension de la vie quotidienne*. Sociologie de l'imaginaire et du quotidien. Toulouse: Érès. <https://www.cairn.info/introduction-a-la-sociologie-de-l-imaginaire--9782749203973.htm>.

- Groupe Cynorodhon. 2020. *Dictionnaire critique de l'anthropocène*. CNRS Éditions.
- Gutteres, Antonio. 2021. « Urgence climatique : le Secrétaire général appelle les principaux émetteurs à établir des objectifs plus ambitieux de réduction des émissions avant la COP26 ». février 26.
<https://www.un.org/press/fr/2021/sgsm20604.doc.htm>.
- Hanaček, Ksenija, Brototi Roy, Sofia Avila, et Giorgos Kallis. 2020. « Ecological economics and degrowth: Proposing a future research agenda from the margins ». *Ecological Economics* 169 (mars) : 106495.
<https://doi.org/10.1016/j.ecolecon.2019.106495>.
- Hardin, Garrett. 1968. « The tragedy of the commons ». *Science* 13 (décembre): 1243-48. <https://doi.org/10.1126/science.162.3859.1243>.
- Kallis, Giorgios, Christian Kerschner, et Joan Martinez-Alier. 2012. « The economics of degrowth ». *Ecological economics*, n° 84 : 172-80.
- Kallis, Giorgos. 2018. « The utopia of degrowth ». Dans *Degrowth*, 117-48. Agenda Publishing. <https://doi.org/10.2307/j.ctv5cg82g.8>.
- Kempf, Hervé. 2014. *Comment les riches détruisent la planète*. Points. Essais.
- Kerschner, Christian. 2018. « Degrowth and Technology: Towards feasible, viable, appropriate and convivial imaginaries ». *Journal of Cleaner Production*, 2018.
- Klein, Naomi. 2019. *The (Burning) Case For A Green New Deal*. Harvard university book store. https://www.youtube.com/watch?v=2Fs5I6_wpmg.
- Krief, Hervé. 2020. *Internet ou le retour à la bougie*. Écosociété. Résilience.
- Lafrance, Jean-Paul. 2007. « Michel de Certeau : un mystique enraciné dans l'expérience quotidienne ». *Hermès*, n° 48 : 74.
- Larrère, Catherine, Raphaël Larrère, et Nicolas Bouleau. 2016. « Les transitions écologiques à Cerisy ». *Natures Sciences Société*, n° 24: 242-50.
- Latouche, Serge. 2003. « Absurdité du productivisme et des gaspillages. Pour une société de décroissance ». *Le Monde diplomatique*, novembre 2003.
- . 2005. *Décoloniser l'imaginaire : la Pensée créative contre l'économie de l'absurde*. Parangon. Lyon.

- . 2006. *Le pari de la décroissance*. Fayard.
- . 2020. *L'abondance frugale comme art de vivre*. Payot et Rivages. Rivages-poche.
- Lejeune, Christophe. 2014. *Manuel d'analyse qualitative*. De Boeck Supérieur.
- L'Italien-Marcotte, Charles-Émile. 2021. « Réchauffement climatique : « C'est maintenant ou jamais », avertit le GIEC ». *Ici Radio-Canada*, 9 août 2021. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1815231/changement-climatique-giec-rapport-2021>.
- Maffesoli, Michel. 1998. *La conquête du présent*. Desclée de Brouwer.
- Mathieu, Lilian. 2015. « Sociologie Des Engagements Ou Sociologie Engagée ? » *SociologieS*. <http://journals.openedition.org/sociologies/5150>.
- Meadows, Donella H., Dennis L. Meadows, Randers Jorgen, et William W.III Behrens. 1972. *The limits to growth*. Potomac Associates Book. <http://www.donellameadows.org/wp-content/userfiles/Limits-to-Growth-digital-scan-version.pdf>.
- Mège, Arnaud. 2010. « Une vie qui nous convient », *Savoirs/Agir*, n° 14 : 57-63.
- . 2017. « Faire autrement : tensions entre idéaux et contraintes pratiques chez les militants de la décroissance ». *ENS Paris-Saclay*, n° 31 : 63-86.
- Mies, Maria, et Vandana Shiva. 1998. *Écoféminisme*. L'Harmattan. Femmes et changements.
- Mongeau, Serge. 2013. « Le mouvement de la décroissance au Québec ». *Relations*, n° 765 : 13-15.
- Moore, James. 2017. « The Capitalocene, Part I: on the nature and origins of our ecological crisis ». *The Journal of Peasant Studies*. <https://doi.org/10.1080/03066150.2016.1235036>.
- Muraca, Barbara. 2012. « Towards a fair degrowth-society: Justice and the right to a 'good life' beyond growth ». *Special Issue: Politics, Democracy and Degrowth* 44 (6): 535-45. <https://doi.org/10.1016/j.futures.2012.03.014>.

- Nelson, Anitra. 2020. « COVID-19: Capitalist and postcapitalist perspectives ». *Human Geography* 13 (3): 305-9. <https://doi.org/10.1177/1942778620937122>.
- Ollivier, Michèle, et Manon Tremblay. 2000. *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*. L'Harmattan. Outils de recherche.
- Ostrom, Elinor. 2015. *Governing the Commons: The Evolution of Institutions for Collective Action*. Cambridge: Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9781316423936>.
- Pailloux, Anne-Laure. 2019. « Une enquête ethnographique multi-située du militantisme pour la décroissance en France et au Québec ». *Espaces et sociétés* 178 (3): 21-37. <https://doi.org/10.3917/esp.178.0021>.
- Pailloux, Anne-Laure, et Arnaud Mège. 2013. « Militer pour la décroissance : du discours militant à la réappropriation de l'espace social ». *Géo-regards*, n° 6: 121-32.
- Paquot, Thierry. 2008. « De la "société de consommation" et de ses détracteurs ». *Mouvements* 54 (2): 54-64. <https://doi.org/10.3917/mouv.054.0054>.
- Parrique, Thimotée. 2019. « The Political Economy of Degrowth ». Université Clermont, Auvergne; Stockholms universitet.
- Paugam, Serge. 2020. « Idéal-type ». Dans *Les 100 mots de la sociologie*, Presses universitaires de France, 128. Que sais-je?
- Perkins, Roux, Patricia E. 2019. « Climate justice, commons, and degrowth ». *Ecological Economics*, n° 160: 183-90.
- Perrin, Catherine. 2018. « La décroissance, une étape incontournable? Discussion ». *Médium large*.
- Piau, Dominique. 2019. « Engagement militant. (activist commitment – activismo, militancia) ». Dans *Dictionnaire de sociologie clinique*, 237-40. Sociologie clinique. Toulouse : ERES. <https://www.cairn.info/dictionnaire-de-sociologie-clinique--9782749257648-p-237.htm>.
- Pleyers, Geoffrey. 2020. « L'entraide et la solidarité comme réponses des mouvements sociaux à la pandémie ». *Revue du MAUSS* 56 (2) : 409-21. <https://doi.org/10.3917/rdm.056.0409>.

- . 2021. « Pandémie et changement social ». *Futuribles*, n° 440: 35-50.
- Pruvost, Geneviève. 2017. « Modes de vie alternatifs et engagement ». Dans *En quête d'alternatives*, 218-24. État du monde. Paris : La Découverte.
<https://doi.org/10.3917/dec.badie.2017.01.0218>.
- . 2019. « Féminisme de la subsistance et écoféminisme vernaculaire ». *Travail, genre et sociétés*, La Découverte, , n° 42: 29-47.
- Rabhi, Pierre. 2010. *Vers la sobriété heureuse*. Actes sud.
- RAD. 2018a. *La décroissance pour sortir de la crise écologique?* Radio Canada.
https://www.youtube.com/watch?v=_x0NXBhx2Xk.
- . 2018b. *La décroissance, qu'en pensent les partis?* <https://fr-ca.facebook.com/radpointca/videos/346468292794017/>.
- Rimlinger, Constance. 2020. « Françoise d'Eaubonne et l'écoféminisme ». *Nouvelles Questions Feministes* 39 (1) : 132-35.
- Rist, Gilbert. 2007. *Le développement : Histoire d'une croyance occidentale*. Presses de Sciences Po. Références.
- Ros, Élodie. 2012. « Des militants de la décroissance. Les nouveaux militants de l'économie alternative, rupture de références et similitude d'engagement ». *L'Information géographique* 76 (1) : 28-41.
<https://doi.org/10.3917/lig.761.0028>.
- Rosa, Hartmut. 2010. *Accélération : une critique sociale du temps*. La découverte.
- . 2018. *Résonance : Une sociologie de la relation au monde*. La découverte. Paris.
- Sandlin, Jennifer A., et Carol S. Whalter. 2009. « Complicated simplicity: Moral Identity Formation and Social Movement Learning in the Voluntary Simplicity Movement ». *Adult Education Quarterly* 59 (4): 298-317.
- Schneider, François, Georgios Kallis, et Joan Martinez-Alier. 2010. « Crisis or opportunity? Economic degrowth for social equity and ecological sustainability ». *Journal of Cleaner Production*, n° 18 : 511-18.

- Sommier, Isabelle. 2010. « Les états affectifs ou la dimension affectuelle des mouvements sociaux ». Dans *Penser les mouvements sociaux*, 185-202. Recherches. Paris : La Découverte. <https://www.cairn.info/penser-les-mouvements-sociaux--9782707156570-p-185.htm>.
- Swift, Richard. 2015. « La décroissance à Leipzig ». *Nouveaux Cahiers du socialisme*, n° 14: 173-75.
- Verschuur, Christine, Isabelle Guérin, et Hélène Guétat-Bernard. 2015. *Sous le développement, le genre*. IRD Éditions. Objectif Sud. Marseille.
- Weiss, Martin, et Claudio Cattaneo. 2017. « Degrowth – Taking Stock and Reviewing an Emerging Academic Paradigm ». *Ecological Economics* 137 (juillet) : 220-30. <https://doi.org/10.1016/j.ecolecon.2017.01.014>.
- Wilkinson, Richard, et Kate Pickett. 2009. *The spirit level : Why equality is better for everyone*. Penguin.
- Zaccai, Edwin. 2011. « Profil et influence politique du développement durable ». Dans *25 ans de développement durable, et après ?*, Presses Universitaires de France, 21-72. Développement durable et innovation institutionnelle.
- Zine, Mohammed. 2010. « La pensée et l'action dans la perspective sociologique de Michel de Certeau ». *Laval théologique et philosophique* 66 (2) : 403-23. <https://doi.org/10.7202/044848ar>.